BnF Gallica

Soirées en famille

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Soirées en famille.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

SOIRÉES

EN FAMILLE

PAR A. M.

TOURS

AD MAME ET CIE, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

M DCCC LV

BIBLIOTHÈQUE

DES

ÉCOLES CHRÉTIENNES

APPROUVÉE

PAR S. EM. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE TOURS

1155

Y2

68843

Propriété des Éditeurs,

A. Marne

(C.)

« Monseigneur, ce sont de petits poissons que je viens de prendre à voler du bois. »

DÉPÔT LÉGAL
Indre et Loire
N° 42

SOIRÉES EN FAMILLE

PAR A. M.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE
IMPR.

TOURS

AD MAME ET CIE, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

M DCCC LV

66413

INTRODUCTION

M. et Mme de Larive avaient trois enfants qu'ils élevaient avec toute la tendre sollicitude et en même temps la sage sévérité d'un bon père et d'une bonne mère. L'aîné s'appelait Édouard, il était âgé de douze ans; le second était une fille, Mathilde, plus jeune de deux années; enfin le troisième, Ernest, n'avait que huit ans. Leurs parents avaient voulu diriger eux-mêmes leur éducation jusqu'à ce qu'ils fussent en âge d'être confiés aux mains de maîtres sages et éclairés; ils ne les quittaient presque jamais. Travail, promenades, récréations, tout se passait sous les yeux du père ou de la mère, et souvent de l'un et de l'autre : aussi vit-on rarement des enfants aussi sages, aussi pieux, aussi bien élevés en un mot.

La journée, sauf une couple d'heures réservées pour la promenade, était consacrée à l'étude, et la soirée à des récréations morales et instructives. De toutes ces récréations, celle qui plaisait le plus aux enfants était d'entendre raconter des histoires : aussi était-elle réservée pour les grandes circonstances, et considérée comme la récompense extraordinaire d'un travail plus assidu, d'une conduite plus sage que de coutume. Ces histoires, comme on le pense bien, n'étaient pas des contes frivoles : au contraire, M. et Mme de Larive choisissaient exclusivement celles qui pouvaient servir à inspirer à leurs enfants des sentiments honnêtes, charitables, religieux, ou donner lieu à quelque digression instructive.

PREMIÈRE SOIRÉE

Un soir d'hiver qu'Édouard, Ernest et Mathilde s'étaient montrés pendant tout le jour laborieux et obéissants, Mme de Larive les fit ranger autour de la cheminée, et leur annonça que leur père voulait bien leur accorder, comme récompense, leur récréation favorite.

« Des histoires ! » s'écria Ernest, devinant bien vite de quoi il s'agissait. « Quel bonheur ! Merci, mon papa !

— Merci, papa ! » répétèrent les deux aînés. Et tous se mirent à battre des mains.

« Paix ! dit alors M. de Larive ; ou, si vous faites du bruit, je ne raconterai rien. »

Les trois enfants se firent mutuellement signe de se taire, puis ils redevinrent immobiles comme des statues.

M. de Larive commença en ces termes :

LA NUIT DE NOËL

On était au 24 décembre, c'est-à-dire à la veille de Noël. Il faisait un vilain temps, la neige tombait à gros flocons et couvrait la campagne et les bois ; le vent soufflait âpre et glacial.

Dans la chaumière de Laurent le bûcheron, un feu de sarment pétillait et répandait la chaleur et la clarté.

Laurent était pauvre, mais il avait une femme bonne et pieuse, et deux enfants bien gentils : Joseph, âgé de six ans, et Annette, qui n'en avait que trois. Laurent lui-même était un homme honnête et laborieux, qui chérissait sa femme et ses enfants, et travaillait de son mieux pour leur gagner du pain ; mais il relevait à peine d'une longue et dangereuse maladie ; les petites ressources de la famille avaient été épuisées ; l'hiver, qui fait tant souffrir les pauvres, était rude ; et Laurent voyait approcher le moment où sa femme et ses enfants manqueraient de pain.

Ce soir-là le pauvre père, faible encore et fatigué, dormait depuis une heure environ; Élisabeth, sa femme, était assise près du foyer, tenant sa fille sur ses genoux et ayant son fils debout à côté d'elle; les deux enfants venaient de dire leur prière du soir, et leur mère les embrassait, car Joseph et Annette étaient doux et dociles, et ne chagrinaient jamais leurs parents par de la méchanceté ou de la désobéissance.

« Et maintenant, mes petits enfants, leur dit la bonne mère; maintenant que vous avez bien prié le bon Dieu de vous garder, vous allez vous coucher, car voilà qu'il se fait tard.

— Oui, mère, fit Joseph; mais écoute : tu disais tantôt que c'est aujourd'hui la veille de Noël : est-ce cette nuit, pendant que nous dormirons, que l'enfant Jésus viendra nous apporter quelque chose pour nous récompenser d'avoir été sages ?

— Et à moi aussi? s'écria la petite Annette.

— Bien sûr, et à toi aussi, dit Joseph : n'est-ce pas, mère ? »

La pauvre mère était bien embarrassée; elle n'avait rien à donner à ses enfants, car le peu d'argent qu'elle avait économisé avait été dépensé pendant la maladie de son mari; il en restait à peine pour la chétive nourriture de quelques jours. Les yeux d'Élisabeth se remplirent de larmes.

« Mes chers enfants, leur dit-elle, si l'enfant Jésus vient rendre la santé à votre père, il vous aura fait le plus beau de tous les présents; et vous devrez l'en

remercier de tout votre cœur, et ne pas demander autre chose.

— Oh ! oui, mère, oui ! » s'écria Joseph ; et il joignit ses petites mains, et il répéta encore ces mots de sa prière : « Mon Dieu, mon doux Jésus, donnez la santé à mon père ! »

En ce moment, de petits coups frappés à la porte de la chaumière se firent entendre en même temps que la voix plaintive d'un enfant qui disait du dehors : « Ouvrez ! ouvrez pour l'amour de Dieu ! »

Élisabeth posa sa fille à terre, et, suivie de ses deux enfants qui la tenaient par son jupon, elle courut sans hésiter vers la porte. Cette voix qui appelait était peut-être celle d'un être souffrant que Dieu lui défendait de laisser dans la peine.

Quand elle eut ouvert la porte, elle vit devant elle un petit garçon de l'âge et de la taille de Joseph : il était beau comme un ange, mais ses membres délicats étaient à peine vêtus ; sa jolie figure était baignée de larmes ; il tremblait de froid, et le givre et la neige couvraient ses cheveux blonds.

« Ayez pitié de moi, bonne dame, dit-il, et laissez-moi entrer chez vous. »

Élisabeth, pour toute réponse, le prit par la main, et, après avoir fermé la porte, elle attira l'enfant auprès du feu.

« Bonté divine ! s'écria-t-elle, d'où viens-tu à cette heure, tout seul ainsi, mon pauvre enfant? t'es-tu égaré? — où sont tes parents ?

— Je n'en ai pas, répondit le petit garçon ; j'ai été élevé par une bonne vieille femme; ce matin je l'ai trouvée morte dans son lit. Alors j'ai été bien effrayé, et je me suis sauvé. J'ai marché toute la journée dans les bois; je n'ai rien mangé, j'avais froid; et, quand la nuit est venue, j'ai eu peur des loups. Je suis las et j'ai grand'faim.

— Eh bien, tu vas manger et te reposer, » lui dit Élisabeth, émue de pitié ; et elle réchauffa devant le feu les mains engourdies de l'enfant, sécha et lissa ses cheveux. Joseph et Annette aussi s'empressèrent autour de lui; le premier lui apporta du pain, et la seconde lui donna une pomme avec laquelle elle avait joué une partie de la soirée.

Quand l'enfant fut réchauffé et qu'il eut mangé, Élisabeth lui demanda comment il s'appelait.

« Pierre, répondit-il.

— Et tu n'as plus ni père ni mère?

— Je ne les ai jamais connus. »

Elle cessa de l'interroger et demeura silencieuse et pensive, pendant que les enfants faisaient connaissance et babillaient tout bas.

Cet enfant sans parents, sans asile sur la terre, faisait grand'pitié à Élisabeth ; elle le regarda, et le trouva si joli et si malheureux, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Pauvre petit! se dit-elle, que va-t-il devenir? — si nous le gardions? — Il est vrai que nous avons à peine du pain pour nos propres enfants; mais je n'aurai ja-

mais le courage de renvoyer cet orphelin. — Et puis Dieu nous aidera !

En ce moment Joseph s'approcha d'elle :

« Mère, lui dit-il, tu veux bien, n'est-ce pas, que Pierre reste avec nous? — Il dit que c'est la sainte Vierge qui l'a envoyé chez nous : tu vois donc bien qu'il faut que nous le gardions. Ne sois pas en peine, je lui donnerai la moitié de tout ce que j'aurai ; et puis nous grandirons, et nous travaillerons comme deux frères pour toi et pour mon père.

— Et moi aussi ! » dit la petite Annette, qui ne voulait jamais en rien être séparée de son frère ; « et moi aussi je deviendrai grande, et je travaillerai comme maman. »

Les paroles de son fils, qui paraissaient à Élisabeth être inspirées par le Ciel, comme pour répondre à ses propres pensées, firent cesser toute hésitation.

« Oui, mon enfant, dit-elle en lui donnant un baiser ; Pierre restera avec nous, il sera mon troisième enfant. Ton père y consentira, j'en suis sûre, car il est bon, et ne pourra voir non plus ce pauvre petit sans être touché de son abandon. — Mais à présent, allons tous dormir, et demain matin nous montrerons à votre père le présent que l'enfant Jésus vous a fait en vous envoyant un frère. Toi, Joseph, tu vas donner une place dans ton lit à Pierre. »

Peu d'instants après, tous dormaient dans la chaumière, et Dieu veillait sur eux.

Longtemps avant le jour Laurent et Élisabeth s'éveil-

lèrent. L'excellente femme raconta à son mari ce qui s'était passé la veille pendant qu'il dormait, et obtint sans peine de lui la permission de garder l'orphelin et de l'élever avec leurs enfants.

Lorsqu'il fit jour, Élisabeth conduisit tout doucement son mari près de la couchette de Joseph pour lui montrer le nouveau-venu ; mais grande fut sa surprise de trouver son fils seul dans son lit : le petit étranger avait disparu.

L'exclamation qu'elle fit réveilla Joseph ; le premier regard de celui-ci en ouvrant les yeux fut pour la place vide à côté de lui.

« Ah, mère ! s'écria-t-il, c'est donc vrai ce que j'ai rêvé ! Pierre n'y est plus, c'était réellement un ange !

— Que dis-tu là, mon enfant? reprit la mère, éveille-toi donc, tu rêves encore.

— Non, mère, je ne dors plus ; mais cette nuit j'ai vu Pierre tout habillé de blanc avec deux belles ailes à ses épaules ; il était là à genoux sur la place même où il s'est couché hier soir. Il m'a baisé sur le front, et puis il m'a dit : « Je ne suis pas un pauvre enfant ; je suis un ange que Dieu a envoyé près de vous pour éprouver vos cœurs ; je les ai trouvés tels que Dieu les veut, pleins d'amour pour lui et de charité pour les malheureux. Aussi vous serez récompensés, et la sainte Vierge, dont vous aimez le divin enfant, veillera sur vous. » Et alors, mère, au lieu de notre toit de chaume, j'ai vu le Ciel sur ma tête, et l'ange qui s'envolait, toujours plus haut et plus haut, comme les alouettes, jusqu'à ce que je

ne l'ai plus vu. Oh ! mère, je te disais bien que l'enfant Jésus penserait à nous ! »

Laurent et Élisabeth écoutèrent leur fils, plongés dans une sainte extase; il avait cessé de parler qu'ils étaient encore là les mains jointes, les yeux levés au ciel, et ne pouvant revenir de leur étonnement.

« Dieu est tout-puissant, et sa miséricorde est infinie, dit enfin la mère. — Que sa sainte volonté soit faite !

— Amen, répondit Laurent.

— Amen, » dit aussi Joseph en joignant ses petites mains; puis tendant les bras à son père :

« Va, père, ajouta-t-il, tu ne seras plus malade jamais, jamais, puisque l'ange du bon Dieu a dit que la bonne Vierge veillerait sur nous.

— Oui, mon enfant, répondit le père, je me sens déjà beaucoup mieux; mais il faut se lever vite, car c'est aujourd'hui le saint jour de Noël.

— Et nous irons à l'église bien prier et bien remercier l'enfant Jésus ! — Ah ! vite, vite, mère ! »

A peine Joseph fut-il vêtu qu'il courut au berceau de sa petite sœur, la réveilla en l'embrassant, et lui raconta ce qui était arrivé la nuit; mais Annette, au lieu de partager la joie de son frère, se mit à pleurer.

« Eh bien ! qu'as-tu donc? lui demanda Joseph; pourquoi pleures-tu !

— Parce que le bon petit ange est parti, répondit la pauvre enfant. — Pourquoi n'est-il pas resté avec nous ? »

Joseph fut tout interdit à cette naïve objection, et peu s'en fallut qu'il ne se mît aussi à pleurer; mais la bonne mère, intervenant et s'adressant à Annette :

« Console-toi, ma fille, dit-elle : l'ange n'est pas parti; c'est sa forme terrestre que ton frère a vue s'envoler; mais lui, le bon ange, il est toujours près de vous, quoique vous ne le voyiez plus, et il ne vous quittera jamais. »

Annette essuya ses larmes, sans paraître pourtant bien satisfaite par l'explication que sa mère venait de lui donner.

« Mère, est-ce que je ne le verrai plus jamais?

— Si tu es bien sage et que tu pries le bon Dieu et la sainte Vierge de tout ton cœur, peut-être t'accorderont-ils ce bonheur.

— Oh! oh! s'écria l'enfant en sautant de joie : je serai sage, va, mère! vite, allons prier le bon Dieu! »

Peu d'instants après, toute la famille se mettait en marche vers l'église, Laurent appuyé sur le bras de sa femme, Joseph et Annette se tenant par la main.

A peine étaient-ils de retour et assis autour de la table pour prendre leur frugal déjeuner, que le facteur de la poste entra et remit à Laurent une lettre qui venait de la ville.

Cette lettre était peut-être la première que ces bons paysans eussent jamais reçue : aussi rien n'égalait leur surprise; ils regardèrent à plusieurs fois la suscription, de crainte de commettre une indiscrétion en brisant le cachet; l'adresse était bien :

A Monsieur Laurent, bûcheron, au hameau de D....., commune de F....., arrond. de G....., canton de N....., département de la Marne.

Il n'y avait pas de doute possible ; Laurent se décida donc à ouvrir la lettre, et il lut ce qui suit :

« Monsieur,

« Je vous prie de vouloir bien, avant la fin du présent mois, vous présenter dans mon étude pour y toucher votre part des dividendes de la maison S. et Cie, dont je suis le mandataire.

« *Signé* DUVAL, avoué à N. »

« *P.-S.* Vous voudrez bien vous munir de votre coupon d'action et des pièces nécessaires pour constater votre identité. »

Ici M. de Larive fut interrompu par Édouard, l'aîné et le plus sérieux de ses enfants.

« Mon père, dit-il, je ne comprends pas bien ce que vous venez de dire.

— Ni moi non plus, dit Mathilde.

— Ni moi non plus, ajouta le petit Ernest.

— Que ne comprenez-vous pas, mes enfants? demanda le père. — Je suis toujours bien aise de vous

voir désireux de vous instruire. — Voyons, Édouard, que faut-il vous expliquer?

— La lettre de l'avoué, répondit Édouard. Nous ne savons pas ce que c'est que des dividendes et des coupons d'actions, ni ce que veut dire la maison S. et Cie.

— Eh bien! dit le père, quand une entreprise est trop considérable pour être exploitée (c'est-à-dire rendue profitable) par un seul industriel, celui qui en a eu l'idée en fait part à quelques-uns de ses confrères, et il s'associe avec eux pour la faire valoir: c'est ce qu'on appelle former une *compagnie;* et, comme toute opération commerciale a besoin d'être surveillée par le gouvernement pour qu'aucune fraude ne s'y introduise, la loi impose aux compagnies l'obligation de se personnifier en quelque sorte dans leur chef, qui est responsable de ses actes et de ceux de ses confrères; c'est pour cela qu'on dit : la compagnie *un tel*, ou bien la maison *un tel et compagnie*. Maintenant, il arrive souvent que les ressources réunies des membres de la compagnie ne suffisent pas pour subvenir aux premières dépenses de l'entreprise. Alors ils émettent ce qu'on appelle des *actions* ou des *coupons d'actions :* ce sont des billets qui représentent une somme de 50, 100, 200, 500 fr. On les remet à ceux qui veulent concourir par leur argent à l'entreprise, et qui versent en échange, entre les mains de la compagnie, une somme égale à celle qui est représentée par le *coupon d'action*. Au bout d'un certain temps, lorsque l'entreprise a prospéré, on distribue les bénéfices réalisés aux *actionnaires*, en donnant à

chacun une somme d'autant plus forte qu'il avait d'abord prêté plus d'argent. — Ce sont ces bénéfices ainsi partagés qu'on nomme *dividendes*. Mais pour que les dividendes soient remis exactement à ceux qui y ont droit, il faut que ceux-ci présentent non-seulement leurs coupons ou billets, mais encore tous les papiers qui peuvent prouver qu'ils sont bien les légitimes propriétaires de ces billets. C'est ce que notre avoué entend quand il recommande à Laurent de se munir des pièces nécessaires pour constater son identité, c'est-à-dire pour prouver qu'il est bien Laurent, et non, par exemple, un voleur qui se serait emparé du coupon et pourrait, sans cette précaution, se faire passer pour l'actionnaire et recevoir l'argent d'autrui.

— Je comprends, dit Édouard. Merci, mon père.

— Et vous? demanda M. de Larive en s'adressant à Mathilde et à Ernest.

— Nous aussi, nous comprenons bien, répondirent-ils avec fierté. — Mais, mon papa, reprit Ernest après un moment d'hésitation, vous ne nous avez pas dit ce que c'est qu'un *mandataire*.

— Eh bien, ton frère le sait peut-être.

— Je sais seulement, dit Édouard, qu'un mandat est un ordre ou une commission qu'on donne à quelqu'un pour faire quelque chose.

— C'est cela même, dit M. de Larive. Eh bien donc, l'avoué Duval était le mandataire de la maison S. et Cie, parce qu'il avait reçu d'elle la commission, l'ordre de distribuer aux actionnaires leurs dividendes.

— Nous comprenons bien tout à présent, s'écrièrent les trois enfants d'une commune voix. — Continuez l'histoire, s'il vous plaît, cher père! »

M. de Larive continua ainsi :

Le bon Laurent n'en savait guère plus que vous, mes enfants, sur les compagnies, les actions et les dividendes. Il ne comprit rien à la lettre de l'avoué; et sa femme n'y voyait aussi que de l'hébreu.

« Sais-tu ce qu'il faut faire? lui dit-elle. Il faut, au sortir de vêpres, aller trouver notre bon curé. Tu lui conteras tout ce qui nous est arrivé depuis hier soir, tu lui montreras cette lettre, et il te dira ce que cela signifie. — Quant à moi, il me semble que ceci ne peut être qu'une nouvelle bénédiction et un nouveau bienfait de Dieu. »

Laurent suivit le conseil de sa femme. Après qu'eux et leurs enfants eurent pieusement assisté à l'office du soir et adressé au Ciel de nouvelles et ferventes actions de grâces, le père de famille se rendit dans la sacristie, et raconta au curé ce qui s'était passé.

Le bon prêtre fut certes fort étonné; mais comme il était pénétré de la puissance et de la bonté infinies de Dieu; qu'il connaissait d'ailleurs Laurent et sa femme pour des gens honnêtes et pieux, il ne révoqua pas en doute le récit du bûcheron, et sa certitude s'accrut lorsqu'il eut pris connaissance de la lettre. Il en expliqua le contenu à Laurent, et celui-ci se rappela alors que, quelques années auparavant, son père avait placé entre les mains d'un négociant de N... une petite somme d'ar-

gent, fruit de ses économies. Depuis, le vieillard était mort, et Laurent avait oublié cette circonstance.

« Eh bien! mon ami, lui dit le curé, c'est évidemment de cela qu'il s'agit. Sans doute Dieu a béni l'entreprise, et veut que, grâce à l'industrie et à la probité de ce négociant, votre existence et celle de votre famille soient désormais à l'abri du besoin. »

Laurent remercia le sage pasteur et courut à sa chaumière. Ce ne fut pas sans peine qu'avec l'aide d'Élisabeth il retrouva dans le fond d'une grande armoire une petite liasse de papiers qui lui parurent être les billets et les actes désignés par l'avoué.

Le lendemain, de grand matin, il se leva, embrassa et bénit sa femme et ses enfants, et se rendit à N. — Tout alla au gré de ses espérances. L'avoué trouva les papiers en règle, et lui remit une somme de 6,000 fr., que Laurent rapporta tout joyeux dans sa chaumière.

Dès qu'il apprit aux siens la bonne nouvelle, tous, par un mouvement spontané, se jetèrent à genoux en versant des larmes de joie et de reconnaissance, et remercièrent avec ardeur la sainte Vierge Marie et son divin fils de leur évidente protection.

« Eh bien! dit ensuite Élisabeth à ses deux enfants en les prenant dans ses bras, voyez-vous que l'enfant Jésus n'oublie pas ceux qui l'aiment et lui obéissent!

— Oui, mère. Aussi je l'aime bien, va, et je ne lui désobéirai jamais.

— Et moi aussi, » ajouta Annette.

Laurent acheta une jolie maisonnette avec un petit

champ et un jardin. Au fond du jardin, il construisit, avec l'autorisation du curé, une petite chapelle où il mit l'image de la sainte Vierge tenant Jésus dans ses bras. Chaque jour la famille allait dans cette chapelle, prier et remercier Dieu, qui ne cessa de les bénir et de les protéger. Annette et Joseph grandirent, ils continuèrent à être la joie de leurs parents, et n'oublièrent jamais la nuit de Noël et l'ange que le bon Dieu leur avait envoyé.

M. de Larive ayant terminé son récit, il y eut un moment de silence, pendant lequel les trois enfants demeurèrent les yeux fixés sur leur mère, attendant qu'à son tour elle prît la parole.

La mère recueillit ses souvenirs, puis se tournant vers ses auditeurs impatients :

« Mes chers enfants, leur dit-elle, je ne puis mieux faire que de suivre l'exemple de votre père. Je vous conterai donc, moi aussi, quelque chose où vous puissiez voir, comme dans l'histoire que vous venez d'entendre, avec quelle paternelle sollicitude Dieu veille sur les enfants dont le cœur est pénétré du sentiment du devoir. »

LE NID D'AIGLES

OU

LES ENFANTS COURAGEUX

Dans la vallée de Sallanches, au pied du Mont-Blanc, il y avait une petite maison, de pauvre apparence, et dont l'intérieur offrait le spectacle de la misère et de la douleur. Sur un mauvais lit entouré de vieux rideaux jaunes à dessins rougeâtres, gisait un homme jeune encore, mais dont le visage pâle et amaigri portait l'empreinte des plus vives souffrances. Mal garanti du froid par deux mauvaises couvertures et par quelques hardes étendues sur le lit, il grelottait de fièvre et laissait échapper de sourds gémissements. Ce pauvre malade s'appelait Bernard. Il avait une femme nommée Jeanne, et trois fils, dont l'aîné, Pierre, était âgé de quatorze ans; les

deux autres, Claude et Guillaume, étaient jumeaux et avaient douze ans.

Ces deux derniers étaient en ce moment seuls avec leur mère auprès du lit de Bernard. Jeanne, assise sur une chaise, et les coudes appuyés sur ses genoux, couvrait son visage de ses mains pour cacher à son mari les larmes qu'elle répandait.

De temps à autre pourtant, elle relevait la tête, essuyait ses yeux, et jetait sur la porte de la cabane des regards pleins d'anxiété. Les deux enfants pleuraient aussi en silence, et semblaient partager l'inquiétude de leur mère.

Cette inquiétude n'était que trop légitime : Bernard était gravement malade. On avait d'abord espéré que tout se bornerait à une indisposition passagère ; et, sans savoir ce qu'il avait, sa femme s'était contentée de le faire rester au lit et de lui donner quelques tasses de tisane ; mais ce jour-là le mal ayant considérablement augmenté, il avait fallu que Pierre allât à la ville chercher un médecin.

La ville était peu éloignée ; cependant le jeune garçon était parti depuis plus de deux heures, et n'était pas encore de retour. Aussi sa mère et ses frères l'attendaient avec une impatience croissante. Mais ce retard n'était pas la seule cause de leur tourment. Dans les familles qui n'ont d'autre ressource que le travail de leur chef, la maladie de celui-ci amène infailliblement à sa suite la misère. Or Bernard ne gagnait rien depuis plusieurs jours, pendant lesquels on avait dépensé la presque tota-

lité d'une petite épargne réalisée à grand'peine : si bien qu'il ne restait guère à la maison qu'une vingtaine de sous. Pierre avait eu mission, en allant chercher le médecin, de lui avouer l'état de pauvreté du malade. Jeanne avait donc quelque raison de craindre que le docteur ne voulût pas se déranger. Et même, se disait-elle, s'il est assez bon pour venir, comment ferons-nous pour exécuter son ordonnance? car les médicaments coûtent cher, et nous n'avons plus rien. Puis elle priait intérieurement Dieu de venir en aide à son mari et à ses enfants; et alors elle se sentait rassurée, sachant que Dieu n'abandonne jamais ceux qui espèrent sincèrement en lui.

Heureusement, le médecin était un homme charitable, et les pauvres gens reprirent courage lorsque, après une longue attente, ils virent enfin la porte de la chaumière s'ouvrir et Pierre entrer presque joyeux, suivi du docteur. Celui-ci examina Bernard avec attention, puis il emmena Jeanne et Pierre dans la pièce voisine, où ils furent bientôt suivis par les deux autres enfants; là, il demanda une plume et du papier, écrivit une ordonnance, et la remettant à la femme de Bernard :

« Madame, lui dit-il, la maladie de votre mari est assez grave; toutefois, je vous réponds de sa vie si vous voulez exécuter bien fidèlement cette prescription.

— Hélas! Monsieur, répartit Jeanne, ce n'est certainement pas la volonté qui nous manque; mais dites-moi, je vous prie, les médicaments que vous indiquez coûtent-ils cher?

— Ils vous coûteront environ trois francs, répondit le médecin.

— Bon Dieu ! comment faire alors? s'écria la pauvre femme en joignant les mains et en pleurant à chaudes larmes : c'est deux fois plus que nous ne possédons. »

Claude et Guillaume pleuraient aussi ; Pierre seul paraissait calme et presque triomphant.

« C'est bon, monsieur le docteur, dit-il : vous pouvez être sûr que mon père ne manquera de rien. Nous vous remercions bien de votre visite. »

Sa mère et ses frères le regardaient avec étonnement ; le médecin lui-même parut surpris. Il hésita un instant, puis il remit son ordonnance à Pierre.

« Allons, mon garçon, lui dit-il, je m'en rapporte à vous. » Et il sortit en assurant de nouveau que Bernard était sauvé si l'on pouvait lui faire prendre les médicaments prescrits.

« Es-tu fou, Pierre? dit Jeanne à son fils aîné; ou bien as-tu trouvé de l'argent sur ton chemin? Dans ce cas, il serait mal de garder ce qui ne nous appartient pas : Dieu nous punirait.

— Je ne suis pas fou, mère, répondit l'enfant, et je n'ai pas trouvé d'argent ; mais je sais un moyen de gagner honnêtement bien plus que ne doit coûter l'ordonnance du docteur, pourvu toutefois que mes frères veuillent bien m'aider.

— Ah ! certainement, nous ne demandons pas mieux, s'écrièrent Claude et Guillaume.

— Mais ce moyen, quel est-il? demanda Jeanne.

— Promets-tu de nous laisser faire? dit Pierre.

— Oui, répondit la mère, si c'est un moyen honnête.

— Eh bien! j'ai découvert là-haut dans la montagne un nid d'aigles. Si nous pouvions avoir les aiglons, M. R... (vous savez, ce savant naturaliste qui nous a déjà acheté des oiseaux pour les empailler), M. R... nous les paierait au moins dix francs pièce.

— Je disais bien, fit la mère, que tu étais fou. Comment pouvez-vous aller prendre des aiglons au milieu des rochers? C'est impossible.

— Mère, tu as promis de nous laisser faire, dit Pierre; tiens-nous parole, et tu verras que je ne suis pas fou. »

Les deux frères joignirent leurs instances aux siennes; ils représentèrent à Jeanne que l'état de leur père exigeait un prompt remède, et qu'il fallait faire tout au monde pour sauver le chef et le soutien de la famille : en un mot, ils firent tant et si bien, que la pauvre mère finit par céder, non sans répandre bien des larmes, sans recommander instamment à nos jeunes chasseurs d'être prudents, et de ne pas s'exposer au danger de tomber dans quelque précipice. Sur ces entrefaites, on entendit la voix du malade qui appelait. Jeanne quitta la chambre pour voir ce qu'il voulait, et laissa les trois enfants se concerter et se préparer pour leur expédition.

« Eh bien! dit Guillaume quand ils furent seuls, partons-nous?

— Un instant! fit Pierre : il est bon que vous sachiez

que ce nid d'aigles n'est pas facile à atteindre, sans compter qu'avant de prendre les aiglons il faudra probablement soutenir un combat en règle contre l'aigle et sa femelle, qui, s'ils sont là, voudront les défendre.

— Va! répondit Claude: crois-tu que nous ayons peur?

— Non, puisqu'il s'agit de sauver la vie de notre bon père; mais c'est égal: le nid est situé dans le flanc d'un rocher à pic, à plus de six mètres au-dessous du sommet, et au-dessus d'un précipice d'au moins soixante-sept mètres.

— J'y descendrai, moi, s'écria Guillaume: tu sais que je grimpe bien,

— Non, non, ce sera moi, dit Claude: je suis le plus agile et je ne crains pas les étourdissements.

— C'est moi qui ai découvert le nid, dit Pierre: d'ailleurs, je suis votre aîné, je suis le plus fort, et je me défendrai mieux que vous contre les aigles: c'est moi qui dois dénicher les aiglons.

— Eh bien! reprit Guillaume, tirons au sort. Écris trois numéros, Pierre; mets-les dans ma casquette, et celui qui tirera le numéro 1 tentera l'aventure.

— C'est cela, fit Claude, tirons au sort: c'est plus juste. »

Pierre écrivit les numéros 1, 2 et 3 sur trois morceaux de papier, qu'il plia chacun en quatre et qu'il mêla dans la casquette de son frère.

Si la main des braves enfants tremblait en plongeant dans cette urne improvisée, c'était uniquement du désir

qu'avait chacun d'eux d'exposer sa vie pour sauver celle de son père. Claude tira le premier, et, à son grand chagrin, amena le numéro 2. Guillaume ne fut pas moins désappointé lorsqu'il lut sur son bulletin le numéro 3.

C'était donc Pierre que le sort désignait comme le héros de l'entreprise. Ses deux frères le reconnurent aussitôt pour leur chef, et tous les trois s'occupèrent à la hâte de se munir de tout ce qui était nécessaire pour mener la chasse à bonne fin. Guillaume décrocha un vieux sabre rouillé qui avait servi jadis à Bernard lorsqu'il était soldat; Claude chercha une longue et forte corde, à un bout de laquelle il attacha fortement par le milieu un gros bâton, et tout cela fut mis dans un sac qui devait servir aussi à rapporter les aiglons. Leurs préparatifs terminés, les trois enfants allèrent embrasser leur père et leur mère. Le premier était trop absorbé par la fièvre pour faire grande attention au départ de ses enfants; il crut qu'ils allaient seulement à la ville pour acheter des remèdes; mais la pauvre Jeanne embrassa ses enfants en pleurant.

« Que Dieu vous bénisse et vous ramène! leur dit-elle.

— Sois tranquille, bonne mère, répondirent-ils : il ne nous abandonnera pas, et nous reviendrons bientôt. »

En sortant de la chaumière, ils se mirent à genoux au pied d'une vieille croix de bois placée au bord du chemin, et adressèrent au Ciel une fervente prière;

puis ils se relevèrent pleins d'ardeur et d'espérance, et se mirent à gravir lestement la montagne. En moins d'une heure ils arrivèrent à la crête du rocher dans le flanc duquel l'aigle avait son aire (car c'est le nom qu'on donne au nid des oiseaux de proie). Pierre se pencha au-dessus du précipice pour bien remarquer le point vers lequel il fallait descendre; il jeta un gros caillou dans le creux qui servait d'habitation aux aigles, et, voyant que rien ne bougeait, il en conclut qu'heureusement les petits étaient seuls, ce qui diminuait d'autant le danger; puis il suspendit le sac à son cou et le sabre à son bras gauche, se mit à cheval sur le bâton dont nous avons parlé tout à l'heure, et, tenant des deux mains la corde qui y était attachée, il dit à ses frères de le laisser glisser doucement jusqu'à ce qu'il leur criât d'arrêter. Claude et Guillaume obéirent. Lui, s'aidant des deux pieds aux aspérités du rocher, arriva sans accident jusqu'à l'aire, où il trouva, à sa grande joie, trois aiglons de la plus belle espèce, et assez jeunes pour ne pouvoir pas faire de résistance sérieuse. Il les saisit, les enferma dans son sac, et cria à ses frères de retirer la corde à eux. Ceux-ci s'acquittèrent assez bien de ce travail, plus pénible que le premier; et déjà Pierre était remonté de plusieurs mètres, lorsque l'aigle et sa femelle, attirés par les cris de leurs petits, vinrent tout à coup fondre sur lui.

« Frère, s'écrièrent Claude et Guillaume, qui virent les deux redoutables oiseaux s'abattre vers le précipice; frère, défends-toi! »

Alors commença une lutte terrible. Pierre, attaqué avec rage, se défendit vigoureusement. Il se mit à faire le moulinet avec son sabre; et, frappant d'estoc et de taille, il porta plusieurs coups à ses ennemis. Ceux-ci, rendus plus furieux encore par leurs blessures, redoublèrent d'acharnement. Le danger du malheureux enfant augmentait de minute en minute; ses épaules et sa tête saignaient déchirées par les serres et le bec des oiseaux. Mais quel ne fut pas son effroi lorsqu'il s'aperçut qu'en brandissant son sabre il avait, sans s'en apercevoir, entamé la corde qui le tenait suspendu au-dessus de l'abîme, et que ses frères tiraient toujours!

Elle va se rompre, pensa-t-il: je suis perdu.

Il ferma les yeux par un mouvement instinctif de terreur, recommanda son âme à Dieu, et ne songea même plus à se défendre contre ses agresseurs.

Claude et Guillaume, qui ignoraient la cause de son découragement et de son inaction, crurent qu'il perdait connaissance, et redoublèrent leurs efforts pour le hisser sur le plateau, en lui criant d'une voix altérée:

« Courage, Pierre, courage! défends-toi donc! »

En ce moment un coup de fusil partit à peu de distance d'eux. L'un des aigles, frappé d'une balle, roula dans l'abîme; l'autre se précipita après lui en poussant de grands cris.

Débarrassé de ses ennemis, ranimé par les appels de ses frères, Pierre reprit courage; il recommença à s'aider des pieds pour alléger son poids et parvint ainsi à saisir, au-dessus du point où elle était coupée,

la corde, qui, tirée cette fois plus vigoureusement, le ramena enfin sanglant et fatigué, mais vivant et vainqueur, dans les bras de ses frères. Il vit près de ceux-ci un chasseur de chamois que Dieu avait envoyé à temps à leur secours. C'était ce chasseur qui avait tué l'aigle et aidé Claude et Guillaume à remonter Pierre sur le bord du précipice; sans lui, ils n'y seraient peut-être pas parvenus, car les forces commençaient à leur manquer, et leurs mains déchirées pouvaient à peine tenir la corde. Après avoir cordialement remercié ce brave homme et rendu au Ciel de ferventes actions de grâces, les trois enfants coururent à Sallanches pour offrir à M. R... le produit de leur glorieuse chasse.

M. R .., homme riche et bienfaisant, étonné qu'ils se fussent exposés à tant de périls pour lui rapporter ces aiglons, les questionna sur les motifs qui les avaient guidés; et quand il sut qu'ils avaient ainsi risqué leurs jours pour rendre la santé à leur père, il les combla d'éloges, fit panser sur-le-champ les blessures de Pierre, envoya chercher à ses frais tout ce qui pouvait être nécessaire pour soigner Bernard, et, remettant à Pierre un rouleau de pièces d'or :

« Tenez, mes amis, dit-il, voilà le juste salaire de votre peine et de votre travail. Quant à la récompense de votre belle action, elle est entre les mains de Celui qui lit dans les cœurs. »

Les trois enfants ne purent exprimer leur reconnaissance qu'en inondant de douces larmes les mains de leur bienfaiteur. M. R... les congédia avec bonté. Il

ne faut pas demander s'ils furent vite rentrés au logis ; ils ne sentaient plus ni douleur ni fatigue, tant était grande leur joie de penser que leur père ne manquerait de rien pendant sa maladie, et serait bientôt guéri.

En arrivant, ils trouvèrent leur mère sur le seuil, et lui montrèrent triomphants le magnifique produit de leur chasse.

« Mon pauvre fils, comme te voilà ! » dit Jeanne à Pierre, en voyant sa veste en lambeaux et sa tête et ses épaules enveloppés de bandages. « Et vous aussi, Guillaume et Claude, vous avez les mains tout en sang. Vous me trompiez donc en me promettant de ne pas vous exposer ?

— Pardonne-nous, bonne mère, répondit l'aîné ; si nous t'avions dit toute la vérité, tu ne nous aurais pas laissés partir, et alors que serait devenu notre père ? Il serait mort faute de remède : au lieu qu'au prix de quelques légères blessures nous allons lui rendre la vie et la santé. »

On pense bien que la bonne mère n'eut pas le courage de les gronder. On s'empressa d'administrer au malade les médicaments ordonnés par le docteur ; il en éprouva bientôt un soulagement sensible, et entra rapidement en convalescence. Lorsqu'il fut en état d'entendre le récit de ce qui s'était passé, et qu'il connut l'acte héroïque de dévouement filial auquel il devait d'avoir échappé à la mort, il resta quelques instants, comme suffoqué par la gratitude et l'admiration ; puis, serrant tendrement ses enfants dans ses bras :

« Merci! leur dit-il d'une voie émue; merci! chers enfants. Dieu vous bénira, car la piété filiale est la première de toutes les vertus. »

« Comme cette histoire est courte! chère maman, s'écria Mathilde, quand Mme de Larive eut cessé de parler.

— Est-ce que nous allons déjà nous coucher? demanda Ernest.

— Mais il me semble, dit le père, qu'il est bientôt temps de songer au repos.

— Oh! non, papa! fit Mathilde; pas encore!

— Pour moi, je n'ai nulle envie de dormir, dit Édouard.

— Oh! toi, tu es déjà un grand garçon, objecta la mère; mais il ne faut pas faire veiller trop tard ton jeune frère.

— Mais je n'ai pas envie de dormir non plus, moi, dit Ernest en ouvrant ses yeux le plus grands qu'il put pour prouver ce qu'il avançait.

— Eh bien donc, reprit Mme de Larive, je vais vous dire encore une petite histoire, mais une petite, entendez-vous; car il faut que dans une demi-heure vous

soyez tous au lit, et que demain à huit heures je vous trouve à l'étude.

— Oh ! soyez tranquille, chère maman ; nous travaillerons bien demain.

— Et les jours suivants, ajouta Édouard.

— Écoutez donc. »

LES PETITS BUCHERONS

Par une bien froide matinée de décembre, et lorsque le jour paraissait à peine, deux pauvres enfants de dix à douze ans sortirent d'une chaumière située sur la lisière de la forêt de Sancy. Leurs pieds étaient à peine garantis par les vieux souliers qu'ils portaient; un pantalon de grosse toile, une blouse et une mauvaise casquette complétaient un accoutrement bien insuffisant pour les préserver du froid. Ils se dirigèrent rapidement vers le centre de la forêt, et, lorsqu'ils furent à une certaine distance, ils s'arrêtèrent à un endroit où plusieurs chemins se croisaient.

« Tiens, François, dit Nicolas à son frère, prends cette corde; elle te servira pour attacher le bois sec que tu ramasseras; et quand tu en auras autant que tu pourras en porter, tu viendras me trouver près du grand chêne creux.

— Oui, frère, » répondit François.

Les deux enfants se séparèrent et suivirent des chemins différents. Ils eurent bientôt ramassé assez de branches mortes pour s'en faire à chacun une lourde charge. Pliant sous leur fardeau, ils se rencontrèrent au rendez-vous indiqué par Nicolas.

« Maintenant, dit François, hâtons-nous de rentrer; car, pendant que nous tardons ici, notre mère a froid.

— Oui, répondit Nicolas en soupirant: surtout dans une hutte comme la nôtre, où le vent pénètre de tous les côtés, et où la neige tombe jusque sur la paille qui nous sert de lit. »

Ils avaient à peine fait cinquante pas, lorsqu'un homme à mine rébarbative, portant l'habit de garde-chasse et ayant un fusil sous le bras, leur barra le chemin.

« Ah! petits voleurs, cria-t-il d'une voix rude; je vous tiens enfin! voilà la seconde fois que je vous y prends.

— Oh! pardon, pardon, monsieur Sylvestre! s'écrièrent les pauvres enfants en tremblant de tout leur corps et en laissant tomber leur fardeau.

— Ah! vous croyez que vous pourrez impunément voler le bois de M. le marquis? continua le garde-chasse; mais nous verrons, nous verrons!

— Nous n'avons pris, dit Nicolas, que du bois mort qui pourrit à terre et ne profite à personne.

— Taisez-vous, monsieur le raisonneur; ramassez votre butin et suivez-moi.

— Où voulez-vous nous conduire?

— En prison, petits vauriens, pour vous apprendre à voler du bois.

— Ayez pitié de nous, monsieur Sylvestre, dit François en pleurant; notre mère n'a que nous pour la soigner et la servir, et si vous nous mettez en prison, elle mourra de froid.

— Cela ne me regarde pas, répondit Sylvestre d'un ton bourru.

— Vous n'avez donc ni cœur ni âme? s'écria Nicolas indigné; on a bien raison de vous appeler *Sylvestre-le-Loup*.

— Je fais mon devoir, et je me moque de ce qu'on dit.

— Écoutez, monsieur Sylvestre, dit Nicolas; je suis l'aîné; je suis plus grand et plus fort que mon frère; s'il est coupable, je le suis davantage : punissez-moi donc comme vous voudrez; mais laissez François retourner chez nous.

— Non, mon bon monsieur Sylvestre, s'écria François, c'est moi qu'il faut mettre en prison; Nicolas est bien plus utile à notre mère....

— Allons, c'est assez causer, interrompit Sylvestre: en marche! Vous n'aurez pas lieu d'être jaloux l'un de l'autre, car vous irez tous deux en prison. »

Les deux enfants reprirent en pleurant leur fardeau, et suivirent l'impitoyable garde-chasse. En passant devant le château, Nicolas s'arrêta :

« Si je pouvais parler à M. le marquis, dit-il, je suis sûr qu'il serait plus humain que vous, et qu'il prendrait pitié de nous.

— Eh bien! vous n'avez qu'à essayer, répliqua Sylvestre; car le voilà justement qui descend l'avenue. »

En effet, le marquis de Sancy s'avançait vers eux; c'était un homme de soixante ans, d'une noble prestance, et dont l'air de bonté et de douceur inspirait la confiance à tous ceux qui le voyaient. En apercevant les deux frères et leur conducteur, il s'arrêta et fit signe à Sylvestre d'approcher.

« Quels sont ces enfants? lui demanda-t-il, et où les menez-vous ainsi?

— Monseigneur, ce sont de petits polissons que je viens de prendre pour la seconde fois à voler du bois dans la forêt.

— Est-ce vrai? dit le marquis en s'adressant aux enfants. »

Ceux-ci pleuraient toujours amèrement.

« Vous savez cependant bien que ce bois m'appartient, continua le marquis.

— Oui, Monseigneur, sanglota Nicolas.

— Alors, pourquoi l'avez-vous pris? puisqu'on vous l'avait déjà une fois défendu, vous n'auriez pas dû recommencer.

— Nous mourions de froid, répondit Nicolas.

— Vous mouriez de froid? Explique-toi, mon garçon, » dit le marquis avec bienveillance.

Enhardi par cet accent de bonté, Nicolas osa lever la tête et regarder M. de Sancy.

« Je vais vous dire la vérité, Monseigneur, dit-il, et

vous nous ferez punir ensuite si vous le voulez. Notre père était bûcheron et travaillait nuit et jour pour nourrir sa famille. Un jour de l'été dernier on le rapporta mourant à la maison; il avait été écrasé par un arbre qu'il abattait. Il vécut encore quelques jours dans de grandes souffrances, puis il mourut. Notre mère tomba malade de chagrin, et la misère devint grande chez nous; une hutte et un petit champ de pommes de terre, voilà tout ce que nous possédons. En été, nous pouvons gagner un peu d'argent en travaillant avec les paysans; mais en hiver cette ressource nous manque, et nous sommes bien malheureux! La pluie et la neige pénètrent dans notre hutte, et souvent nos vêtements gèlent sur nous. Mon frère et moi nous pouvons supporter cela, mais notre pauvre mère!..... Nous craignons toujours de la voir mourir de froid, et c'est afin de la réchauffer que nous allons ramasser les branches mortes que le vent fait tomber. »

Ici Nicolas se tut comme effrayé d'en avoir tant dit. Le marquis paraissait ému.

« Vous êtes de bons fils, dit-il, et de braves enfants, quoique vous ayez pris mon bois, et il serait cruel de vous punir. Allez, je vous pardonne, et quand votre mère aura froid, ramassez dans la forêt le bois dont vous aurez besoin, je vous en donne la permission. Vous entendez, Sylvestre? ajouta-t-il en se tournant vers le garde-chasse.

— Oui, Monseigneur, répondit celui-ci en touchant à sa casquette.

— Et maintenant, continua le marquis, comme ces enfants doivent être fatigués de la longue course que vous leur avez fait faire, prenez une charrette et conduisez-les avec ces fagots chez leur mère.

— Merci, merci, Monseigneur ! s'écrièrent les deux enfants, et que Dieu vous récompense ! »

C'était un hiver terrible que celui-là; le froid atteignit à un degré presque inconnu, et se prolongea avec une grande persistance. Les rivières étaient couvertes d'une forte glace; les bestiaux mouraient dans leurs étables; des hommes furent trouvés sans vie dans les champs et sur les chemins, tandis que les loups sortaient de leurs repaires et venaient jusque dans les villages pour assouvir leur faim.

Grâce aux bontés du marquis de Sancy, ses protégés de la forêt furent en état de supporter la rigueur de la saison; ils avaient quitté la misérable hutte qui ne les abritait pas, pour s'installer dans une petite chaumière close et solide, que leur bienfaiteur avait garnie des meubles nécessaires; il y avait ajouté un arpent de terre et une vache, et la petite famille se trouvait comparativement dans l'aisance. La mère pouvait maintenant filer assise auprès d'un bon feu; pendant le jour ses fils travaillaient à entourer leur champ d'une haie, et le soir ils faisaient des cages et tressaient des paniers qu'ils allaient vendre au marché de la ville voisine.

Un soir, ils revenaient de la ville, où ils avaient bien vendu leurs petites marchandises, et ils longeaient la

lisière de la forêt, lorsqu'un cri de détresse parvint à leurs oreilles.

« As-tu entendu? s'écria François.

— Oui, répondit Nicolas: c'est la voix du marquis... c'est de ce côté-là... Courons vite ! »

Et ils s'élancèrent vers l'endroit d'où partait la voix. Ils avaient chacun à la main une petite hache avec laquelle ils coupaient du bois, et qu'ils portaient toujours avec eux quand ils rentraient tard à la maison. En quelques bonds, ils arrivent auprès d'un homme aux prises avec un loup : c'était leur bienfaiteur, le marquis ! Blessé en plusieurs endroits par les dents et les griffes de l'animal, M. de Sancy, après une lutte désespérée, sentait ses forces l'abandonner, lorsque les deux frères vinrent à son secours. D'un coup hardiment porté, Nicolas abattit une des pattes du loup; celui-ci, furieux, se retourna vers ce nouvel agresseur et se jeta sur lui. François, voyant le danger de son frère, se précipita sur le dos de l'animal, et lui étreignant le cou de ses bras, chercha à l'étrangler; le loup tomba, entraînant Nicolas, qui laissa échapper sa hache. Le marquis la ramassa sans perdre un instant, et prit si bien son temps et visa si bien, que, sans blesser les enfants, il fendit la tête du loup.

« Ah! mes amis! s'écria-t-il; vous m'avez sauvé la vie!

— Loué soit Dieu, qui nous a envoyés ici à temps pour secourir notre bienfaiteur! s'écria Nicolas.

— Qu'il soit loué en effet! continua le marquis en les prenant tous deux dans ses bras; et vous, mes enfants,

vous avez payé, et au delà, le peu de bien que je vous ai fait. »

En ce moment, Sylvestre, qui avait entendu les cris, accourait tout effrayé.

« Voyez, Sylvestre ! lui dit le marquis; voyez comme ces braves enfants se sont comportés; sans eux j'étais perdu !

« Au lieu d'être dur et impitoyable pour les malheureux, soyez bon, généreux et charitable; car même un marquis peut un jour avoir besoin de petits paysans et leur devoir la vie. »

« Et maintenant, dit Mme de Larive après une pose, je pense, mes enfants, que vous avez entendu assez d'histoires pour aujourd'hui, et que vous n'avez pas lieu d'être mécontents.

— Au contraire, nous sommes bien contents et bien reconnaissants, répondit Édouard, et nous ferons en sorte de mériter que vous nous fassiez passer souvent des soirées aussi agréables que celles-ci.

— C'est ce que j'allais dire, fit Ernest.

— Édouard a raison, dit aussi Mathilde. Nous ferons bien tous nos devoirs : d'abord pour vous plaire et vous remercier de votre bonté, et aussi pour pouvoir ensuite nous amuser comme aujourd'hui.

— Bien dit, chère Mathilde, s'écria M. de Larive. Le premier motif est en effet celui qui doit plus que tout autre vous engager à être sages et laborieux; quant au second, vous savez que votre mère et moi ne négligeons rien, quand nous sommes contents de vous, pour vous témoigner notre satisfaction. Allons, la prière! »

A ces mots, parents et enfants se mirent à genoux; et après la prière, qui fut dite à haute voix par M. de Larive, Édouard, Mathilde et Ernest embrassèrent leur père et leur mère, et, se tenant tous trois par la main, ils se retirèrent dans leur appartement.

DEUXIÈME SOIRÉE

Quelques jours plus tard, la famille de Larive était de nouveau, après le dîner, réunie au salon; mais cette fois, la joie des enfants était encore plus grande que de coutume, car leur oncle était venu passer la soirée à la maison; et il avait, lui, plus encore que son beau-frère et sa sœur, le talent d'intéresser vivement ses jeunes auditeurs.

Aussi, dès que le cercle fut formé, ceux-ci fixèrent-ils sur lui des regards avides :

« Mon oncle, hasarda Édouard, n'est-ce pas vous qui allez nous raconter quelque chose?

— Pas tout de suite, répondit l'oncle : je vais d'abord laisser la parole à votre père; et après lui, s'il n'est pas

trop tard, je vous paierai à mon tour mon tribut de narration. »

A ces mots, les regards de l'auditoire changèrent de direction pour se reporter sur le père, qui raconta ce que vous allez lire.

LE PETIT MUSICIEN

C'était un dimanche du mois de juillet : à T..., joli village de l'Allemagne, le service divin venait de finir, et les habitants s'étaient réunis sur la place ombragée de tilleuls qui s'étend devant l'église. Là, les uns se promenaient sous les arbres en fleur; les autres, assis sur le gazon, regardaient les ébats joyeux de leurs enfants. C'était un riant tableau du vrai bonheur champêtre.

Il y avait là aussi quelques personnes d'une condition plus élevée, et qui, sans se mêler de fait aux villageois, semblaient néanmoins prendre un vif plaisir à les regarder. C'étaient de riches citadins qui passaient la belle saison dans leurs maisons de campagne.

Parmi eux se trouvait un homme particulièrement aimé et honoré dans le pays, tant à cause de l'usage tout chrétien qu'il faisait de sa grande fortune, qu'en

raison de son talent et de sa renommée comme musicien.

Car vous saurez, mes enfants, qu'en Allemagne le peuple est passionné pour la musique; l'amour de cet art sublime est en quelque sorte inné chez lui, et il existe peu d'enfants, si pauvres soient-ils, et si ignorants du reste, qui n'en possèdent pas au moins les premiers éléments.

M. Hentz (ainsi se nommait le personnage dont je vous parle) était directeur du conservatoire de K..., ville considérable, voisine de T... Mais il avait dans ce village de vastes propriétés, où il résidait pendant tout l'été, partageant ses journées entre de bonnes œuvres, l'administration de son bien et la culture de son art. L'église de T... lui devait son orgue, et les habitants eux-mêmes une foule de bienfaits et d'institutions pieuses et utiles.

Au moment où commence notre récit, il se promenait parmi les paysans joyeux, qu'il considérait presque comme ses enfants, recevant partout des témoignages sincères d'affection et de reconnaissance.

Tout à coup l'attention générale fut attirée par les sons d'un violon qui se fit entendre dans un des massifs de verdure dont la place est entourée. Le musicien invisible jouait un air d'une mélodie simple et touchante, avec un goût et une justesse remarquables. Les paysans s'approchèrent aussitôt de l'endroit d'où partait cette musique. Ils y trouvèrent, appuyé contre un arbre, un jeune garçon paraissant âgé de douze à treize ans;

il avait des traits agréables et de grands yeux bleus. Quoique pauvrement vêtu, il était fort propre, et il y avait dans toute sa personne un air de modestie et une grâce naturelle qui devaient disposer en sa faveur tous ceux qui le voyaient. A côté de lui était couché un grand chien, qu'il caressait de temps en temps.

Après avoir terminé l'air qu'il jouait, il se mit à chanter, en s'accompagnant de son instrument, une chanson dont le sujet était l'amour filial. Il paraissait fort ému en la disant; au dernier couplet, sa voix devint tremblante, et ses yeux se remplirent de larmes.

Quand il eut cessé de chanter, on voulut savoir comment il s'appelait, d'où il venait, et quels étaient ses parents; M. Hentz ne fut pas le dernier à le questionner avec intérêt.

« Je n'ai plus, dit l'enfant, d'autres parents que ma pauvre mère, qui demeure loin d'ici sur les bords du Rhin. Je parcours le pays avec mon violon, pour gagner un peu d'argent. »

Cette réponse excita davantage encore la curiosité des personnes présentes, et on insista pour connaître son histoire.

Il garda le silence pendant quelque temps, comme pour se recueillir; puis, après avoir baisé la tête de son chien, il commença ainsi :

« Je m'appelle André Werner, et je viens du bas Palatinat. Mon père était un honnête laboureur; nous avions une jolie chaumière, un jardin et une vigne; l'ordre et le contentement régnaient dans notre inté-

rieur, et souvent mon père disait : Nos voisins sont plus riches que nous, mais ils ne sont certes pas aussi heureux.

« Je n'étais pas le seul enfant de mes parents ; j'avais un frère plus âgé que moi de six ans, qui travaillait avec mon père au labourage, tandis que je cherchais à me rendre utile à ma mère en l'aidant dans la maison et au jardin. J'allais aussi tous les jours passer une heure ou deux chez notre bon curé, qui m'instruisait dans notre sainte religion, et m'apprenait à lire, à écrire et à compter. Le soir, quand nous étions réunis en été sous le grand tilleul devant notre porte, ou en hiver autour du foyer, nous avions tous les jours la visite d'un vieux voisin nommé Michel. Il était le ménétrier du village et l'organiste de la paroisse. C'est lui qui, me trouvant quelques dispositions pour la musique, m'a appris à chanter et à jouer du violon. Il assurait mes parents que cela pourrait m'être utile un jour ou l'autre. Hélas ! je ne croyais pas que les événements vinssent sitôt lui donner raison. »

« J'atteignis ainsi ma dixième année sans avoir connu un seul instant d'ennui ou de chagrin ; j'étais l'enfant le plus heureux du monde. Mais tout à coup le malheur vint fondre sur nous. Le premier coup et le plus douloureux fut la perte de mon père, que le choléra nous enleva subitement ; huit jours après, mon frère mourut du même mal, ainsi que le bon curé. Autour de nous, les gens tombaient comme les épis sous la faux, et la terreur était générale. A la suite de cette épidémie, la

misère se fit bientôt sentir; on voyait nuit et jour rôder dans le pays des hommes de mauvaise mine, qui venaient dans les maisons demander du pain et de l'argent, répondaient aux refus par des menaces, et avaient déjà cherché à mettre le feu en plusieurs endroits. Souvent on leur donnait son dernier morceau de pain, tant on avait peur d'eux.

« Un jour, nous avions aussi donné tout ce qui restait de pain dans la maison, lorsque vers le soir un de ces vagabonds vint frapper à notre porte. Je fus ouvrir, et j'eus si grand'peur de sa méchante figure et de sa longue barbe, que j'allais me sauver, quand il me retint par ma blouse. Ma mère accourut aux cris que je poussai.

« Que faites-vous à cet enfant? dit-elle tout en colère à ce vilain homme.

« — Le petit drôle! répliqua-t-il, je lui apprendrai à tourner les talons quand on veut lui parler. Donnez-moi du pain, car je n'ai rien mangé d'aujourd'hui.

« — Je n'en ai plus, répondit ma mère en tremblant; car elle voyait bien à qui elle avait affaire.

« — Alors donnez-moi de l'argent.

« — Je n'en ai pas non plus; je suis une pauvre veuve, et j'ai à peine de quoi me nourrir, moi et mon enfant.

« — Vous avez pourtant là un joli gîte, dit le vagabond en regardant autour de lui et en faisant un pas pour entrer..... Vous ne voulez rien me donner?

« — Je vous ai dit la vérité, répliqua ma mère en pleurant; je n'ai plus rien.

« — Nous verrons ça! grommela le mendiant en s'en allant; avec une bonne maison comme celle-ci, on doit avoir autre chose, et l'on ne refuse pas aux pauvres. »

« Ma mère ferma la porte, mais elle ne put se remettre de la frayeur que cet homme lui avait causée.

« — Mon Dieu, dit-elle plusieurs fois, pourvu qu'il ne se venge pas! »

« Nous n'osions nous coucher ce soir-là, car nous avions comme le pressentiment d'un nouveau malheur; ma mère ne voulut même pas que Turc, notre bon chien, restât dehors, dans la crainte qu'on ne lui fît du mal.

« Il pouvait être une heure du matin, et nous avions fini par céder au sommeil; ma mère dormait sur une chaise, et moi sur le plancher à ses pieds, lorsque nous fûmes réveillés par une épaisse fumée qui traversait les solives au-dessus de notre tête. Ma mère jeta un grand cri et courut à la porte en m'entraînant avec elle; le chien nous suivit. En arrivant dans la cour, nous vîmes tout le chaume de notre toit en flammes. Que pouvaient faire contre l'incendie une femme et un enfant? Il ne nous fut même pas possible de rentrer dans la maison pour sauver quelques-uns de nos meubles et de nos effets.

« Une chaumière brûle vite, et la nôtre était réduite en cendres avant que les voisins, qui demeuraient à quelque distance, eussent seulement appris que le feu était chez nous.

« C'est ainsi que, dans l'espace de trois mois à peine,

d'une famille où régnaient l'aisance et la joie, il ne resta plus qu'une veuve et un enfant dans la misère ! »

A cet endroit de son récit, André s'arrêta, couvrit son visage de ses mains, et pleura.

Puis, après quelques instants d'un silence qui fut respecté par les assistants émus, il reprit ainsi :

« Le soleil levant et les voisins qui accoururent alors, ne trouvèrent plus qu'une ruine fumante. Ma pauvre mère était assise sur un tronc d'arbre au bord du chemin ; elle ne remuait pas, elle ne versait pas une larme, elle était comme une statue de pierre ; elle n'avait plus au monde que moi et le fidèle Turc, le chien de mon bon père.

« Alors ce vieux musicien dont je vous ai parlé s'approcha de nous ; il prit ma mère par la main et lui dit :

« Levez-vous, ma voisine, et ne vous livrez pas ainsi au désespoir : cela n'est pas chrétien ; prenez courage, pour l'amour de votre fils, et espérez en notre Père céleste ; il ne vous abandonnera pas. Venez avec moi : je n'ai pas grand'chose ; mais je puis vous donner un abri et un morceau de pain, en attendant que nous avisions à quelque chose de mieux pour vous. »

Nous suivîmes notre vieil ami, qui nous installa chez lui comme si nous eussions été ses enfants. Mais le lendemain, ma mère tomba malade ; les petites ressources du bon voisin ne furent plus alors suffisantes ; nous manquions souvent du nécessaire, et ma mère se désolait d'être à charge à autrui.

« Je ne pus voir son chagrin sans en être profondément

touché, et je cherchais nuit et jour dans ma tête ce que je pourrais faire pour gagner quelque argent.

« Enfin je crus l'avoir trouvé.

« Mère, lui dis-je un jour, ne te chagrine plus; je vais essayer de nous tirer de peine. Michel dit que je joue bien du violon, et que je chante passablement les chansons qu'il m'a apprises. Eh bien! je vais me mettre en route pour jouer et chanter dans les villages, dans les foires et aux portes des riches. Dieu touchera les cœurs de ceux qui m'entendront, et ils me donneront, car je leur dirai que c'est pour ma mère. Quand j'aurai ramassé une bonne petite somme, je reviendrai te l'apporter, et nous pourrons peut-être rebâtir notre chaumière. »

« Ma mère ne voulut d'abord pas entendre parler de ce départ, et elle se mit à pleurer en s'écriant : « Veux-tu donc que je te perde aussi? » Mais Michel lui démontra qu'elle n'était pas raisonnable. « Laissez-le aller, voisine, dit-il; ne contrariez pas son projet, c'est celui d'un bon fils; Dieu le bénira et sera avec lui. » Il lui parla encore longtemps ainsi; enfin elle céda et consentit à se séparer de moi. Le lendemain, à l'aube du jour, je fus prêt à partir, et je dis adieu à ma mère et à notre vieil ami. Ma mère me tint longtemps serré dans ses bras. « Va donc, mon enfant, puisque tu le veux, dit-elle en sanglotant; je prierai Dieu pour toi. Reste bon et honnête, et il te bénira! Je veux que tu emmènes Turc : il sera pour toi un compagnon et un défenseur. » Michel me tendit la main. « Adieu, garçon, dit-il, n'ou-

blie pas le vieux musicien; tu sais qu'il y aura toujours une place pour toi dans sa cabane. J'aurai soin de ta bonne mère pendant ton absence; sois sans inquiétude sur son compte. Au revoir, et bon courage! » Je partis.

« Voici deux mois que je parcours le pays, et les prières de ma mère me portent bonheur, car il ne m'est rien arrivé de fâcheux jusqu'à présent : au contraire, j'ai trouvé partout des cœurs compatissants, et j'ai déjà économisé une petite somme d'argent. Encore deux mois environ, et je pourrai, s'il plaît à Dieu, retourner au village rendre au bon Michel ce qu'il nous a prêté, et donner à ma mère de quoi remettre notre petit patrimoine en état d'être de nouveau habité et cultivé. »

Tous ceux qui avaient écouté ce récit comblèrent l'enfant de caresses et d'éloges, et s'empressèrent de déposer, chacun selon ses moyens, leur offrande entre ses mains. Une seule personne s'abstint de prendre part à cette œuvre de bienfaisance : ce fut M. Hentz. Il avait pourtant le premier prêté l'oreille aux accents du jeune musicien, et son regard bienveillant ne s'était pas détaché de lui pendant qu'il racontait ses malheurs : aussi tous les yeux restèrent-ils, pendant quelques instants, attachés sur lui avec un étonnement que personne ne pouvait dissimuler. Mais les plus sages parmi les paysans se doutèrent bientôt qu'il y avait *quelque chose là-dessous*.

« Soyez tranquilles, dit l'un d'eux à ceux qui commentaient tout bas d'une manière défavorable l'immo-

bilité de M. Hentz ; soyez tranquilles, il a ses raisons, et bien sûr qu'à lui seul il fera pour ce pauvre garçon plus que nous tous ensemble. Seulement, il n'aime pas à faire montre de ses bonnes actions, et il attend que nous soyons partis : c'est pourquoi, si vous m'en croyez, retirons-nous. »

Il disait vrai. Les paysans suivirent son conseil. M. Hentz laissa la foule s'écouler jusqu'à ce qu'il fut seul avec André Werner; et, voyant que celui-ci se disposait à s'en aller, il le retint doucement par le bras.

« Mon ami, lui dit-il, je voudrais causer un peu avec vous. »

André s'arrêta en rougissant et en tremblant d'émotion, car il pressentait vaguement que cet instant allait décider de son sort.

« Vous aimez la musique? reprit M. Hentz.

— Oh! beaucoup, Monsieur, répondit l'enfant avec une sorte d'enthousiasme.

— Tant mieux. Vous a-t-il fallu un long temps pour apprendre ce que vous savez?

— Non, Monsieur. Les leçons que Michel me donnait n'étaient pas régulières; il était souvent plusieurs jours sans m'en donner; mais, quand j'avais un moment, je m'exerçais tout seul.

— Eh bien, je vois que le bonhomme ne s'est pas trompé sur votre compte : vous m'avez paru avoir en effet des dispositions pour la musique. Et je m'y connais un peu, étant moi-même musicien de profession.

— Oh! que vous êtes heureux! s'écria André, en regardant M. Hentz avec admiration.

— Vous seriez donc bien aise de devenir aussi un musicien, un *vrai musicien?*

— Assurément, si cela se pouvait.

— Eh bien! cela se peut, si vous voulez rester avec moi.

— Oh! non, reprit l'enfant les larmes aux yeux. Que deviendrait ma pauvre mère pendant ce temps-là?

— Rassurez-vous, reprit M. Hentz; je ne vous ferais pas une proposition qui fût de nature à blesser les bons et louables sentiments que j'ai reconnus en vous, et je n'entends pas que votre mère reste dans l'embarras. Ainsi nous commencerions par lui écrire en lui envoyant, pour ses besoins présents, une somme égale à celle que vous espériez pouvoir lui rapporter dans deux mois. Quant à votre avenir à tous deux, je m'en charge, et je n'oublierai pas non plus votre ami Michel.

— Merci, Monsieur, merci, repondit André en versant des larmes de joie : Dieu et ma mère vous béniront, et moi, croyez bien que je ferai tous mes efforts pour vous témoigner ma profonde reconnaissance et pour me rendre digne de vos bontés. »

En causant ainsi, ils étaient arrivés tous deux à la maison de M. Hentz. Celui-ci installa André dans une bonne chambre simplement mais confortablement meublée, puis il le fit écrire à sa mère, et joignit à la lettre une bourse bien garnie. André voulait envoyer aussi l'argent qu'il avait recueilli jusque alors. M. Hentz

essaya de l'en détourner; mais, voyant que l'enfant le voulait absolument, il n'insista pas. Le tout fut donc expédié en diligence dans le pays d'André, et dès le lendemain le messager rapportait la réponse de la pauvre mère, qui comblait de bénédictions son fils et son bienfaiteur. Dès le lendemain aussi, André commença, sous la direction savante de M. Hentz, des études musicales plus sérieuses que celles qu'il avait faites avec le vieux Michel. Ses progrès furent rapides.

M. Hentz lui fit apprendre tout de suite deux morceaux assez difficiles; et quand il vit que son élève les possédait parfaitement, il l'emmena à la ville en lui recommandant d'emporter son violon et ses cahiers, mais sans lui faire part de son dessein. Une fois arrivé, il fit annoncer un concert *au bénéfice d'un jeune musicien*. Plusieurs célébrités musicales voulurent bien lui prêter leur concours dans cette œuvre charitable. Le concert fut brillant; André y exécuta ses morceaux avec une émotion qui pourtant ne nuisit pas à son jeu; il fut cordialement encouragé par les applaudissements du public, et le produit net du concert lui fut remis intégralement.

M. Hentz voulut annoncer lui-même à la mère d'André ce premier succès du jeune virtuose, et il l'engagea à vendre ce qui lui restait de son bien pour venir se fixer auprès de son fils.

Mme Werner, comme vous le pensez, ne se fit pas prier; peu de jours après elle arrivait à K... Je ne vous peindrai pas les élans de sa joie en revoyant André, ni

l'effusion de sa gratitude envers l'excellent M. Hentz. Celui-ci, du reste, n'entendait pas borner ses bienfaits à ces deux protégés : il avait promis de ne pas oublier le bon Michel, et il tint parole, car il ne voulait pas que cet excellent homme demeurât loin de ses amis. Il le fit donc venir aussi, et lui procura une place.

André continua d'étudier avec ardeur son art de prédilection, tout en acquérant aussi les connaissances que doit posséder un homme destiné à fréquenter la bonne société. Il devint, comme son maître, un musicien célèbre, et acquit une fortune honorable qui lui permit de procurer à sa mère une existence douce et tranquille. Aussi n'oublia-t-il jamais les paroles qu'elle lui avait dites lorsqu'il avait quitté le village : « Reste bon et honnête, et Dieu te bénira ! »

M. de Larive se tut. Édouard et Mathilde battirent des mains et remercièrent leur père de la jolie histoire qu'il venait de leur raconter ; mais le petit Ernest paraissait attendre encore la fin, car il restait immobile, et sa physionomie exprimait quelque chose comme du désappointement.

« Mon papa, est-ce que c'est tout? demanda-t-il enfin.

— Mais oui, répondit M. de Larive. N'es-tu pas satisfait de voir que le bon Dieu a si bien récompensé André de sa piété filiale, Michel de son amitié dévouée, et la pauvre veuve de son amour maternel et de sa pieuse résignation ?

— Ah ! si, papa, répondit l'enfant; mais le fidèle Turc, vous ne nous avez pas dit ce qu'il est devenu.

— C'est vrai, dit M. de Larive en riant; j'avais oublié le pauvre animal. Eh bien ! mon enfant, le fidèle Turc aussi a été bienheureux jusqu'à la fin de ses jours, et il est mort très-vieux auprès de son maître et de sa maîtresse.

— Ah ! tant mieux, fit Ernest d'un ton pénétré, et sans s'émouvoir de l'hilarité générale produite par sa naïveté enfantine.

— Ne raillez pas Ernest, dit alors le frère de Mme de Larive : l'observation qu'il a faite prouve son bon cœur. D'ailleurs, le chien, serviteur naturel de l'homme, a rendu plus d'une fois à son maître des services qui lui méritent notre estime et notre reconnaissance..... Et tenez, puisque nous sommes sur ce sujet, et que l'heure du sommeil n'est pas encore venue, je veux vous dire un conte véritable dans lequel un chien joue un rôle de quelque importance, et où vous verrez que Dieu, dans sa miséricorde, daigne parfois se servir des plus humbles instruments pour accomplir ses des-

seins, châtier les coupables et sauver les innocents. »

Dès les premiers mots prononcés par leur oncle, les enfants avaient fait silence. L'annonce d'une histoire qui promettait d'être au moins aussi intéressante que la précédente, causa une vive satisfaction aux jeunes auditeurs. Édouard et Mathilde ouvrirent leurs oreilles toutes grandes, curieux qu'ils étaient d'apprendre comment un chien peut influer sur la destinée des hommes. Pour ce qui est d'Ernest, il s'agita joyeux sur sa chaise, en regardant son frère et sa sœur d'un air fier qui voulait dire : « C'est à moi que vous serez redevables du plaisir que vous vous promettez. »

LES VOLEURS D'ENFANTS

L'histoire que je vais vous raconter, dit l'oncle, s'est passée il y a une vingtaine d'années dans un village du département du Doubs. Le nom de ce village, je l'ai oublié, mais n'importe : nous l'appellerons, si vous voulez, le Val. Au Val donc vivait, à l'époque dont je vous parle, une jeune veuve, Mme Dumont, avec son fils Julien, jeune enfant de cinq à six ans, un vieux domestique nommé Sylvain, et un chien griffon de moyenne taille, qu'on appelait Barbu, sans doute à cause de la longueur et de l'épaisseur de son poil gris. Cette famille habitait une maison modeste, où rien pourtant ne manquait de ce qui est nécessaire à des gens ayant peu de besoins et le goût de la retraite et de la tranquillité.

Mme Dumont avait vu mourir son mari peu de temps après son mariage ; elle l'eût peut-être suivi de près, si le Ciel ne lui eût accordé, en la faisant mère, le seul

présent qui pût la consoler d'une perte aussi douloureuse. Elle reporta sur le fils la tendresse qu'elle avait eue pour le père. Désintéressée de tout ce qui n'avait point rapport à cet enfant chéri, elle s'était retirée à la campagne pour se consacrer exclusivement à ses devoirs de mère, et elle trouvait en les accomplissant des satisfactions que le reste du monde n'eût pu lui donner.

En effet, Julien chérissait déjà sa mère aussi tendrement qu'il en était aimé; il montrait les plus heureuses dispositions, un caractère doux, une intelligence précoce, et un cœur sensible: même on eût dit qu'il comprenait déjà le devoir de récompenser sa mère des soins qu'elle prenait de lui. Dans ces soins, Mme Dumont était activement secondée par le vieux Sylvain, brave homme qui avait vu naître sa maîtresse, ne l'avait pas quittée depuis, et comptait bien ne la quitter jamais; il était considéré comme un membre de la famille: il avait la haute main sur l'administration domestique, tenait les cordons de la bourse, cultivait le jardin, et veillait sur sa maîtresse et sur son jeune maître comme sur un dépôt sacré confié à sa garde. Quant à Barbu, il était l'ami et le serviteur de tout le monde, mais surtout de Julien, dont il partageait assidûment les jeux, et qu'il suivait dans toutes ses promenades.

Une seule personne étrangère était reçue avec plaisir chez Mme Dumont: c'était le curé du Val, pieux et vénérable ecclésiastique, qui venait passer la plupart de ses soirées au milieu de la famille, dont il était aimé et respecté comme un père, et que de son côté il considérait

presque comme la sienne. Il y avait bien aussi un vieux voisin qui s'introduisait souvent dans la maison; mais ily recevait peu d'accueil. On l'appelait père Sauvage. Était-ce son vrai nom, ou bien un sobriquet que lui avait valu son existence solitaire? C'est ce que je ne saurais vous dire au juste. Le fait est qu'il était assez mal vu dans le pays. Bien qu'il n'eût jamais fait de tort à personne, il inspirait aux paysans de la défiance et presque de la terreur : on l'accusait d'être sorcier; personne ne savait au juste qui il était ni de quoi il vivait; personne n'était jamais entré dans sa cabane, qu'il habitait tout seul, et qui était située non loin de la maison de Mme Dumont. Du reste, il paraissait se soucier médiocrement de ce qu'on pensait de lui dans le village; il parlait peu aux paysans, quelquefois au curé, pour lequel il avait tous les égards dus à son caractère, mais qui n'en savait pas plus long pour cela sur les tenants et aboutissants du vieux Sauvage. Aussi s'étonna-t-on beaucoup lorsque, peu de temps après l'installation de Mme Dumont au Val, on vit le mystérieux personnage déroger complétement à ses habitudes vis-à-vis des nouveaux-venus. Comme ceux-ci étaient les plus riches, ou, si vous l'aimez mieux, les moins pauvres de l'endroit, les gens malveillants ne manquèrent pas de dire que, s'il voulait avoir accès dans cette maison, c'était pour y commettre quelque vol. Cependant rien ne justifiait cette accusation : la première fois qu'il était allé frapper à la porte, il avait refusé l'argent que Sylvain lui avait offert, le prenant pour un mendiant.

« Alors, que voulez-vous? lui avait demandé le domestique.

— La permission de venir quelquefois me chauffer au foyer de votre cuisine; et si, en échange de ce service, je puis vous en rendre quelque autre, soit en vous faisant des commissions, soit en vous aidant dans votre besogne, vous pouvez disposer de moi. Je suis pauvre; mais je ne suis ni un mendiant, ni un voleur, ni un ingrat. On vous fera peut-être ici bien des contes sur moi; mais nul ne vous dira jamais que je lui aie rien pris. »

Mme Dumont fut consultée; elle prit des renseignements auprès du curé, et celui-ci lui ayant dit qu'il tenait le père Sauvage pour un brave homme, malgré ce qu'il y avait de singulier dans sa manière de vivre, la permission fut accordée. Toutefois le vieillard put bien s'apercevoir qu'on ne le recevait pas avec plaisir; en vain faisait-il son possible pour se rendre utile : Sylvain lui faisait froide mine; Mme Dumont, trop charitable pour le maltraiter, était peu familière avec lui; quant à Julien, il avait peur de sa grande barbe, de sa grosse voix, de ses grandes mains osseuses et de ses vêtements rapiécés. Chose étrange! le griffon Barbu, fort peu aimable d'ordinaire pour les étrangers, et surtout pour les gens mal mis, était de tous les habitants de la maison le seul qui témoignât de la sympathie au père Sauvage : loin de grogner ou d'aboyer contre lui, chaque fois qu'il le voyait entrer, il allait à lui en remuant la queue, et se laissait volontiers caresser par

les mains calleuses du vieux pauvre. Celui-ci se montrait sensible aux amitiés du bon animal, et ne se laissait pas rebuter par la froideur des gens à son égard. Au contraire, il semblait prendre un plaisir de plus en plus grand à fréquenter la maison, et redoublait d'efforts pour gagner la confiance et l'amitié de ses hôtes. C'était surtout Julien qui était l'objet de son attention. Il passait des heures entières à le regarder jouer dans le jardin ou dans la cour; alors ses yeux devenaient brillants, et son visage prenait une expression telle, qu'il eût été difficile de dire si c'était de plaisir ou de tristesse. Apprenait-il que l'enfant désirât quelque chose, il n'épargnait rien pour le lui procurer; quand Julien sortait, soit avec sa mère, soit avec Sylvain, Sauvage trouvait un prétexte pour être de la promenade, ou bien il le suivait à distance, évitant d'être remarqué, mais ne le perdant presque point de vue.

Cette conduite singulière avait fini par faire naître dans l'esprit de Mme Dumont cette espèce d'inquiétude que nous causent les objets inconnus ou inexpliqués.

« Vous aimez donc bien les enfants, père Sauvage? demanda-t-elle un jour au vieillard.

— Pas tous, Madame, répondit-il; mais le vôtre... Ah! si vous saviez comme le mien lui ressemblait quand il avait le même âge!

— Vous avez donc un fils?

— J'en avais un jadis; je ne l'ai plus.

— Il est mort?

— Je n'en sais rien; mais j'ai tout lieu de le croire.

Tenez, bonne dame, voici mon histoire en deux mots : J'étais comme vous, sauf votre respect... J'étais veuf déjà. Ma femme, ma pauvre Catherine était morte en donnant le jour à un fils. Ce fils, je l'avais élevé sans l'aide de personne, et bien élevé, allez, jusqu'à l'âge de sept ans. J'habitais avec lui le village de N..., à dix kilomètres d'ici. Un jour, je ne l'oublierai jamais, le 9 avril, jour de la fête du pays, il sortit pour aller voir les danses, les spectacles qu'il y avait; je voulus le rejoindre; je le cherchai toute la soirée; je le demandai à tout le monde : personne ne put me dire où il était. Je passai la nuit à courir les champs comme un fou en l'appelant; impossible de le retrouver. Le lendemain, je m'adressai au maire, au garde-champêtre... J'allai à la ville voisine, puis à une autre; je visitai tous les pays d'alentour; rien. Je ne l'ai jamais revu. Désespéré, je quittai N... Le lieu où j'avais perdu mon Jérôme m'était devenu odieux. Je vins au hasard m'établir ici pour y vivre seul avec ma douleur et mes souvenirs. J'y ai vécu quinze ans sans vouloir lier connaissance avec personne. Mais quand j'ai vu votre *jeune monsieur*, il m'a tant rappelé mon Jérôme, que je l'ai pris en amitié; c'est pour cela que j'ai demandé à M. Sylvain la permission de venir chez vous, et que j'y viens en effet si souvent. Ah ! Madame, que je vous remercie de me l'avoir permis! Quand je vois votre Julien, il me semble que je revois mon fils : il y a même des moments où j'ai envie de vous le prendre. »

Mme Dumont n'avait pu s'empêcher d'être émue en

entendant l'histoire du pauvre Sauvage; et quand il prononça les dernières paroles, elle serra son fils dans ses bras, comme par un mouvement de crainte involontaire.

« Me le prendre! s'écria-t-elle en regardant le vieillard.

— Oh! ne craignez rien, reprit celui-ci; je dis cela... c'est une manière de parler. Je sais trop ce que c'est que de perdre un enfant, pour songer à vous causer ce chagrin-là. »

A partir du jour où cet entretien avait eu lieu, Mme Dumont revint rapidement de ses préventions contre le père Sauvage. Julien se familiarisa avec lui, le défiant Sylvain le prit presque en affection, et tous admirèrent la sagacité de Barbu, qui seul avait dès l'abord reconnu en lui un ami sincère de son jeune maître.

Tout alla bien ainsi pendant quelque temps; mais le bonheur de la famille Dumont fut bientôt troublé par un événement terrible autant qu'inattendu.

Un dimanche du mois de juin, il vint au village du Val une troupe de saltimbanques qui obtinrent du maire la permission de dresser leurs tréteaux sur la place, et annoncèrent pour le soir une grande représentation. Grand émoi et grande joie parmi les paysans. On accourut en foule, non-seulement de tous les coins du Val, mais encore des hameaux environnants. Vous dire en quoi devait consister ce spectacle, c'est ce que je ne saurais exactement; mais nous pouvons supposer, sans courir grand risque de nous tromper, qu'il comprenait,

comme tous ceux du même genre, l'exhibition de quelque femme géante avalant des poulets crus, de quelque sauvage dévorant des sabres, et d'autres monstruosités analogues; ajoutez à cela les farces du *paillasse*, les gambades d'une danseuse de corde, le tout accompagné d'une musique à écorcher les oreilles les moins sensibles, et vous aurez une idée à peu près complète des divertissements offerts aux habitants du Val.

Julien n'avait pas été des derniers à venir se ranger autour de l'*artiste* chargé d'annoncer la nouvelle à son de caisse; et il était bien vite retourné auprès de sa mère pour la supplier de le conduire au spectacle dont le saltimbanque avait fait, comme on le pense bien, un programme pompeux. Mme Dumont, souffrante ce jour-là, avait d'abord répondu négativement, parce qu'elle ne pouvait sortir; puis, ne voulant pas refuser à son fils une distraction dont l'occasion ne se retrouverait sans doute pas de sitôt, elle avait décidé que Julien serait conduit à la représentation par le fidèle Sylvain; elle recommanda instamment à celui-ci de ne pas perdre l'enfant de vue un seul moment, recommandation à laquelle le brave serviteur promit de se conformer scrupuleusement.

Dans la journée, le père Sauvage vint à la maison; il était soucieux, et s'assit en silence dans la cuisine, la tête entre ses deux mains, tandis que Sylvain vaquait à ses occupations.

« Eh bien! voisin, lui dit enfin celui-ci, qu'avez-vous donc aujourd'hui?

— Je n'ai rien, répondit Sauvage; seulement la vue de ces paillasses m'a rappelé des souvenirs ; » puis après une pause : « Est-ce que vous allez voir le spectacle?

— Madame veut que j'y conduise le petit.

— Quoi ! madame envoie son enfant dans cette foule! C'est dans une cohue de ce genre que le mien s'est perdu.

— Oh ! mais vous pensez bien qu'avec moi il n'y a pas de danger : je me garderai bien de le lâcher, ce pauvre petit.

— Hum! fit Sauvage; c'est égal, on ne sait pas ce qui peut arriver. Tenez, si vous le voulez, j'irai avec vous. Deux gardiens valent mieux qu'un; les enfants, c'est si imprudent; ça veut aller à droite, à gauche; ça veut tout voir, et un malheur est bien vite arrivé !

— Allons, s'écria Sylvain, n'allez-vous pas me faire peur? Si madame vous entendait, elle ne voudrait plus laisser sortir Julien; et ce pauvre chéri, qui a si peu de plaisirs, et qui se fait une si grande fête d'aller voir un homme qui mange des couteaux! il serait inconsolable.

— Ne vous fâchez pas, l'ami, reprit Sauvage : ce que je vous en dis, c'est histoire de vous prémunir; et puis vous savez le proverbe : chat échaudé craint l'eau froide.

— Vous avez un peu raison, dans le fait, reprit Sylvain; j'accepte donc votre proposition. »

Ils en étaient là de leur conversation, lorsque le petit Julien entra en sautillant, suivi de Barbu.

« Eh bien! Sylvain, dit-il, tu n'es pas prêt?

— Mais il n'est pas encore l'heure, objecta Sylvain.

— C'est égal, pour être bien placé, il ne faut pas arriver trop tard; et puis nous nous promènerons en attendant : il fait si beau! D'ailleurs, maman veut bien que nous partions maintenant... Ainsi!...

— Partons donc, répondit le bonhomme. »

Cependant Barbu s'était approché du vieux voisin pour lui dire bonjour à sa façon.

« Et celui-ci, demanda Sauvage, vient-il aussi au spectacle?

— Oh! non, répondit Julien : je ne veux pas de lui; on nous le volerait. Non, Barbu, non, tu ne viendras pas. »

L'animal regarda son jeune maître d'un air qui exprimait à la fois la prière et le reproche, et fit entendre un petit gémissement plaintif; mais Julien et Sylvain furent inexorables.

« A la niche, » dit ce dernier.

Puis s'adressant à l'enfant :

« Allons, reprit-il, partons. »

En deux sauts, Julien fut dans la cour.

Mme Dumont s'y trouvait; Barbu s'était réfugié à ses pieds comme pour en appeler à elle de l'arrêt sévère de Julien.

« On ne veut pas de toi, mon pauvre Barbu? lui dit-elle.

— Non, mère, répondit l'nfant : que veux-tu que nous en fassions? »

Mme Dumont ne répondit rien, et l'animal, comme s'il eût compris qu'il n'y avait plus d'espoir, alla tristement se coucher dans sa niche.

« On a peut-être tort, grommela le père Sauvage.

— Ah! vous voilà, mon brave homme, lui dit Mme Dumont, qui n'avait pas entendu son observation; est-ce que vous allez aussi au spectacle?

— Tout de même, répondit Sauvage : je vas tenir compagnie à M. Sylvain.

— Eh bien! je vous recommande aussi mon fils. Prenez bien garde tous les deux qu'il ne s'écarte. »

Sylvain et Sauvage renouvelèrent l'engagement de ne rien négliger, et Julien sortit avec eux, après avoir tendrement embrassé et remercié sa mère. En le voyant partir, Barbu, oubliant la défense qui lui avait été faite, s'élança pour le suivre : on eut toutes les peines du monde à le faire rentrer; et quand il vit la porte de la cour fermée devant lui, il se prit à hurler d'une façon presque lugubre.

C'est bizarre, pensa Mme Dumont : je n'ai jamais vu cet animal montrer tant d'insistance à vouloir suivre son jeune maître! et elle rentra dans la maison le cœur en proie à un malaise qu'elle essayait en vain de surmonter.

Julien et ses deux compagnons furent bientôt arrivés sur la place du Val. Elle était pleine de monde : vieillards, jeunes gens, femmes, enfants s'y pressaient en foule.

Des tables avaient été dressées sous les arbres devant les cabarets; bon nombre de buveurs y étaient déjà installés, et le choc de leurs verres se mêlait aux rires, aux cris, au brouhaha de la foule : c'étaient une vie et un mouvement tels, que les plus anciens ne se rappelaient pas d'en avoir vu depuis longues années dans le pays. Au fond de la place, devant la mairie, on avait réservé un espace assez vaste, dont l'accès était défendu au public par des cordes attachées à des pieux fichés en terre de distance en distance. Là, le charpentier du village s'occupait, avec ses ouvriers, d'improviser un théâtre et de disposer des bancs pour les spectateurs. Mais ce n'était pas ce travail qui attirait le plus l'attention des paysans; le groupe le plus nombreux s'était formé devant une grille en bois, à hauteur d'appui, qui fermait une cour latérale de la principale auberge de l'endroit. Au fond de cette basse-cour se trouvait une grange dont la porte ouverte laissait voir les saltimbanques réunis, et se livrant aux préparatifs de leur représentation.

Julien, poussé par la curiosité, entraîna vers ce lieu Sylvain et le père Sauvage, et, malgré leurs efforts pour le retenir, il se fut bientôt glissé jusqu'à la grille; une fois là, la tentation le prit de voir de plus près encore les personnages chamarrés qui occupaient la grange; il poussa donc la grille, traversa la cour, et vint se poser debout devant les artistes ambulants, dont il se mit à suivre tous les mouvements.

« Tiens ! dit un grand gaillard de dix-huit ans envi-

ron, sur la tête duquel se balançait une couronne de plumes, et qui tenait à la main une massue de carton; qu'est-ce que tu nous veux, *moutard?* » Et il fit le moulinet avec sa massue.

L'enfant poussa un cri, et fit un bond en arrière.

« Laisse donc cet enfant, *Dur-à-Cuire*, cria une femme de la bande en s'adressant à l'homme habillé en sauvage.

— N'aie pas peur, mon petit, ajouta-t-elle en donnant une tape amicale sur la joue de l'enfant; je te permets de rester là, moi, et même d'entrer si tu le veux.

— Merci, Madame, s'écria l'enfant tout joyeux.

— Hé! *Guignolet!* fit la femme, se tournant vers un individu d'une soixantaine d'années, vêtu d'une vieille pelisse grise par-dessus un costume formé de lambeaux d'étoffes de diverses couleurs, et qu'à son ton d'autorité il était facile de reconnaître pour le chef de la troupe.

— Qu'est-ce que tu me veux encore, *Couleuvrine!* répondit-il en s'approchant : ne vois-tu pas que je suis occupé? »

Quels drôles de noms ils ont, ces gens-là! pensa Julien. De quel pays peuvent-ils être?

« Guignolet, reprit Couleuvrine en parlant à l'oreille du saltimbanque, qu'est-ce que tu dis de ce petit-là? Est-ce qu'il ne ferait pas notre affaire, hein?

— Dame! fit Guignolet, peut-être bien; nous manquons d'un enfant pour les tours de gentillesse, depuis

que Dur-à-Cuire est devenu grand, et qu'il a pris le rôle de sauvage.

— Eh bien! si nous l'emmenions, ce petit? A cet âge-là on a encore les os tendres; avec quelques bâtons de sucre d'orge d'abord et quelques coups de martinet ensuite, nous en viendrons à bout.

— Ça va, dit Guignolet. Alors, au lieu de ne partir que demain matin, nous filerons cette nuit après souper.

— Oui..... Mais qui est-ce qui se charge de la capture?

— *Jocrisse*, parbleu! Avec son air de n'y pas toucher, il s'en tirera à merveille.

— Jocrisse!

— Voilà, bourgeois, répondit du fond de la grange un garçon mince comme un échalas. »

Ce nouveau personnage portait un bonnet de police sur lequel étaient cousus des rubans d'une nuance indéfinissable, une veste grise galonnée, une culotte à raies vertes et jaunes, des bas bleus et des pantoufles déchirées, retenues avec des ficelles aux pieds que, sans cette précaution, elles eussent certainement abandonnés à la première occasion.

« Jocrisse, lui dit Guignolet, tu vois bien ce petit monsieur qui est en train de jouer avec les grelots du chapeau-chinois?

— Oui, bourgeois; *il frappe ma vue*, fit Jocrisse d'un ton emphatique.

— Eh bien ! il nous le faut.

— Pour quand ?

— Pour cette nuit.

— Suffit, bourgeois; j'en fais *mon département*.

— Surtout, ajouta Couleuvrine, que Dur-à-Cuire ne s'aperçoive du coup que quand il sera fait. Tu sais que, tout sauvage qu'il est, il a la faiblesse de professer des sentiments religieux; il serait capable de trouver que nous commettons un vol, et de nous jouer quelque mauvais tour.

— Oui, observa Guignolet; ce n'est pas un bon sujet que Dur-à-Cuire. Il se montre peu reconnaissant de mes soins paternels et de l'*éducation* que nous lui avons donnée. Ah ! s'il ne nous gagnait pas mal de gros sous par sa force et son adresse, il y a déjà longtemps que je lui aurais retiré ma protection et donné son compte. Ne me parlez pas des gens vertueux !

— Soyez tranquille, dit Jocrisse; je vous dis que je me charge de tout, et que Dur-à-Cuire et tous les autres n'y verront que du feu. Seulement il faut que vous me donniez la clef de votre pharmacie.

— La voici, répondit Guignolet en remettant une clef à Jocrisse; et je t'alloue en outre vingt sous pour tes frais de sucre d'orge, et vingt autres sous pour toi si tu réussis. »

Avant la fin de cette conversation, dont personne, si ce n'est les interlocuteurs, n'avait entendu un mot, Sylvain était parvenu, non sans peine, à se frayer un passage jusque dans la cour; et prenant Julien par la

main, il l'avait arraché de cette vilaine société en le grondant fort, et en l'assurant que, s'il s'éloignait de nouveau, on le ramènerait aussitôt à la maison. Mais Jocrisse n'avait pas pour cela perdu de vue sa proie: « Je le rattraperai bien, » avait-il dit à son digne chef; et il était allé passer par-dessus son costume une blouse et un pantalon, changer son bonnet de police contre un chapeau de paille, et remplacer ses pantoufles par des sabots; puis avec la clef que lui avait donnée Guignolet, il ouvrit une caisse dans laquelle il prit une fiole qu'il mit dans sa poche.

Cependant le père Sauvage avait pénétré avec Sylvain dans la cour de l'auberge; mais, une fois là, au lieu de s'occuper, comme lui, de Julien, il s'était arrêté en face de l'individu que nous avons entendu appeler Dur-à-Cuire, et qui, comme nous le savons, était déguisé en sauvage. La physionomie de ce jeune homme l'avait frappé, et il s'était senti attiré vers lui par une sympathie instinctive qu'il s'expliquait d'autant moins, que Dur-à-Cuire lui était complétement étranger, et exerçait d'ailleurs une profession pour laquelle le père Sauvage était loin d'avoir de l'estime. Quoi qu'il en soit, Dur-à-Cuire s'aperçut bientôt de l'attention dont il était l'objet, et croyant qu'elle s'adressait uniquement à son costume, il se retira dans la grange, et s'assit dans un coin. Mais Jocrisse, qui, tout en se préparant pour son infâme expédition, avait vu Sylvain entrer dans la basse-cour avec le père Sauvage, et emmener l'enfant, jugea qu'en faisant connaissance

avec le compagnon du vieux domestique, il arriverait plus aisément à son but. S'approchant donc de Sauvage et lui frappant sur l'épaule :

« Il ne faut pas rester là, mon vieux, lui dit-il : c'est contre la consigne ; et si tout le monde se permettait comme vous d'entrer ici et de venir regarder les *artistes* sous le nez, vous comprenez que ce ne serait plus la peine de donner une représentation payante.

— J'étais venu avec un ami pour chercher cet enfant qui était là, répondit le père Sauvage.

— Je ne dis pas non, repartit Jocrisse ; mais puisque votre camarade a emmené le petit... Après cela, je ne voudrais pas vous fâcher : au contraire, et même si je pouvais vous être utile à quelque chose, vous n'avez qu'à parler ; mais vous savez, *faut que tout chacun* gagne sa vie en ce monde.

— Sans doute ; aussi je m'en vais.

— Moi, je sors également : je vas boire un coup ; et si vous voulez me faire *celui* de trinquer avec moi...

— Merci, mais il faut que j'aille retrouver mon camarade.

— Eh bien ! votre camarade ne sera pas de trop : seulement, ne lui dites pas ce que je suis, parce que ça l'*offusquerait* peut-être de faire société avec un *acteur*, quoique ce soit un métier comme un autre ; mais il y a un préjugé contre les *gens de théâtre*, et moi je suis d'avis qu'il faut respecter les préjugés.

— Comme il vous plaira, répondit Sauvage. Venez

donc avec moi et nous allons tâcher de retrouver mon compagnon. »

Accepter ainsi l'invitation de Jocrisse et se montrer si empressé de condescendre à son désir de garder l'incognito, Sauvage ne l'eût certainement pas fait dans une circonstance ordinaire; mais dans celle-ci, il avait, pour vouloir gagner les bonnes grâces de cet homme, de puissants motifs, et les voici.

Je vous ai dit tout à l'heure qu'en arrivant près de la grange de l'auberge, il s'était arrêté devant Dur-à-Cuire, et qu'il l'avait considéré attentivement. Eh bien, en cherchant à se rendre compte du sentiment instinctif que la vue de ce garçon avait fait naître en lui, il n'avait pas tardé à en trouver la cause dans une ressemblance frappante du jeune saltimbanque avec la pauvre défunte Catherine, et même avec cet enfant chéri dont il pleurait encore la disparition mystérieuse.

Si c'était lui! avait-il pensé aussitôt. C'est peu vraisemblable,... pourtant il n'est pas rare de voir des baladins s'emparer des enfants perdus par leurs parents, ou même les voler, afin d'en faire les instruments de leur métier, de les instruire dans ce qu'ils appellent *leur art*, et de s'en servir pour intéresser ou amuser le public. Et qui sait si Dieu, dans sa miséricorde, prenant pitié de mon chagrin, ne permettra pas que je retrouve enfin, parmi ces misérables, mon fils bien-aimé!

A cette idée, un éclair d'espérance avait traversé le cœur du malheureux père, et il songeait aux moyens d'éclaircir ce mystère, lorsque Jocrisse, dans le but

coupable que vous savez, était venu lui adresser la parole. Le père Sauvage, qui ne se doutait pas du piége caché sous l'affabilité du raccoleur de la bande, y avait vu une excellente occasion d'obtenir des renseignements sur Dur-à-Cuire; et voilà pourquoi il acceptait avec si peu de cérémonie l'offre traîtresse de Jocrisse.

« Vous faites partie de la troupe, lui demanda-t-il, chemin faisant, du ton le plus doux qu'il put prendre.

— Oui, Monsieur, pour vous servir, répondit l'autre. C'est moi *qu'est le Jocrisse*, comme qui dirait le *paillasse* (car c'est tout un); c'est moi qui dis les bêtises pour faire rire le monde; c'est aussi moi qui reçois les taloches, et qui fais les commissions.

— Et y a-t-il longtemps que vous êtes là?

— Comme qui dirait depuis une huitaine d'années. J'avais toujours eu de la vocation pour *le théâtre*.

— Ce grand garçon que j'ai vu là habillé en sauvage..., y était-il avant vous? »

Oh! oh! pensa Jocrisse, qui savait fort bien par quel moyen peu honnête on avait enrôlé Dur-à-Cuire; est-ce que le vieux veut me faire jaser? plus souvent! puis parlant avec une certaine hésitation :

« Avant moi? dit-il, pardine! puisqu'il est le fils au bourgeois, lui, vous pensez bien qu'il a été élevé là-dedans.

— Le fils de votre chef?

— Eh! oui, de Guignolet.

— En êtes-vous bien sûr? insista le père Sauvage en regardant fixement son interlocuteur.

— Dame,... oui,... sans doute, répondit celui-ci sans pouvoir cacher un trouble qui n'échappa point au bonhomme... Mais qu'est-ce que vous avez donc après lui? Est-ce qu'il vous doit de l'argent ?

— Non, mais...

— Ah! tenez, interrompit Jocrisse, voici votre camarade, avec son *moutard. C'est-y* à lui ce petit?

— Non; il est chargé par la mère, dont il est le domestique, de lui faire voir le spectacle.

— Bon! je me charge de vous faire bien placer tous les trois... Mais *motus!* Vous savez ce qui est convenu?

— Soyez tranquille, mon ami;... mais dites-moi, ce jeune homme, que vous appelez *Dur-à-Cuire...* »

Ici Jocrisse l'interrompit de nouveau, ne se souciant pas de revenir sur ce sujet.

« Il vous cherche, votre camarade: comment que vous l'appelez?

— Sylvain...

— Hé! Monsieur Sylvain! cria Jocrisse. »

Sylvain se retourna, et voyant le père Sauvage :

« Ah! vous voilà! lui dit-il.

— Oui, *que le voilà*, répondit Jocrisse: il n'était point perdu, allez; » puis tirant doucement la manche de Julien : » Bon jour, mon petit homme, fit-il d'une voix qui voulait être caressante. »

Sylvain regarda d'un air méfiant le nouveau venu, et, se penchant à l'oreille du père Sauvage :

« Qui est-ce là? lui demanda-t-il tout bas.

— C'est, répondit Sauvage à haute voix, une ancienne connaissance, un garçon de mon pays, que j'ai rencontré là-bas dans le groupe auprès de l'auberge.

— Il est gentil, au moins, votre petit, dit Jocrisse en s'adressant à Sylvain : on voit bien que c'est un enfant de gens comme il faut... Ah ! çà, mais, j'ai soif, moi, et je parie qu'il a soif aussi, lui : n'est-ce pas, petit ?

— Oui, fit l'enfant ; Sylvain, j'ai soif.

— Eh bien ! asseyons-nous là, » continua Jocrisse en s'installant à une des tables dressées devant un cabaret, et en invitant ses compagnons à l'imiter.

Sylvain voulait refuser ; mais le père Sauvage lui fit signe qu'il convenait d'accepter, et lui-même s'assit à côté du saltimbanque, tandis que Sylvain et Julien prenaient place de l'autre côté de la table. On apporta des verres et du vin, et la conversation continua : Jocrisse essayant de pousser ses deux nouvelles connaissances sur le compte de l'enfant, et de flatter celui-ci par des paroles amicales, tandis que le père Sauvage, de son côté, tentait de vains efforts pour obtenir, au sujet de Dur-à-Cuire, des renseignements véridiques.

« Il faut que je le fasse boire, pour lui délier la langue, se dit-il enfin, et il demanda une seconde bouteille.

— Bravo ! vieux, s'écria Jocrisse en remplissant les verres ; quand il fait chaud comme cela, on a le gosier sec ; ainsi buvons.

— Et le *chérubin*, est-ce qu'il ne boit pas aussi un petit coup?

— Avec de l'eau, fit Sylvain.

— Si on lui offrait une petite friandise, » dit encore Jocrisse. Et il appela un des marchands qui promenaient leurs gâteaux sur la place, acheta une brioche et l'offrit à Julien, que cette générosité acheva de gagner. Puis, profitant d'un moment où Sylvain et le père Sauvage avaient les yeux tournés d'un autre côté, il versa dans leurs verres le contenu de la fiole empruntée à la pharmacie de Guignolet.

« A vos santés, dit-il ensuite en levant son verre.

— A la vôtre, » répondirent-ils; et les verres furent vidés.

Le père Sauvage, résolu à enivrer Jocrisse, versa de nouveau à boire à celui-ci, et remit la bouteille sur la table.

« Eh bien! observa le saltimbanque : et vous autres, vous ne buvez plus?

— Si fait, si fait, » répondit Sauvage. Il se versa quelques gouttes de vin, et en offrit à Sylvain, qui refusa, en s'excusant sur ce que d'habitude il ne buvait guère que de l'eau.

Vous aurez beau faire, mes bons amis, se dit Jocrisse; vous êtes *pincés* maintenant, et quant à moi, je ne me grise pas si facilement que tu le penses, vieux sournois.

En effet Jocrisse, habitué à la boisson comme les gens de sa sorte, et d'ailleurs obligé de se tenir sur ses

gardes pour mener à bonne fin son entreprise, ne buvait qu'autant qu'il le fallait pour qu'on ne se doutât de rien. Ses deux commensaux, au contraire, ressentirent bientôt l'effet, non pas du vin, dont ils n'avaient pris qu'une petite quantité, mais de la liqueur malfaisante que Jocrisse y avait mêlée. Leur tête devint lourde, leur vue s'obscurcit, leurs idées se troublèrent, et Jocrisse ne manqua pas de profiter de cet état pour leur faire avaler quelques verres de vin de plus, qui achevèrent de leur ôter l'usage de leurs facultés. Ils tombèrent la face contre la table, dans un profond engourdissement.

« Tiens, dirent quelques paysans qui les connaissaient, *v'là-t-y pas* M. Sylvain et le père Sauvage qui sont *dedans !*

— Ne m'en parlez pas, répondit Jocrisse avec une impudence sans pareille. Heureusement que je suis là pour avoir soin de l'enfant. »

Celui-ci, trop jeune et trop bien élevé pour avoir la moindre idée de l'horrible effet que peuvent produire sur l'homme le poison et le vin (le vin, qui peut devenir aussi un poison pour l'âme et le corps à la fois), crut naïvement que ses deux gardiens étaient endormis. D'ailleurs, ce qui alors le préoccupait avant tout, c'était le spectacle.

L'heure de la représentation était venue; les tréteaux étaient dressés; la musique se faisait entendre, et les bancs se remplissaient de spectateurs.

« Nous n'aurons plus de place, disait Julien les

larmes aux yeux. Sylvain! père Sauvage, criait-il; venez donc! Je ne verrai rien; vite! venez! »

Mais Sylvain et le père Sauvage ne donnaient pas signe de vie.

« Viens avec moi, mon petit, dit Jocrisse, et tu verras mieux que tout le monde, et sans payer, encore!

« Vrai? s'écria l'enfant. Oh! quel bonheur! »

Et il suivit sans défiance et en sautant de joie son guide, qui en effet le plaça sur l'estrade même, auprès des saltimbanques, dont Julien put admirer les farces tout à l'aise.

Il faut bien le dire à la honte du pauvre Julien: tant que dura le spectacle, il ne songea pas à autre chose; il oublia et Sylvain et le père Sauvage, et même sa mère, sa bonne mère, qui, restée au logis, priait Dieu pour qu'il n'arrivât point malheur à son enfant.

Ce fut seulement lorsque tout fut fini que, las et tourmenté par la faim et le besoin de dormir, il témoigna le désir d'aller retrouver son vieux domestique et de regagner sa maison. Mais cela ne faisait pas le compte des misérables qui l'avaient traîtreusement attiré parmi eux, et ne prétendaient point le lâcher. Toutefois on lui promit de le reconduire auprès de sa mère, mais seulement après le souper.

« Non, dit l'enfant; je veux m'en aller tout de suite: maman nous attend; je veux m'en aller.

— Eh! sois donc tranquille, lui répondit Guignolet,

tu vas t'en aller; mais nous avons faim, nous autres; et tu dois avoir faim aussi, toi. Tu vas souper avec nous, et puis après Jocrisse te reconduira chez ta maman. »

Julien insistait, car ces vilaines gens lui faisaient peur; mais on ne l'écouta pas, et on l'emmena bon gré mal gré dans la grange où campait la troupe.

« Ah! çà, dit Dur-à-Cuire à Guignolet, qu'est-ce que vous lui voulez à cet enfant-là? Vous voulez le voler, je vois bien cela. C'est une infamie d'enlever ainsi un fils à sa mère.

— Oh! vas-tu nous faire encore de la morale, toi? répondit le vieux saltimbanque. Laisse-moi un peu faire mes affaires, hein! et mêle-toi des tiennes.

— Ces affaires sont les miennes aussi bien que les vôtres, et je ne veux pas partager avec vous la responsabilité d'un tel acte devant Dieu et les hommes.

— Eh! qui te prie de la partager, la RES-PON-SA-BI-LI-TÉ? repartit Guignolet, en appuyant à dessein d'un ton moqueur sur ce dernier mot.

— Je la partagerais si je vous laissais commettre ce crime. N'est-ce pas assez que vous m'ayez, moi aussi, ravi jadis à mes parents, et forcé de vivre avec vous, d'exercer un métier que j'ai en horreur?

— Ingrat! s'écria Guignolet; c'est donc ainsi que tu me récompenses de mes bontés?

— Vos bontés! fit Dur-à-Cuire avec un geste de mépris et d'indignation; je vous conseille d'en parler!

Enfin, je vous dis que je veux qu'on rende ce garçon à sa mère!...

— Tu veux!... tu veux!... Qui donc est le maître ici ?

— Et si vous ne le lui rendez pas, moi je le lui rendrai.

— Toi! avise-toi de cela, et tu auras affaire à moi. »

La dispute arrivée à ce point, on ne tarda pas à en venir aux coups. En combat singulier, Dur-à-Cuire eût triomphé sans peine de son adversaire; mais il était seul contre plusieurs, car tout le reste prit fait et cause pour le chef. En peu d'instants, le malheureux fut terrassé, garrotté; on lui mit un bâillon dans la bouche pour l'empêcher de crier, et on le jeta dans un coin de la grange où on le laissa se débattre.

Julien, quoique ne comprenant rien à cette scène, avait de plus en plus peur, pleurait à chaudes larmes, et appelait en vain sa mère, le vieux Sylvain et le père Sauvage.

« Faut pas pleurer, lui dit Couleuvrine, il n'y a pas de mal; seulement, vois-tu, cet homme-là c'est un sauvage féroce. Tu as vu tout à l'heure comme il avalait des pigeons tout crus et sans les plumer; il a des moments de rage, et si nous l'avons battu et lié, c'est pour l'empêcher de te manger; mais maintenant tu n'as plus rien à craindre; il ne peut plus te faire de mal. Allons! à la soupe, vous autres, ajouta-t-elle en se tournant vers les saltimbanques. »

Ceux-ci ne se le firent pas dire deux fois, et s'assirent sur des caisses, sur des paquets de hardes, ou même à terre, autour d'une vaste marmite contenant un ragoût de pommes de terre fort délayées où nageaient quelques morceaux de viande, et où ils se mirent à puiser tous à la fois avec des fourchettes et des cuillers d'étain. On donna à Julien une petite écuelle de ce ragoût, un morceau de pain, et un gobelet d'eau rougie, dans laquelle Guignolet avait eu soin de verser quelques gouttes de la même liqueur dont Jocrisse s'était servi pour endormir Sylvain et le père Sauvage. Un enfant qui a faim et soif n'est pas difficile sur le choix des aliments. Julien mangea et but tout en essuyant ses larmes, espérant qu'après cela on tiendrait enfin la promesse qu'on lui avait faite de le ramener chez sa mère; mais à peine eut-il avalé le funeste breuvage, qu'il tomba promptement dans un sommeil ou plutôt dans une léthargie qui lui ôta complétement l'usage de ses sens. Quand Guignolet le vit dans cet état, il le coucha dans une grande boîte longue au fond de laquelle on avait étendu de la paille, et dont le couvercle était percé de trous pour livrer passage à l'air extérieur; et il donna ordre de placer cette caisse sur les autres dans la grande voiture recouverte d'une toile cirée, qui servait à transporter d'un pays à l'autre les saltimbanques et leur bagage.

Pendant que cette opération s'exécutait avec la rapidité qu'exigeaient les circonstances, il prit à part ses deux fidèles confidents, Couleuvrine et Jocrisse.

« Ce n'est pas tout, leur dit-il; si nous n'y prenons garde, Duir-à-Cuire nous jouera un mauvais tour; il est capable de nous dénoncer.

— Que faire?

— Quant à moi, j'ai depuis longtemps, comme je vous le disais ce matin, envie de m'en débarrasser.

— Ce serait peut-être le mieux, fit Couleuvrine; après tout nous trouverons bien un autre sauvage; celui-ci n'est pas déjà si fameux, et il devient de plus en plus gênant pour nos opérations.

— Pour moi, opina Jocrisse, je ne dis pas que le bourgeois ait tort; mais nous en débarrasser, c'est plus facile à dire qu'à faire : car comment nous en débarrasser? En le renvoyant, ce serait nous perdre, puisqu'il n'aurait rien de plus pressé que d'aller faire sa déclaration à l'autorité.

— Aussi, interrompit Guignolet, n'ai-je pas du tout l'intention de le lâcher.

— Alors, que prétendez-vous faire?

— Dame! tu ne devines pas?

— Non, à moins que vous ne vouliez le..... » Jocrisse compléta sa phrase par un geste hideux, qui prouvait qu'il avait compris.

« Pourquoi pas? fit Guignolet avec un rire affreux.

— Ce serait bien pis, dit Jocrisse. Merci! pour ma part, je ne m'en mêle pas : je n'ai pas envie de faire connaissance avec le bourreau.

— Alors, que faire? répéta Guignolet.

— Nous verrons. Selon moi, le plus pressé est de

décamper; puis, en attendant que nous ayons pris un parti, nous ferons en sorte d'empêcher Dur-à-Cuire de nous contrarier. Avec quelques bouts de corde de plus, ça n'est pas difficile; et quand il verra qu'il n'y a rien à gagner à vouloir faire le méchant, peut-être consentira-t-il à se tenir en repos.

— Je suis d'accord avec Jocrisse, moi, fit Couleuvrine; il parle comme un livre.

— Le fait est qu'il n'est pas sot, dit Guignolet. Hé bien donc, en route! Toi, Jocrisse, je t'investis de ma confiance, et je te charge de veiller sur les prisonniers. »

Jocrisse requit un de ses camarades, avec l'aide duquel il saisit Dur-à-Cuire, dont il doubla les liens de manière à lui rendre tout mouvement impossible, et qu'il jeta comme un sac dans le fond de la voiture, non loin de la caisse où gisait son infortuné protégé. Quelques instants après, la voiture, chargée du matériel et du personnel de la troupe, roulait sur la route aussi vite que le lui permettaient sa lourde charge et les jambes peu robustes des deux vieux chevaux qui la traînaient.

La matinée du jour suivant était déjà fort avancée, et les voyageurs étaient à une certaine distance du Val, quand Julien sortit de son léthargique engourdissement. Il poussa des cris perçants, lorsqu'au lieu de se retrouver dans son lit auprès de sa mère, il se vit couché sur de la paille au fond d'une caisse.

Jocrisse lui ouvrit sa prison, et essaya d'abord de

le calmer par une douceur hypocrite. Mais le pauvre enfant n'entendait rien.

« Maman! maman! et toi, bon Sylvain, où êtes-vous? Ma mère! rendez-moi ma mère! » criait-il avec des sanglots qui eussent fendu le cœur à des gens moins scélérats que n'étaient ces saltimbanques.

Alors Guignolet jugea qu'il était nécessaire d'employer la force, et menaçant Julien de son fouet :

« Vas-tu te taire, maudit gamin! » lui dit-il d'une voix aigre. Et voyant qu'il pleurait toujours, il lui allongea un coup de fouet qui lui fit une grande marque rouge sur le visage.

« Je te ferai *brailler*, moi, ajouta-t-il. Il faut obéir et filer doux ici, entends-tu?

— Grâce, mon bon Monsieur, supplia Julien; je ne vous ai rien fait. Dites-moi où est maman, je vous en supplie!

— Est-ce que je le sais, moi? Tu n'en as pas besoin de ta mère; nous te donnerons tout ce qu'il te faut; mais si tu ne files pas doux, gare les corrections! »

Le malheureux enfant se laissa retomber sur une caisse, suffoqué par les sanglots qu'il cherchait en vain à retenir.

Dur-à-Cuire, témoin impuissant de cette scène horrible, se tordait dans ses liens, et ne pouvant parler, poussait des rugissements d'indignation; ses infâmes compagnons le regardaient en ricanant.

« Imbécile! lui dit Jocrisse: à quoi cela t'avance-t-il de te démener de la sorte? »

Dur-à-Cuire jeta un regard désespéré sur ses mains ensanglantées par les cordes dont elles étaient liées, sur ses pieds engourdis et enflés à force d'être serrés; puis il leva les yeux au ciel comme pour implorer la protection divine, et il redevint immobile.

« C'est cela, continua Jocrisse : à la bonne heure! si tu étais plus sage, on te desserrerait les cordes et on t'ôterait ton bâillon. »

Pour toute réponse, Dur-à-Cuire détourna la tête avec dégoût.

« Comme il te plaira, reprit Jocrisse; nous verrons bien qui de toi ou de nous se lassera le plus tôt. »

En ce moment, la voiture arrivait à l'entrée d'un village situé à quarante kilomètres du Val. Guignolet ne voulait point y faire une longue halte; il fallut cependant s'y arrêter quelques instants pour donner de l'avoine aux chevaux, faire déjeuner la troupe, et ramasser, par une courte parade devant ce nouveau public, assez d'argent pour pouvoir fournir ensuite une étape un peu plus longue. On tira le rideau de cuir qui partageait transversalement la longue voiture en deux compartiments; Jocrisse, fidèle à son rôle de geôlier, resta avec Julien et Dur-à-Cuire pour les empêcher de se montrer, et le reste de la bande descendit dans la première auberge qui se présenta. Le repas fut à peu près semblable à celui auquel nous avons assisté tout à l'heure : on en apporta une portion à Jocrisse, qui en offrit d'abord à l'enfant. Celui-ci accepta, moitié parce qu'il avait faim, moitié parce qu'il n'osait refuser.

« Et toi, dit ensuite Jocrisse à Dur-à-Cuire, veux-tu manger?

— Dur-à-Cuire ne répondit par aucun signe.

— Pour cela, continua Jocrisse, il faudrait t'ôter ton bâillon, et c'est ce que je ne ferai pas sans être sûr que tu ne te mettras pas à hurler. »

Dur-à-Cuire remua un peu la tête et parut réfléchir un instant. Sans doute il se demanda s'il ne fallait pas promettre, sauf à ne pas tenir; mais, sans doute aussi, l'idée d'un mensonge, d'un faux serment, répugna à son âme, foncièrement honnête; car, après une courte hésitation, il se détourna de nouveau et rentra dans son immobilité. Quant à Julien, l'idée d'appeler au secours lui fût-elle venue, il n'eût probablement pas osé le faire; mais elle ne lui vint même pas: que pouvait-il savoir, à son âge, des lois civiles, et de la protection que tout individu opprimé a le droit de demander à ses concitoyens et aux autorités de son pays? Il se contentait donc d'adresser intérieurement à Dieu et à la sainte Vierge, protectrice des malheureux (en qui sa mère lui avait de bonne heure inspiré une pieuse confiance), les prières les plus ferventes pour que cette bonne mère lui fût rendue. Et la prière de l'innocent fut entendue, comme la suite de ce récit va vous le prouver.

Après leur déjeuner, les saltimbanques exécutèrent quelques tours de leur façon devant les habitants du village rassemblés au son du tambour; une quête faite à la ronde produisit une assez passable recette, avec

laquelle ils remontèrent dans leur voiture et se remirent en route sans perdre de temps.

Cependant, que se passait-il au Val? C'est ce que, j'en suis sûr, il vous tarde d'apprendre.

Mme Dumont, restée seule au logis, avait attendu assez patiemment le retour de son enfant et du vieux Sylvain tant qu'elle avait pensé que le spectacle n'était pas encore fini. Mais la soirée étant avancée et la nuit déjà noire (rappelez-vous qu'on était au mois de juin, c'est-à-dire à l'époque de l'année où les jours sont le plus longs), elle avait senti l'inquiétude s'emparer d'elle au point de devenir intolérable. Elle était alors descendue de son appartement, et était venue s'asseoir devant la porte de sa maison. Là, elle attendit encore une heure environ : la foule s'écoulait ; chacun rentrait chez soi ; à chaque instant elle espérait voir revenir ceux dont l'absence prolongée lui causait de si vives angoisses ; mais à chaque instant aussi son espérance déçue augmentait ses perplexités. Enfin, la route devint déserte, les lumières s'éteignirent, les plus attardés avaient regagné leurs demeures; et ni Sylvain, ni Julien, ni même le père Sauvage ne paraissaient.

L'inquiétude de la pauvre femme se changea en une sorte de désespoir; elle se leva éperdue et se mit à courir devant elle comme une insensée, sans même savoir où elle allait.

« Mon Dieu! mon Dieu! s'écriait-elle, ayez pitié de moi! que sont-ils devenus? que leur est-il arrivé? » Et elle marchait toujours.

En arrivant devant le presbytère, elle vit la fenêtre éclairée; un rayon d'espoir traversa son cœur brisé. « S'ils étaient là ! » pensa-t-elle.

Elle sonna. Jeanne, la servante du curé, vint lui ouvrir et recula d'effroi devant cette femme aux traits décomposés, qu'elle eut peine à reconnaître.

« Mon fils! avez-vous vu mon fils? dit Mme Dumont d'une voix étranglée.

— Non, Madame.

— Non ! Ah!... »

Ce fut un cri déchirant. Le bon curé accourut. Mme Dumont était tombée sans connaissance entre les bras de Jeanne. On eut grand'peine à la faire revenir ; et quand elle put de nouveau parler, les premiers mots qu'elle prononça furent encore :

« Mon fils ! mon fidèle Sylvain ! où sont-ils ! »

Le curé ne savait rien. Mme Dumont lui apprit la cause de son inquiétude.

« Hélas ! s'écria le pasteur : quelle faute! chère dame ! quelle imprudence! envoyer votre Julien à un pareil spectacle ! était-ce là la place d'un enfant chrétien et bien élevé ?

— Oh ! malheur ! malheur! fit la malheureuse mère.

— Mais j'ai tort de vous adresser des reproches en ce moment. Dieu vous punit assez sévèrement. Venez avec moi , et espérons en lui. Venez. »

Le curé et Mme Dumont se dirigèrent d'abord vers la place où avait eu lieu la représentation , et la parcoururent dans tous les sens. Tout à coup ils aper-

çoivent un homme étendu au pied d'un arbre. O terreur! à la lueur des étoiles, Mme Dumont reconnaît Sylvain.

« Sylvain! mort! s'écrie-t-elle.

— Non, reprend le curé d'un ton morne, il est ivre! » et il le secoue violemment. Le vieux serviteur se réveille lentement, se frotte les yeux, étend les bras, se lève et promène autour de lui des regards stupéfaits. Enfin il reconnaît sa maîtresse, le curé; il recueille ses souvenirs.

« Et Julien? demande-t-il.

— Julien? où est-il? dit Mme Dumont.

— Qu'en avez-vous fait? ajoute le curé.

— Mais... attendez donc... où suis-je? Je ne sais... le père Sauvage... et cet étranger... Ils ne sont plus là!... Il fait nuit... Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-il arrivé? Ils m'ont pris l'enfant. Malheureux! malheureux que je suis! »

Et le pauvre homme s'arrachait les cheveux, se tordait les mains avec un désespoir qui augmentait encore celui de Mme Dumont.

L'excellent curé eut toutes les peines du monde à les calmer un peu, et à obtenir de Sylvain le récit de ce qui s'était passé jusqu'au moment où il avait perdu connaissance. Mme Dumont accabla le pauvre homme de reproches.

« Misérable! lui dit-elle, je t'avais confié mon enfant, et, au lieu de le garder, tu t'es enivré comme le dernier des hommes. Que Dieu te pardonne!

— Moi! m'enivrer! c'est impossible, Madame, répondit Sylvain. Je ne me suis pas enivré; ils m'ont empoisonné, bien certainement. »

Le curé voyait bien que cette histoire cachait quelque mystère, et que le malheureux domestique avait dû être victime d'un piége odieux; mais ce mystère, comment l'éclaircir? ce piége, comment le découvrir?

La première chose qu'il crut devoir faire, ce fut d'aller avec Sylvain et Mme Dumont frapper à la cabane du père Sauvage: elle était vide.

On rentra alors dans la maison de Mme Dumont pour y prendre une lanterne et parcourir ensuite le village, où l'on espérait encore retrouver Julien, endormi peut-être dans quelque coin. Au moment de sortir, Mme Dumont eut l'idée d'appeler Barbu, pensant que la sagacité de cet animal ne serait pas sans utilité dans cette expédition nocturne; mais on l'appela en vain, Barbu avait disparu. Cette circonstance accrut le découragement qui s'était emparé de nos trois amis; ils se mirent néanmoins en marche; mais leurs recherches furent infructueuses; ils ne découvrirent aucune trace de l'enfant ni du père Sauvage, et le jour levant les trouva réunis au presbytère, harassés de fatigue, l'âme navrée, et ne sachant plus de quel côté se tourner. Seul, le vénérable ecclésiastique avait conservé du calme et du sang-froid: non qu'il fût indifférent au malheur de Mme Dumont; mais il était de ces chrétiens fermes et dignes que les peines de ce monde ne surprennent point, parce qu'ils savent que cette vie est un temps d'épreuve, et que toute

plainte est un blasphème contre la Providence. Il exhorta la pauvre mère à ne point se laisser aller à un abattement stérile, à espérer en la bonté de Dieu, et, quoi qu'il advînt, à se souvenir du grand exemple donné aux mères affligées par celle qu'on nomme la *Mère Douloureuse*, alors qu'elle priait prosternée au pied de la croix où son divin fils mourait pour expier nos péchés. Ces sages conseils ayant rendu un peu de calme à Mme Dumont et au vieux Sylvain, on délibéra de nouveau sur les moyens à employer pour se mettre sur les traces de Julien et de Sauvage ; car Mme Dumont ne pouvait s'empêcher de lier dans son esprit la disparition de l'un avec celle de l'autre ; et rapprochant les événements de la nuit avec le langage et la conduite du vieillard, elle n'était pas éloignée de voir en lui l'auteur de l'enlèvement de Julien. Sylvain avait, lui aussi, conçu les mêmes soupçons, et le curé lui-même ne pouvait s'empêcher d'y reconnaître une certaine vraisemblance.

Tous trois furent donc d'accord sur ce point, que, si on parvenait à retrouver Sauvage, on aurait aussi beaucoup de chances de retrouver l'enfant ; mais il n'y avait pas de temps à perdre ; le curé se rendit lui-même chez le maire du Val avec Mme Dumont, tandis que Sylvain allait visiter quelques paysans dont il espérait obtenir des renseignements.

La plupart ne surent rien lui dire, sinon qu'ils l'avaient vu lui-même, la veille, attablé avec le père Sauvage, Julien et un individu qu'ils ne connaissaient pas ; que lui et Sauvage paraissaient ivres-morts, et

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

que l'étranger faisait beaucoup d'amitiés à Julien. Sur la disparition de Julien et de Sauvage, le cabaretier seul qui leur avait servi à boire put lui donner quelques lumières.

« Au moment où le spectacle a commencé, dit-il, l'étranger a emmené Julien je ne sais où, et ni vous ni le père Sauvage n'avez bougé. Comme l'étranger avait payé la consommation et que vous n'étiez guère en état de vous en aller, je vous ai laissés dormir sur vos bancs jusqu'à l'heure où, chacun s'en retournant chez soi, il m'a fallu rentrer mes tables et fermer ma maison. Alors je vous ai secoués pour vous réveiller; mais vous étiez comme mort, vous, Monsieur Sylvain. Je vous ai assis par terre contre un arbre. Le père Sauvage, lui, a fini par se réveiller; il a paru tout étonné de se trouver là. Il m'a demandé d'abord où était l'enfant; je lui ai répondu que je n'en savais rien : puis si les baladins étaient partis; je lui ai répondu qu'ils avaient plié bagage depuis une heure environ : si je savais dans quelle direction; je la lui ai indiquée à peu près. Alors il a voulu prendre sa course comme pour les rattraper; mais il chancelait; il fut obligé de s'arrêter plusieurs fois et de marcher plus lentement. Je l'ai perdu de vue au détour de la rue, et... ma foi! c'est tout ce que je puis vous dire. »

Sylvain eut bientôt traversé la place; il trouva Mme Dumont et le curé chez le maire, qui avait fait mettre sur pied la gendarmerie de l'endroit, trois cavaliers et un brigadier, pour les envoyer à la découverte.

Il répéta ce que le cabaretier venait de lui dire. Bien que cette déposition ne fût pas de nature à confirmer les soupçons élevés contre le père Sauvage, et qu'il fût impossible de s'expliquer les motifs qui auraient pu pousser cet homme à enlever le jeune Julien, les gendarmes reçurent aussitôt l'ordre de se mettre en campagne en se dirigeant suivant les indications du cabaretier, et de s'emparer de Sauvage s'ils le rencontraient.

Après leur départ, trois heures environ s'écoulèrent, heures de cruelle attente pour la pauvre veuve et aussi pour Sylvain, d'autant plus affecté de la perte présumée de son jeune maître, que sa négligence et sa faiblesse en étaient la principale cause. Il fallut les prières et l'autorité du bon prêtre pour les décider à prendre un peu de nourriture et à se tenir en repos jusqu'au retour des gendarmes.

Lorsqu'ils virent ceux-ci revenir ramenant avec eux le père Sauvage pâle, défait, les vêtements couverts de poussière, la barbe et les cheveux encore plus en désordre que de coutume, ils ne purent retenir une exclamation de terreur.

« Et Julien? demandèrent-ils tous les deux en même temps.

— Nous n'avons trouvé que le vieux, dit le brigadier : vous voyez dans quel état; il était assis sur le bord d'un fossé, et il pleurait à chaudes larmes. »

Sauvage prit alors la parole et, d'une voix entrecoupée, raconta comment il avait cru reconnaître son fils parmi les saltimbanques; comment alors il avait

jugé à propos de frayer quelque temps avec Jocrisse pour apprendre de celui-ci une partie au moins de la vérité; comment il s'était enivré ainsi que Sylvain, presque sans avoir bu; comment enfin, réveillé par le cabaretier, il avait oublié Julien et laissé là Sylvain pour courir après celui qu'il croyait être son fils.

« Malheureusement, ajouta-t-il, je ne les ai pas rejoints, les bandits; sans doute, le cabaretier s'est trompé; ou plutôt eux-mêmes, en quittant le village, ont tourné d'un autre côté pour esquiver les poursuites. »

Dès ce moment, tous les soupçons se portèrent sur les saltimbanques : nul doute qu'après avoir volé jadis le fils du pauvre père Sauvage, ils n'eussent commis de nouveau ce crime sur la personne de Julien. Mais de quel côté fallait-il les poursuivre? Probablement ils avaient cherché à gagner la frontière suisse : mais de quel côté? Deux chemins y conduisaient; on pensa naturellement qu'ils avaient dû prendre le plus court.

« Mettez-vous donc à leurs trousses, dit le maire aux gendarmes; et hâtez-vous, afin de ne pas arriver trop tard. »

Les gendarmes sautèrent en selle, et s'avancèrent à travers la foule de curieux que la nouvelle de l'événement avait attirée devant la mairie.

Mme Dumont marchait en pleurant auprès du brigadier, le suppliant de lui ramener son enfant : tout à coup elle vit venir à elle... devinez... Barbu, le fidèle Barbu qui avait quitté la maison pendant la nuit. Il

sauta haletant après sa maîtresse, lui léchant les mains, et alla faire les mêmes caresses à Sylvain, au père Sauvage et au curé; après quoi il se mit à aboyer, s'éloignant de quelques pas dans la direction d'où il était venu, puis revenant vers les gendarmes et s'éloignant encore : et voyant que ceux-ci continuaient leur marche dans un autre sens, il commença à aboyer plus fort, toujours allant et venant, jusqu'à ce que ses aboiements devinrent de véritables hurlements. Personne ne comprenait ce manége, lorsque le curé, par une inspiration subite, cria au brigadier :

« Suivez le chien! suivez-le. Évidemment il a découvert la trace de son maître.

— Oui, oui, suivez le chien! répétèrent plusieurs des assistants: il a meilleur nez que vous, allez! »

Le brigadier fit tourner bride à ses hommes; l'intelligent animal donna aussitôt des signes non douteux de la joie la plus vive, et, après quelques secondes consacrées à témoigner sa reconnaissance à sa manière, il reprit sa course d'un pas modéré, mais sans nulle hésitation, et en tournant seulement la tête de temps en temps, comme pour s'assurer qu'on le suivait. Le chemin dans lequel il s'engagea était précisément le plus long de ceux qui conduisaient à la frontière suisse.

« C'est pourtant vrai que cette bête est moins bête que nous, dit le brigadier au gendarme qui chevauchait près de lui; vous verrez que les brigands ont pris le chemin le plus long, justement parce qu'ils se

doutaient qu'on les poursuivrait par le plus court. »

Il avait raison. Barbu les guida exactement par la même route qu'avaient prise les saltimbanques; il leur fit traverser le même village où nous avons vu Guignolet s'arrêter avec sa troupe, et à huit kilomètres environ de ce village, les gendarmes purent apercevoir du haut d'une côte la grosse voiture qui servait de prison à Julien et à son malheureux protecteur. Le chien l'avait aperçue aussi, car à cet endroit il s'arrêta un instant, poussa un hurlement, et se laissa tomber sur la route. La pauvre bête avait fait plus de quarante-huit kilomètres depuis la veille au soir.

« Au galop! cria le brigadier; il n'est que temps, la frontière n'est plus qu'à une demi-lieue d'ici. »

Quelques minutes après, la voiture était cernée et forcée de s'arrêter. Le brigadier y monta avec un de ses hommes.

Les saltimbanques avaient remis Julien dans sa caisse, espérant le dérober ainsi aux recherches des gendarmes, qu'ils avaient vus venir de loin; mais cette fois le pauvre enfant, malgré leurs menaces, laissait échapper des plaintes qui le firent découvrir.

On trouva aussi Dur-à-Cuire garrotté et caché sous une couverture; on lui ôta ses liens et son bâillon, et il put alors dévoiler toutes les atrocités dont ses infâmes compagnons s'étaient rendus coupables tant envers lui qu'envers Julien.

« Ah! misérables, s'écria le brigadier, vous paierez cher tout cela! Garrottez-moi ce vieux coquin à son

tour, dit-il à deux de ses hommes, en désignant Guignolet; ses camarades aussi, et que personne d'entre eux ne s'avise de broncher. »

Ses ordres furent promptement exécutés, les coupables sentant bien que toute résistance serait inutile et ne ferait qu'aggraver leur position. Cette cérémonie accomplie, un gendarme prit les guides et fit rebrousser chemin aux chevaux.

Julien, qui n'avait jamais assisté à pareille scène, et qui depuis la veille tombait d'étonnement en étonnement, de frayeur en frayeur; Julien, dis-je, ne savait trop s'il devait pleurer toujours ou se consoler; cependant il se décida tout à fait pour ce dernier parti, lorsque le brigadier, qu'il connaissait un peu, lui eut dit :

« Ne pleure plus, mon enfant; tu vas revoir ta mère et M. Sylvain, et ton chien aussi, ton Barbu, à qui tu dois ta délivrance, et sans l'aide duquel nous ne t'aurions peut-être pas retrouvé. »

Barbu était en effet toujours couché sur la route, à l'endroit où les gendarmes l'avaient laissé. On le plaça dans la voiture, et sa joie fut si grande en revoyant son jeune maître, qu'il faillit en suffoquer.

Le cortége, ainsi composé, arriva au Val dans la soirée. Mme Dumont, Sylvain, le curé et le père Sauvage accoururent au-devant, du plus loin qu'ils l'aperçurent. Vous peindre leurs transports en serrant dans leurs bras l'enfant qu'ils chérissaient tous quatre presque également, et qu'ils avaient cru perdu, c'est ce que

je n'essaierai pas; non plus que de vous décrire le ravissement du père Sauvage, lorsque, après avoir questionné Dur-à-Cuire, il acquit la certitude que c'était son fils, son Jérôme.

A peine ai-je besoin d'ajouter que tous s'unirent dans de ferventes actions de grâces au Dieu plein de miséricorde dont la main paternelle ramenait, par une suite de circonstances presque miraculeuses, le bonheur et l'allégresse là où tout offrait, quelques instants auparavant, le spectacle de la désolation.

« Vous voyez, mes enfants, dit le bon curé, que si Dieu nous soumet parfois à de rudes épreuves, il ne se détourne jamais de nous, lorsque par notre piété et notre confiance en lui nous avons su nous rendre dignes de sa clémence. Sachez donc désormais, par une foi sincère et une conduite irréprochable, mériter les bienfaits dont il est si prodigue envers ceux qui l'aiment et le servent. »

Mme Dumont regagna sa demeure avec Sylvain; avec Julien, qu'elle ne se lassait pas de serrer dans ses bras, et qui versait maintenant des larmes de joie; avec Barbu, qu'elle comblait de caresses, et qui semblait avoir conscience du service important qu'il venait de rendre à ses chers maîtres.

« Et moi aussi, Madame, j'ai un fils maintenant, disait le père Sauvage en pressant Jérôme sur son cœur; j'ai un fils dont je puis être fier, puisque au milieu de la plus exécrable société, il a su conserver dans son âme la crainte de Dieu et l'amour de la justice. Nous

allons être heureux tous les deux, car j'ai du bien, moi, sans qu'on s'en doute; seulement, tant que mon fils n'a pas été là pour le partager avec moi, je n'ai pas voulu m'en servir : je ne pouvais me résoudre à vivre dans l'aisance tandis que lui souffrait peut-être de la faim, de la soif et du froid..... Mais à présent!.....

— Honnête et excellent homme, s'écriait Mme Dumont, combien je dois me reprocher de vous avoir cru capable d'une mauvaise action! Me le pardonnez-vous?

— Si je vous le pardonne! Dieu pardonne bien, lui!..... Et dire tout de même que sans Barbu, sans cet humble animal auquel nous ne songions seulement plus, ni vous ni moi n'aurions peut-être jamais revu nos fils! »

A partir de ce jour, dont le souvenir resta ineffaçable dans le cœur de tous nos amis, la concorde et la félicité ne cessèrent de régner parmi eux, et ils ne formèrent pour ainsi dire qu'une seule famille, où le fidèle Barbu fut aimé et choyé presque à l'égal d'un être humain.

Quant aux vilains saltimbanques, ils furent traduits devant les tribunaux et subirent, au bagne ou en prison, le juste châtiment de leurs crimes.

Des applaudissements unanimes et un chœur de cris joyeux accueillirent la fin de ce récit; puis vinrent les commentaires sur les diverses péripéties et les divers personnages de l'histoire. Édouard admirait et plaignait surtout le père Sauvage et son fils; Mathilde était touchée davantage des douleurs de Mme Dumont et de la sage conduite du bon curé; quant à Ernest, il ne se lassait pas de vanter l'intelligence, la fidélité et le dévouement de Barbu.

Tous d'une seule voix maudissaient les saltimbanques, se promettaient de fuir comme le feu cette vilaine sorte de gens, et se félicitaient du juste châtiment qui avait frappé Guignolet et ses complices.

Après avoir laissé quelques instants un libre cours au babillage de ses enfants, M. de Larive prit à son tour la parole.

« Enfants, dit-il, les réflexions que vous faites sont justes : dans la jolie histoire que votre oncle vient de vous raconter, tous les personnages sont intéressants, chacun dans son genre, et je mets Barbu au nombre des personnages; mais ce qui surtout mérite de rester gravé dans votre mémoire, ce sont les dernières paroles du curé; ne les oubliez pas : elles sont de celles qu'un chrétien doit avoir toujours présentes à l'esprit. »

Cette soirée s'était prolongée un peu plus tard que

la précédente, et l'on se doute bien que les trois enfants ne songeaient pas à s'en plaindre : au contraire, ils eussent consenti volontiers à entendre encore quelque nouvelle histoire; mais M. et Mme de Larive leur firent observer que l'heure du repos était venue.

« Comme le temps a passé vite ! s'écria Mathilde.

— Quel dommage d'aller déjà se coucher ! ajouta Ernest.

— C'est cela ! plaignez-vous ! dit Mme de Larive.

— Nous ne nous plaignons pas, dit Édouard : bien au contraire, nous remercions de tout cœur notre père et notre bon oncle de nous avoir fait paraître le temps si court.

— C'est bien, mes enfants, dit le père; puisque vous êtes contents, nous le sommes aussi. Et maintenant, silence et à genoux ! »

La prière se fit, comme de coutume, avec recueillement; et les enfants, après avoir embrassé et remercié de nouveau leurs parents et leur oncle, s'en allèrent rêver dans leurs lits du petit musicien, de Julien, du père Sauvage, des saltimbanques et de Barbu.

TROISIÈME SOIRÉE

« L'histoire des *Voleurs d'enfants* que votre oncle vous a racontée l'autre jour, dit un soir Mme de Larive à ses trois enfants, m'a rappelé que Nathalie, la fille adoptive de notre ami M. Monval, a subi dans son enfance de rudes épreuves qu'elle s'était attirées par sa méchanceté et son indocilité, et dont le récit pourrait à la fois vous intéresser et vous être profitable.

— Quoi! interrompit Mathilde, Nathalie a été indocile et méchante!

— On ne le croirait pas maintenant, observa Édouard.

— Elle est si gentille et si bonne! ajouta Ernest. La dernière fois que nous sommes allés chez M. Monval, elle m'a fait jouer toute la journée!

— Elle est bien changée à son avantage, répondit la mère ; mais il n'a pas fallu moins d'une année de cruelles souffrances pour la corriger.

— Oh ! s'écria Ernest, je voudrais bien savoir ce qui lui est arrivé ! Est-ce que vous allez nous le raconter, chère maman?

— Si vous aviez bien voulu laisser parler votre mère, dit M. de Larive, au lieu de l'interrompre comme vous l'avez fait, vous sauriez déjà à quoi vous en tenir.

— J'ai écrit à M. Monval, reprit Mme de Larive, pour le prier de vouloir bien, s'il en avait le temps, me transmettre l'histoire de sa fille. Et voici ce qu'il m'a répondu. »

Mme de Larive prit sur le guéridon une lettre et un paquet assez volumineux, les déplia, et lut ce qu'on va voir.

M. MONVAL A MADAME DE LARIVE.

Vous me mandez, Madame, que le récit des malheurs que ma fille adoptive Nathalie s'est attirés naguère par sa méchanceté, est de nature à servir à l'amusement et à l'instruction de votre jeune famille. Je suis heureux de pouvoir satisfaire immédiatement votre désir, en vous envoyant le cahier ci-joint, où Nathalie a retracé elle-même, sous mes yeux, les aventures de sa première enfance. J'ai pensé que ce travail lui serait utile à plus d'un titre : d'abord en l'obligeant à raconter d'une manière lucide les faits dont sa mémoire seule ne conserverait pas assez le souvenir ; ensuite en l'habituant à raisonner et à exprimer ses sentiments ; enfin, et surtout, en lui fournissant un moyen de jeter, quand le besoin serait, un coup d'œil salutaire sur son triste début dans la vie, et de se pénétrer ainsi d'une juste horreur pour des défauts que son cœur déteste, mais où son caractère semble parfois encore la ramener malgré elle.

Heureusement pour vous, Madame, et pour eux-mêmes, vos chers enfants n'ont pas besoin des rudes leçons que Dieu a daigné infliger à ma fille adoptive, et qui ont opéré en elle un changement si complet: je n'ai donc pas à former le vœu qu'ils en retirent le fruit qu'elle-même en a recueilli. Mais, s'ils savent déjà haïr le mal, peut-être y apprendront-ils à persévérer dans le bien, et à chérir chaque jour davantage les parents à la fois tendres et sévères que le Ciel leur a donnés, et que puisse-t-il leur conserver longtemps.

Daignez agréer, Madame, etc.

MONVAL.

LES TRIBULATIONS

D'UNE ENFANT MAL ÉLEVÉE

RACONTÉES PAR ELLE-MÊME.

I

Il n'y a pas longtemps que je sais au juste mon âge, le nom de mes parents et celui du lieu de ma naissance. Je suis née le 6 mars 1829, au château de Margeac, sur les bords de la Loire. Ce château est sans doute la belle maison de campagne que je me souviens d'avoir habitée jadis avec ma mère. Cette maison ou ce château était entouré d'un grand jardin, à l'extrémité duquel coulait le fleuve, qui n'en était séparé que par un mur de peu d'élévation. Nous n'étions pas seules dans la maison,

ma mère et moi ; il y avait d'autres personnes, probablement des domestiques, car ma mère leur commandait. Une femme d'un certain âge et une jeune fille s'occupaient exclusivement de moi et faisaient tout ce que je voulais : or je voulais beaucoup, et mes désirs se portaient à chaque instant sur une chose nouvelle. Il me semble maintenant que je devais être une petite créature bien capricieuse et bien insupportable, et cette conjecture se trouve suffisamment confirmée, comme on va le voir.

Ma mère était une femme grande, svelte, jeune encore, mais très-pâle et d'apparence maladive. Elle m'aimait d'une tendresse extrême, s'alarmait au moindre signe de mécontentement que je donnais, et ne se calmait que lorsqu'on était parvenu à satisfaire mes fantaisies. J'avais parfaitement remarqué cela ; aussi ne manquais-je point de jeter de grands cris pour peu qu'on me contrariât.

Je n'ai aucun souvenir de mon véritable père ; il était mort, me disait-on, peu de temps après ma naissance. Mais je me rappelle qu'il y avait dans la chambre de ma mère un grand tableau devant lequel je la voyais souvent pleurer et prier : c'était le portrait de mon père. Le seul parent que j'aie connu était un vieux monsieur à grosses moustaches grises, qui avait l'air très-sévère. Il venait de temps en temps à la maison ; les gens de ma mère lui témoignaient un

grand respect et le nommaient *Monsieur le colonel*. Moi je ne pouvais le souffrir ; son gros visage rouge et son ton bourru me faisaient peur, et ma mère n'avait jamais pu me décider à l'embrasser ni à le nommer mon oncle. Ma mère elle-même était, au reste, en assez mauvais termes avec lui, et cette circonstance augmentait encore ma répulsion. Qu'ai-je besoin, pensais-je, d'être gentille avec cet homme, puisque maman ne l'aime pas ?... Tout ce qu'on avait pu obtenir de moi, c'était que je ne me conduisisse pas trop mal en face du colonel, et que je ne lui fisse pas la grimace. Quant à lui, comme on le devine aisément, il ne m'honorait pas non plus de son affection.

J'avais peut-être cinq ans lorsqu'un jour, en revenant du jardin, je trouvai ma mère très-souffrante et tout en larmes. J'avais apporté un petit panier de fleurs que je lui offris ; mais, contre son ordinaire, elle me repoussa, me dit de la laisser en repos parce qu'elle était malade, et ordonna à ma bonne de m'emmener. J'en fus si stupéfaite, que je me retirai sans mot dire.

Je ne revis pas ma mère de toute la journée. Le lendemain matin, je remarquai un mouvement inusité dans la maison ; les domestiques allaient et venaient fort affairés et chuchotaient entre eux. J'appris qu'il s'agissait de départ. Personne n'avait le temps

de s'occuper de moi ni de faire attention à mes caprices; j'allai tristement m'asseoir et bouder sur un canapé, où je finis par m'endormir. Le jour suivant, dès le matin, on me fit lever, on m'habilla chaudement, et ma mère me prit par la main en me disant que nous allions partir. Nous descendîmes ensemble vers la rivière, suivis par les domestiques qui portaient notre bagage. Quelques instants après, nous vîmes arriver un bateau à vapeur qui passait tous les jours devant notre jardin, et auquel je n'avais pas fait grande attention jusque alors; il s'approcha de la rive, s'arrêta à l'endroit où nous étions, et des hommes vinrent nous aider à y monter. On y mit aussi nos caisses et nos malles, mais pas un des domestiques de ma mère ne nous y suivit; pas un ne témoigna de regret en nous voyant partir.

II

J'eus d'abord grand plaisir à voir les arbres, les maisons, les jardins passer devant mes yeux comme dans une *lanterne magique;* mais je m'en lassai bientôt; je demandai à aller à terre afin de pouvoir courir et sauter, et je ne pus comprendre pourquoi ma mère, si prompte d'ordinaire à satisfaire tous mes désirs, refusait cette fois d'y obéir. Elle m'exhorta à prendre patience, et me parla d'un beau château où nous arriverions après avoir fait encore beaucoup de chemin. Je ne puis dire combien de temps dura notre voyage en bateau; je sais seulement qu'il me parut long, parce que je m'ennuyais beaucoup, et que ma mère, triste et pensive, ne faisait rien pour me distraire. Je me rappelle plus distinctement notre arrivée dans une ville, la première que j'aie vue: c'était quelque chose de nouveau, et partant d'admirable à mes yeux. Quand nous fûmes débarquées, on nous conduisit dans une maison grande et de belle apparence; mais la chambre que nous y occupâmes me

déplut. Je demandai à ma mère si c'était là le château qu'elle m'avait tant vanté. Elle me répondit en souriant que non ; que nous avions encore du chemin à faire pour y arriver, et que nous étions pour le moment dans un hôtel, où nous resterions un jour ou deux, parce qu'elle ne se sentait pas bien et qu'elle avait besoin de repos. En effet, ma mère garda le lit pendant toute la journée, ce qui me mit de fort mauvaise humeur. Vers le soir, un homme vint dans notre chambre ; il s'entretint quelque temps avec ma mère, qui finit par lui donner de l'argent, en lui disant de nous envoyer une voiture le lendemain matin.

La voiture vint en effet nous prendre à l'heure indiquée, et nous nous remîmes à voyager. Cette fois encore, je fus d'abord enchantée de me sentir rouler sur la route ; mais je ne savais pas m'amuser longtemps de la même chose, et la voiture, comme le bateau à vapeur, m'ennuya bientôt, d'autant plus qu'il commença à pleuvoir et que l'air devint froid. Mon ennui et mes plaintes me rendirent alors plus insupportable que jamais. Le cocher se retournait quelquefois, et me regardait d'un air où l'on voyait clairement qu'il eût volontiers laissé sur le bord du chemin une si méchante petite fille.

Vers le milieu du jour, ma mère, devenue plus souffrante, m'enjoignit de me tenir tranquille et de la laisser dormir ; en même temps elle appuya sa tête dans le coin de la voiture, s'enveloppa de son châle et s'accom-

moda pour prendre du repos. Mais j'étais trop gâtée pour faire grand cas de sa recommandation : à chaque instant je lui adressais la parole, soit pour demander à boire ou à manger, quoique je n'eusse ni faim ni soif, soit pour me plaindre du froid, de la pluie, ou de la longueur du voyage... ; quand ma mère ne me répondait pas, j'appelais le cocher. Cependant, le froid augmentant, ma mère ordonna au cocher d'aller bon train pour atteindre au plus tôt le prochain gîte ; elle lui recommanda en même temps de ne pas m'écouter, puis elle releva les glaces de la voiture et se disposa de nouveau à dormir. Mais cela ne faisait pas mon compte. Je protestai que j'allais m'ennuyer à mourir, et je voulus exiger de ma mère qu'elle me racontât quelque histoire. Elle me supplia de la laisser s'assoupir pendant une heure seulement; mais ce fut en vain. J'avais trop souvent éprouvé ce que pouvaient obtenir ma colère et mes cris, pour céder si aisément, et je résolus d'employer, pour obtenir ce que je désirais, mon procédé accoutumé. Je pleurai, je criai, je frappai des pieds, je secouai ma mère par le bras; je fis tant, en un mot, qu'à la fin la patience lui manqua... Oh ! jamais je n'oublierai ce qui se passa alors ! Ma pauvre mère devint d'une pâleur effrayante ; ses traits se contractèrent violemment ; elle se dressa devant moi comme un spectre, et me frappant avec colère pour la première et pour la dernière fois de sa vie :

« Tu veux donc me tuer, méchante enfant ! » s'écria-

t-elle... puis elle retomba sur son siége; des flots de sang sortirent de sa bouche; elle fit un effort comme pour se relever; elle essaya plusieurs fois d'avaler son sang, mais chaque fois il revint avec plus d'abondance; enfin, elle respira profondément, se laissa aller en arrière, s'étendit comme pour dormir et demeura immobile.

Je regardais tout cela sans pousser un cri, sans faire un seul geste, tant j'étais effrayée et stupéfaite; peu à peu j'éprouvai un amer regret d'avoir tant fâché ma mère, de lui avoir fait tant de mal: je m'approchai d'elle.

« Maman, lui dis-je tout bas, est-ce que tu m'en veux? pardonne à ta Lilie; elle sera sage désormais. »

Ma mère ne répondit pas. Je renouvelai ma prière d'une façon plus pressante; même silence. Alors je commençai à avoir peur, sans savoir pourquoi. Je sanglotai, j'appelai le cocher de toutes mes forces; mais, soit qu'il crût devoir suivre la recommandation de ma mère, soit que le bruit des roues et celui de la tempête qui allait croissant, couvrissent ma voix, il ne me répondit pas... Et ma mère restait toujours sans mouvement...!

La nuit commençait à tomber, lorsque enfin la voiture entra dans une ville et s'arrêta devant un hôtel. On ouvrit la portière. Ma mère, qui jusque alors avait veillé à ce qu'on me descendît avec précaution, ma

mère ne bougea pas, bien que je l'appelasse à haute voix en lui disant que nous étions arrivées. Un domestique de l'hôtel me prit sans façon dans ses bras et me posa à terre. Il voulut ensuite aider aussi ma mère à descendre, et la pria de s'appuyer sur son bras; elle n'en fit rien. Il appela le cocher et d'autres personnes; on vint avec de la lumière pour regarder dans l'intérieur de la voiture, et quand on eut examiné ma mère, chacun se mit à pousser de grands cris. Je criais aussi, bien que ne comprenant rien à ce qui se passait, et mes cris redoublèrent quand je vis deux hommes prendre ma mère l'un par les bras, l'autre par les pieds, la tirer de la voiture sans qu'elle s'aidât le moins du monde, et la porter dans l'intérieur de la maison.

On déposa ma pauvre mère sur un lit, et la chambre fut bientôt pleine de gens qui accouraient de tous côtés, parlant et gesticulant avec vivacité. Tout à coup un grand monsieur de bonne mine entra aussi dans la chambre et s'approcha du lit; il dit à une femme qui se trouvait là d'aller chercher un médecin, et fit sortir tout le monde excepté le cocher, à qui il voulait, dit-il, parler en particulier. Cependant je ne cessais de pleurer et de demander qu'on me mît sur le lit de maman. L'étranger me prit par le bras, me conduisit dans un coin de la chambre auprès d'un tabouret, et m'ordonna de m'asseoir là et de rester tranquille, ajoutant que si je n'obéissais pas, il me ferait enfermer dans un cabinet où mes cris ne troubleraient personne. Son ton grave et sévère

et la déférence que je voyais tout le monde lui témoigner, firent sur mon esprit d'enfant une impression profonde. Je le pris pour un grand personnage, et, le jugeant très-capable d'accomplir sa menace, je devins docile, et m'assis sur le tabouret, où je me contentai de pleurer en silence. L'inconnu eut avec le cocher de notre voiture une conversation à voix basse. J'entendis seulement le cocher, répondant sans doute au reproche de n'avoir pas fait attention à ce qui se passait derrière lui pendant le voyage, dire « que j'étais une très-méchante petite fille, criant à tout propos, sans aucune raison, et qu'il n'eût pas fait un kilomètre par heure s'il eût fallu s'inquiéter de moi; que d'ailleurs la dame elle-même lui avait recommandé de ne pas m'écouter. » Ces paroles me mirent d'abord fort en colère contre cet homme; toutefois je n'osai rien dire, et au fond, je fus bien obligée de m'avouer à moi-même qu'il disait vrai. Cette réflexion augmenta encore mon chagrin et mes larmes; enfin, épuisée par les pleurs que j'avais versés et par les émotions que j'avais ressenties, autant que par la fatigue du voyage, je m'endormis profondément sur mon tabouret.

III

Il faisait grand jour lorsque, en m'éveillant, je me retrouvai couchée dans une chambre où deux jeunes filles allaient et venaient autour de mon lit. Les événements de la veille se présentèrent d'une manière confuse à ma mémoire. Je cherchai des yeux ma mère, et, ne la voyant pas, je demandai où elle était; on me répondit qu'elle dormait : je priai que l'on me conduisît près d'elle; on me répondit que cela ne se pouvait. Alors mes cris recommencèrent. Je me levai et je voulus qu'on m'habillât. Les deux jeunes filles firent tous les efforts imaginables pour me calmer; tandis que l'une d'elles me passait mes vêtements, l'autre alla chercher mon déjeuner. Mais elles perdirent leur peine : aussitôt que je fus habillée, je demandai de nouveau à voir ma mère; et comme on me répétait que cela était impossible, je renversai tasse, assiette et plateau, je courus à la porte, que j'essayai vainement d'ouvrir et contre laquelle je frappai des pieds et des poings

avec rage. Les deux pauvres filles, ne sachant que faire de moi, décidèrent qu'il fallait aller chercher *M. Monval* (ce fut alors que j'appris le nom de mon protecteur). Il fallut bien alors ouvrir la porte; je parvins à m'y glisser et, sans rien écouter, je me mis à parcourir les corridors et les escaliers, cherchant la chambre où, la veille, on avait apporté ma mère. J'arrivai enfin à une porte qu'une femme ouvrit au moment où je passais; un coup d'œil jeté dans la pièce me suffit pour la reconnaître; je m'y précipitai. Ma mère était encore couchée sur le lit, vêtue de son peignoir blanc et le visage couvert d'un mouchoir. J'éprouvai un étrange malaise en la voyant ainsi.

« Maman! maman! m'écriai-je, tu dors donc toujours? Je ne veux plus que tu dormes! Regarde-moi: c'est moi Lilie! »

Ma mère ne répondit pas.

« Éveille-toi donc, repris-je. Pourquoi as-tu un mouchoir sur le visage? Je veux que tu l'ôtes et que tu me dises bonjour. »

En parlant ainsi, je cherchais à monter sur le lit et à découvrir le visage de ma mère; les deux jeunes filles dont j'ai parlé tout à l'heure m'avaient suivie; elles m'en empêchèrent et cherchèrent à m'emmener. Je me débattais de toutes mes forces, ne cessant de crier : « Maman, lève-toi! » lorsque j'entendis tout à coup la voix de M. Monval demandant d'où venait

tout ce bruit; et en même temps je me sentis soulevée par deux bras vigoureux.

« Pourquoi fais-tu tant de tapage, ma petite fille? me dit M. Monval. Ne peux-tu parler doucement, au lieu de crier d'une façon aussi indécente?

— Je veux rester avec maman, répondis-je d'un ton mutin, et ces sottes gens-là veulent m'en empêcher. Je ne m'en irai pas : c'est *ma* maman à moi; et ces servantes-là n'ont rien à me commander.

— Ah! fit M. Monval : qui t'a donc appris de ces choses-là? Moi, je te dis que toutes les personnes plus âgées et plus raisonnables que toi ont le droit de te commander, et que tu dois leur obéir.

— Mais c'est *ma* maman, repris-je en pleurant: pourquoi ne puis-je plus la voir? et pourquoi lui a-t-on couvert le visage?

— On lui a couvert le visage pour empêcher que la lumière ne l'incommode, répondit M. Monval. Tiens, vois toi-même, ajouta-t-il en soulevant le mouchoir; elle dort, il ne faut pas la réveiller; elle l'a défendu: voilà pourquoi on ne voulait pas te laisser entrer. »

Je devins toute triste, car ma pauvre mère était encore plus pâle que la veille, et ses mains jointes étaient blanches comme de la neige.

« Je suis sûre, murmurai-je, que ce n'est pas vrai que maman a défendu de me laisser venir près d'elle;

jamais elle ne l'a fait : pourquoi ne voudrait-elle plus de moi?

— Parce que tu as été si méchante hier, et tu as fait tant de bruit, qu'elle en est devenue très-malade. »

Je réfléchis un instant, et je songeai que cela pouvait bien être la vérité.

« Oui, dis-je, elle s'est en effet fâchée hier contre moi ; mais après que tout ce sang lui est sorti de la bouche, elle ne m'a plus rien dit.

— C'est justement là, répliqua M. Monval, ce qui l'a rendue si malade. Tu as bien vu comme elle est pâle. Le médecin est venu hier soir, a ordonné qu'elle restât bien tranquille toute la journée, et qu'elle ne dît pas un mot; peut-être même ne pourra-t-elle pas parler demain non plus. Mais en attendant qu'elle aille mieux, tu vas venir avec moi ; nous déjeunerons, et puis, si tu es sage, je te conduirai dans une maison où il y a un gentil petit garçon qui jouera avec toi et te montrera toutes sortes de jolies choses.

— Mais qui est-ce qui restera pendant ce temps-là auprès de maman?

— Ces deux demoiselles, qui sauront la soigner mieux que toi. »

Je consentis à m'éloigner ; mais auparavant je demandai encore à embrasser ma mère : M. Monval s'y

opposa nettement, en m'affirmant de nouveau que cela ne se pourrait que quand elle serait réveillée. Je ne fis plus alors aucune résistance, car il y avait dans la personne et les manières de M. Monval quelque chose qui m'inspirait le respect et me forçait à l'obéissance; et puis je le prenais encore pour le maître de la maison.

C'était en réalité, comme je l'appris plus tard, un riche négociant que ses affaires obligeaient souvent à venir dans la ville où nous étions. Il logeait toujours dans cet hôtel, où son caractère et sa fortune lui avaient valu la considération dont je le voyais entouré.

Je le suivis dans sa chambre et je déjeunai avec lui, après quoi il me conduisit chez Mme S..., la sœur de notre hôtesse. Cette dame avait un fils de mon âge. M. Monval, après m'avoir recommandée à elle, se disposa à me quitter. Je recommençai alors mes mutineries. Je me pendis à son bras, voulant ou le suivre ou l'obliger à rester; mais il avait l'art de me faire céder, sans parler haut ni rudement et sans faire de gros yeux comme jadis mon oncle le colonel. Peu de mots prononcés avec calme et fermeté lui suffirent pour me mettre à la raison. Il me fit comprendre qu'il avait affaire ailleurs, me promit de revenir me chercher le soir, et ajouta que, si je ne me conduisais pas bien, il renoncerait à s'occuper de moi. Je cessai donc d'insister,

et je le laissai partir, ne doutant pas plus de ses promesses que de ses menaces.

C'était la première fois que j'avais occasion de jouer avec un autre enfant, et j'y pris plaisir comme à tout ce qui était nouveau pour moi. Émile était un petit garçon doux et complaisant, qui m'apporta tous ses joujoux et m'en laissa la libre jouissance. Je me comportai assez bien avec lui et avec sa mère, et je passai ma journée aussi agréablement que cela se pouvait avec un caractère comme le mien et dans de telles circonstances. Quand, le soir, M. Monval revint et me dit que je ne pouvais pas encore voir ma mère, je me laissai facilement persuader de passer la nuit chez Mme S... Mais le lendemain matin, aussitôt que mon protecteur arriva, je renouvelai plus vivement que jamais ma prière d'être conduite auprès de ma mère. Toute la nuit j'avais rêvé d'elle et du beau château que nous devions habiter, et je brûlais d'impatience de voir ce beau rêve se réaliser.

M. Monval me regarda d'un air profondément ému.

« Il faut pourtant que tu patientes encore, ma pauvre Lilie, me dit-il : ta maman est allée chez une amie, et ne viendra te chercher que plus tard.

— Cela n'est pas vrai ! m'écriai-je. Je ne vous crois pas ; maman n'est pas partie sans moi ! Je veux la voir tout de suite. Conduisez-moi près d'elle, je vous en supplie !

— Tu peux me croire, chère enfant, répondit M. Monval; ta bonne mère t'a quittée pour quelque temps; mais elle t'envoie une robe neuve, que tu vas mettre demain. »

Je jetai un regard curieux sur le paquet que M. Monval tira de dessous sa redingote; et quand il le déploya et me montra ce qu'il contenait, l'affreuse vérité m'apparut soudain tout entière. La robe que mon protecteur m'apportait était de crêpe noir, et je me rappelai que dès mon plus bas âge, on m'avait vêtue de noir à cause de la mort récente de mon père.

« Oh! maman, ma chère maman est morte! » m'écriai-je; et je me jetai à terre, je m'y roulai comme une insensée en poussant des cris lamentables. Les excellentes gens qui m'entouraient firent vainement tous leurs efforts pour me consoler et me calmer; ils finirent par appeler un médecin; celui-ci ordonna de me donner une potion qu'on me fit avaler non sans peine, et qui m'endormit. En me réveillant, je me trouvai dans un état de faiblesse qui contribua à rendre beaucoup moins violentes les explosions de ma douleur... et puis j'étais à un âge où le chagrin, quelque réel et sincère qu'il soit, ne peut durer longtemps; les soins et les caresses de ma bonne hôtesse et la société de son petit garçon ne tardèrent pas à me distraire; et au bout de deux ou trois jours je me remis à jouer et à babiller avec mon nouveau compagnon. Quand M. Monval jugea

que la pénible impression produite sur moi par la mort de ma mère était à peu près effacée, il me prit sur ses genoux et me demanda comment s'appelait ma mère, si j'avais d'autres parents, et quel pays nous habitions avant de nous mettre en voyage.

« Nous demeurions, lui dis-je, dans une belle maison avec un parc, au bord d'une grande rivière. Michel y demeurait aussi, et Anne et la vieille Christine, et ils appelaient maman : Madame.

— N'avais-tu pas d'autres parents que ta mère?

— Mon papa était mort depuis longtemps, et il n'y avait qu'un vieux Monsieur barbu qui venait chez nous et qu'on me disait d'appeler mon oncle; mais je ne l'aimais pas du tout, et maman ne l'aimait pas non plus.

— Ainsi, reprit M. Monval, tu as oublié le nom de ta mère et celui de ton oncle.

— Je ne crois pas les avoir jamais sus.

— Et tu ne sais pas non plus comment s'appelle le pays où vous demeuriez.

— Je ne le sais pas.

— Mais, ma pauvre enfant, il faut que demain je retourne chez moi, loin d'ici; Mme S... ne peut te garder toujours chez elle. Que vas-tu donc devenir?

— Oh ! je veux aller avec toi, m'écriai-je en jetant

mes bras autour du cou de mon protecteur. Je t'aime bien ; emmène-moi, je t'en prie... Tu emmèneras Lilie, n'est-il pas vrai ?

— Eh bien, soit, répondit M. Monval après avoir réfléchi quelques instants ; je t'emmènerai, et je me charge de toi, du moins en attendant que j'apprenne quelque chose de positif sur ta famille. »

Je ne savais pas au juste ce que c'est qu'une famille, et je ne m'en souciais guère ; mais je fus enchantée que M. Monval voulût bien m'emmener. Je lui demandai en outre la permission de l'appeler désormais *papa*, ce qu'il m'accorda à ma grande satisfaction.

IV

Nous partîmes le lendemain. Jamais de ma vie je n'avais été si heureuse que pendant la journée que je passai en voyage avec M. Monval. Tout ce que nous voyions lui donnait occasion de me raconter quelque chose d'amusant ou d'instructif; aussi n'eus-je pas un seul instant d'ennui, ni la moindre velléité de faire la méchante. Ce ne fut qu'au moment où nous approchions du terme de notre voyage que mon esprit récalcitrant trouva l'occasion de se montrer encore.

M. Monval me déclara qu'il ne pouvait me prendre chez lui, mais qu'il me conduirait chez sa sœur, une douce et excellente femme avec laquelle je serais très-heureuse. A cette nouvelle, je me récriai très-fort; je ne voulais à aucun prix quitter mon nouveau papa. Il me représenta vainement que sa femme avait un caractère qui ne pouvait s'accommoder de ma vivacité, et une santé faible qui ne supporterait pas le

bruit; que d'ailleurs je serais parfaitement bien chez sa sœur. Je ne voulais rien entendre, et, selon mon ancienne et détestable habitude de vouloir imposer à tout le monde par mes cris et ma colère, je commençai à trépigner avec violence et à pleurer; mais M. Monval n'était pas homme à se laisser émouvoir par de tels moyens.

« Je vois bien, me dit-il avec ce calme sévère qui ne manquait jamais son effet sur moi, je vois bien que j'ai eu grand tort de t'emmener, et que si je te gardais tu ne me causerais que de la peine. Je vais donc te déposer sur la route; une fois là, tu seras libre d'aller où il te plaira. »

Cette menace me causa une frayeur mortelle; ma colère factice s'apaisa en un moment pour faire place à des larmes véritables et à une soumission complète.

Je suppliai M. Monval de ne pas m'abandonner, et je lui jurai que je ferais tout ce qu'il voudrait.

« Je veux bien, me dit-il, ne pas te renvoyer, car je serais fâché qu'il t'arrivât malheur; mais je ne puis pas non plus amener à ma sœur une petite fille aussi mal élevée et aussi méchante que tu l'es, et puisque tu ne sais pas entendre raison, je te remettrai à un berger qui t'enfermera dans son étable. »

Cette perspective ne me paraissant guère préférable

à la première, je renouvelai avec plus d'instances encore mes prières et mes excuses. Enfin M. Monval se laissa fléchir, et me dit qu'il voulait bien me pardonner pour cette fois, mais qu'une autre fois il serait inexorable.

Il faisait jour encore quand notre chaise de poste s'arrêta devant la maison de Mme Gerbert, sœur de M. Monval. Cette maison était agréablement située au dehors de la ville. Mme Gerbert reçut son frère avec toutes les marques d'une joie sincère. C'était une petite femme d'un extérieur avenant. Elle était veuve, et vivait seule avec deux servantes. Elle me plut d'abord, et son habitation me parut fort jolie avec le petit jardin qui l'entourait. Au reste, quand même tout cela eût été moins de mon goût, je me serais bien gardée, après ce qui venait de se passer, de laisser paraître le moindre mécontentement. Toutefois, quand il fallut me séparer de mon protecteur, je ne pus retenir mes larmes en lui disant adieu; mais il sut reconnaître le motif qui me les faisait répandre, et, loin de me gronder, il m'embrassa affectueusement en me promettant de venir me voir tous les jours si j'étais sage.

Il tint parole : et, à dire vrai, ses fréquentes visites étaient nécessaires; car, quoique ma tante (c'est ainsi que j'appelais la sœur de mon second père) sût assez bien me prendre, et que je l'aimasse beaucoup, il s'en fallait qu'elle eût sur moi le même ascendant que

M. Monval. L'obéissance était en général une chose à laquelle je me résignais difficilement; mais c'était surtout de la part des servantes que tout acte d'autorité me révoltait. Ces pauvres filles étaient mes souffre-douleurs; habituée que j'avais été chez ma mère à les considérer comme des créaturés inférieures, faites pour céder à tous mes caprices, je ne pouvais souffrir qu'elles me fissent la moindre observation; la crainte qu'elles ne se plaignissent à papa Monval était seule capable de mettre un frein à mon insolence envers elles : aussi, pendant les absences de plusieurs jours que faisait parfois mon père adoptif, mon naturel impérieux et récalcitrant reparaissait tout entier, et les domestiques en étaient les premières victimes.

Je fis néanmoins des progrès vers le bien pendant l'hiver que je passai chez ma tante. Comme j'avais au fond le désir sincère de devenir meilleure et de m'instruire, j'apprenais avec assez de facilité, pourvu qu'on me laissât croire que je le faisais volontairement, car toute apparence de contrainte m'eût fait prendre en horreur les leçons. Mme Gerbert ne négligeait pas non plus mon éducation morale et religieuse. J'assistais avec elle exactement aux offices du dimanche, où elle me donnait l'exemple du recueillement et de la piété. De plus, je couchais dans sa chambre, et elle me faisait faire soir et matin ma prière. J'avais prié naguère avec ma mère et avec la vieille Christine; mais, soit que je fusse trop jeune alors, soit qu'on ne s'appliquât pas

assez à me faire comprendre l'importance de cet acte, je ne m'étais pas encore pénétrée du sens des paroles qu'on m'avait fait apprendre et répéter. Ma tante au contraire sut m'inspirer le sentiment réel qu'on doit apporter en présence de Dieu lorsqu'on s'adresse à sa toute-puissante bonté.

« Le Dieu qui est au ciel, me disait-elle, voit, entend et juge non-seulement nos actions et nos paroles, mais encore nos plus secrètes pensées; s'il est infiniment miséricordieux, il est aussi infiniment juste, et il ne manque jamais de nous punir ou de nous récompenser suivant le mal ou le bien que nous faisons; il faut donc sans cesse le remercier de ses bienfaits, lui demander pardon de nos fautes et le supplier de détourner des nôtres et de nous le péché, le malheur et les maladies. »

J'entendais parfaitement ce langage simple et touchant; j'aimais le bon Dieu de tout mon cœur, et je le priais sincèrement de rendre heureuse au ciel ma pauvre mère, et de me conserver longtemps ici-bas les parents adoptifs que sa main bienfaisante m'avait donnés.

Le printemps vint. Je l'avais attendu avec impatience; mais au lieu des plaisirs que je m'étais promis, il ne m'apporta que des chagrins. Un jour du mois de mai, M. Monval vint nous annoncer qu'il lui fallait s'absenter pour plusieurs semaines. Je le priai

de m'emmener, ce qu'il refusa par des motifs que je ne voulus point admettre; ma violence naturelle, que j'étais pourtant habituée à maîtriser en sa présence, reparut alors tout entière : je recommençai à crier et à me démener comme aux plus mauvais jours d'autrefois. Ce que voyant M. Monval :

« Eh bien, mon enfant, me dit-il avec son calme accoutumé, puisque tu le veux absolument, je t'emmènerai ; mais ce sera pour te conduire chez ton oncle le colonel, dont je sais actuellement la demeure, et te remettre entre ses mains. »

Cette menace produisit sur moi plus d'effet que toutes les remontrances imaginables ; car nulle perspective ne pouvait me sembler plus affreuse que celle de vivre auprès de mon oncle. Je cessai donc immédiatement mes plaintes et mes cris; et, quelque peine que me causât le départ de mon protecteur, je lui promis bien d'attendre sagement son retour, et de faire en sorte qu'on n'eût, lorsqu'il reviendrait, que des éloges à lui faire de moi.

Cette promesse était sincère ; mais malheureusement les bonnes résolutions étaient rarement de durée chez moi ; d'ailleurs, le départ de mon papa rompait le seul frein qui me retînt efficacement dans le devoir : pour comble de malheur, ma tante tomba malade, et, pour lui procurer le repos dont elle avait besoin, on songea à m'éloigner de la maison. Ce projet fut fortement ap-

puyé par les servantes, qui avaient de bonnes raisons de ne pas m'aimer, et qui saisirent avec empressement cette occasion de se donner du répit en se débarrassant de moi pour quelque temps. Bref, elles décidèrent Mme Gerbert à me mettre en pension chez de braves paysans qui avaient été jadis les fermiers de son frère, et qui demeuraient à quelques lieues de l'endroit que nous habitions. Je devais rester chez eux jusqu'au complet rétablissement de ma tante.

Comme on le pense bien, j'accueillis de la belle manière l'annonce de cette résolution; mais on avait pris les mesures convenables pour n'avoir pas longtemps à être ennuyé de mon tapage. Mes paquets étaient tout prêts, et la mère Perrine (on appelait ainsi la paysanne qui se chargeait de moi) était à la porte avec sa voiture pour m'emmener. C'était, comme on dit, une femme *toute ronde*, vigoureuse et n'aimant point les façons. Elle me fit monter dans son chariot bon gré mal gré; et comme je criais et me débattais de toutes mes forces :

« Faut pas tant faire de bruit, fillette, me dit-elle : avec moi, ça ne prend pas. Si tu ne veux pas te taire et te tenir tranquille, voilà des cordes : je t'attache les pieds et les mains, je te jette sur la paille comme un petit chevreau, et je te laisse là crier jusqu'à ce que tu en sois fatiguée. »

Comme elle me paraissait disposée à faire ce

qu'elle disait, je jugeai prudent de ne pas m'exposer à être garrottée, et je m'assis sans murmurer à côté d'elle ; seulement, comme pour me dédommager autrement du silence qui m'était imposé, je me décidai à bouder ; et je ne répondis point du tout à la mère Perrine, quoique pendant la route elle m'adressât plusieurs fois la parole d'un ton bienveillant.

Malgré ce début d'assez mauvais augure, je finis, au bout de peu de temps, par m'accommoder à peu près de mon nouveau séjour. Je trouvais agréable de pouvoir courir et gambader toute la journée sans que personne y trouvât à redire, et sans avoir de leçons à apprendre ; mais d'autre part la nourriture un peu grossière, quoique saine et abondante, qui défrayait la table de mes hôtes, ne me plaisait qu'à moitié, à moi qui chez ma mère avais été accoutumée à manger des friandises, et qui n'avais pas perdu cette habitude chez ma tante Gerbert. Je supportais aussi très-difficilement la discipline sévère de la mère Perrine, et je ne pouvais prendre mon parti de l'obéissance absolue qu'elle exigeait de moi. Je trouvais intolérable d'avoir à subir l'autorité d'une paysanne, d'une femme qu'à cause de son humble condition je me croyais en droit de mépriser. Lorsque d'abord, voyant que je m'ennuyais, elle m'engagea à partager les jeux des enfants du village, je me récriai et je protestai qu'une semblable compagnie n'était pas faite pour moi; cependant, au bout de quelques jours, lasse de mon isolement et de

mon oisiveté, je me décidai, non sans peine, à faire taire mes préjugés aristocratiques et à me mêler à ces petits paysans. Mais l'accord et la bonne camaraderie n'étaient guère possibles entre eux et moi : eux ne se croyaient nullement obligés d'obéir à mes caprices hautains, d'endurer mes impertinences; moi, je trouvais étrange, monstrueux que de petites créatures sales et déguenillées se permissent de me traiter comme leur égale et de me rendre les tapes que je leur distribuais libéralement. De là des disputes et des batailles dont je me tirais fort mal d'ordinaire, étant seule de mon parti et ayant affaire à des enfants plus forts que moi. Je rentrais souvent avec mon joli fourreau tout déchiré, ce qui m'attirait de la part de la mère Perrine des reproches et des punitions sévères.

V

Un jour, je vins me mettre à table avec mes vêtements en plus mauvais état encore que d'ordinaire. La mère Perrine me gronda très-vertement ; je lui répondis avec hauteur que les vêtements étaient à moi, et que, s'il me plaisait de les gâter, cela ne la regardait pas.

« C'est ce que nous verrons, répliqua-t-elle, et, pour commencer, tu ne sortiras pas aujourd'hui de la maison. »

Je m'inquiétai peu d'abord de cette défense : je savais que la mère Perrine allait tous les jours après dîner visiter ses champs, et je comptais sur son absence pour m'échapper.

A mon grand désappointement, elle avait ce jour-là affaire à la maison, et elle ne sortit pas. Je voulus d'abord faire bonne contenance et ne pas laisser voir

mon mécontentement; mais l'impatience me gagnant, je demandai à sortir, ce qui me fut refusé net. Alors ma colère d'éclater de nouveau.

La mère Perrine, après m'avoir laissé crier quelque temps sans paraître y faire attention, perdit patience à son tour, et, me prenant par le bras, elle me menaça, si je continuais, de m'enfermer dans l'étable. Je me tus, comme j'avais coutume de faire quand je voyais que la résistance était inutile; j'allai m'asseoir et bouder dans le coin le plus obscur de la chambre. La mère Perrine m'abandonna à ma mauvaise humeur, me déclarant seulement que, s'il m'arrivait encore de rentrer dans un pareil équipage et de répondre à ses observations d'une manière aussi inconvenante, elle me consignerait au logis pour deux jours entiers.

« Tu peux y compter, ajouta-t-elle : tu sais que je tiens parole quand j'ai promis quelque chose. »

Je ne répondis rien et je ne donnai aucun signe de colère; mais je me mis à chercher en moi-même par quel moyen je pourrais me venger en causant du désagrément et du chagrin à Perrine. Après avoir bien réfléchi, je crus avoir trouvé une idée qui me parut des plus heureuses; cela me rendit aussi calme et aussi gaie que si rien de fâcheux ne me fût arrivé.

Le lendemain, il fit un temps magnifique : cela favorisait singulièrement mon méchant projet. Aussitôt

après le déjeuner, je sortis de la maison en sautillant joyeusement. La mère Perrine me cria de me rappeler la scène de la veille et la punition qui m'attendait si je la renouvelais, et de prendre garde à moi : recommandations dont je me moquai intérieurement, en continuant mon chemin sans daigner répondre. Or, ce n'était point pour aller retrouver mes compagnons de jeu que je courais si gaiement, mais bien pour gagner la grande route; car je n'avais résolu rien moins que de m'enfuir et de ne plus jamais reparaître chez la mère Perrine. C'était là la vengeance que j'avais imaginée la veille, et dont j'attendais de si merveilleux résultats.

Elle sera bien vexée, pensais-je, cette méchante femme, quand elle ne me verra pas revenir ! Elle aura beau me chercher, elle ne me trouvera pas, et alors elle se repentira de m'avoir si mal traitée; mais il sera trop tard. Je ne me doutais pas que je serais bientôt cruellement punie moi-même de ma méchanceté.

Mon intention était, bien entendu, de retourner chez ma tante. Comment retrouverais-je le chemin de sa demeure, et comment y serais-je reçue après une semblable escapade? Cela ne me donnait pas le moindre souci. Sur le premier point, je me disais naïvement qu'étant venue par la route c'était aussi par la route que je devais m'en aller. Et pour ce qui est du second, je ne doutais point du plaisir que la bonne dame Ger-

bert aurait à me revoir, et je me promettais de me plaindre amèrement de cette mauvaise Perrine, et de la faire tancer d'importance par ma tante.

J'allais bravement devant moi tout en me livrant à ces belles pensées, lorsqu'une voix glapissante me cria d'un des côtés de la route :

« Où vas-tu donc si vite, ma petite fille? »

Je tournai brusquement la tête, et je vis à côté de moi une grande femme maigre, assez mal vêtue, et dont le visage jaune et ridé n'avait rien d'agréable. J'aurais bien voulu l'éviter et ne pas lui répondre; mais je ne l'osai pas, et je lui répondis avec embarras que je me promenais.

« Toute seule? fit-elle. Ne crains-tu pas de te perdre? Dis-moi où tu veux aller, et je t'y conduirai.

— Je saurai bien trouver mon chemin toute seule, répliquai-je.

— Comme il te plaira, *ma minette*, dit la femme en continuant de marcher à côté de moi... Cependant, si tu étais venue un peu avec moi, tu n'en aurais pas été fâchée : j'ai bien des choses qui plaisent aux petites demoiselles; tiens, regarde ceci. »

En parlant ainsi, elle me montra, assis sur le panier qu'elle portait au bras, et retenu à l'anse par

une petite chaîne, un charmant écureuil qui, sur un signe de sa maîtresse, grimpa lestement sur son épaule.

Je n'avais alors jamais vu d'animal semblable, et la vue de celui-ci me ravit d'admiration.

« Oh ! la jolie petite bête ! m'écriai-je; je vous en prie, donnez-le-moi un peu pour que je le caresse.

— Ce serait avec plaisir, répondit l'étrangère, si je ne craignais qu'il te morde; car il ne te connaît pas, et il est quelquefois méchant avec les étrangers ; mais j'en ai chez moi un autre bien plus joli et tout à fait apprivoisé. Celui-là, tu n'aurais qu'à lui présenter quelques miettes de pain en l'appelant : Coco ! il viendrait tout de suite manger dans ta main.

— Ce doit être bien gentil, cela... Mais est-ce vrai? ajoutai-je avec quelque incrédulité.

— Tu n'as qu'à venir avec moi, et tu verras bien que je ne te mens pas.

— Me le donnerez-vous? demandai-je, déjà hésitante.

— Assurément, mignonne, si cela te fait plaisir. Nous avons de ces bêtes-là tant que nous en voulons. Mon mari en prend tous les jours dans les bois, et il les apprivoise. Il a aussi beaucoup d'oiseaux. C'est ça qui est beau !... Et il aime tant les enfants, surtout les

jolies petites filles comme toi, qu'elles peuvent lui demander tout ce qu'elles veulent.

— Eh bien, je vais avec vous, » m'écriai-je, complétement séduite par l'énumération des belles choses que j'espérais voir et posséder. Et je me pendis au bras de la vieille.

Nous nous dirigeâmes alors rapidement vers une forêt qu'on apercevait à une certaine distance sur le bord de la route. Tout en marchant, ma conductrice me demanda de nouveau qui j'étais, d'où je venais, et où j'allais.

Cette fois, devenue plus confiante et plus communicative, je ne fis plus difficulté de satisfaire sa curiosité. Je lui racontai donc que j'étais, depuis un mois environ, là-bas dans le village, chez une méchante paysanne qui avait voulu m'enfermer, et que je m'étais sauvée.

Elle me fit observer que c'était une fâcheuse position; qu'on me chercherait sans nul doute; que si on me retrouvait, ce qui était probable, cela irait mal pour elle et pour moi; qu'à elle on lui ferait une mauvaise affaire pour m'avoir emmenée, et que moi on me battrait probablement comme plâtre.

« Me battre! m'écriai-je avec indignation; on ne l'oserait pas!... Mais c'est égal, courons vite, je ne veux pas qu'on nous prenne.

— Nous aurons beau courir, objecta l'étrangère, tu n'y tiendrais pas longtemps, et il y a loin encore d'ici à ma maison. D'ailleurs, même chez moi, on pourrait encore venir te chercher.

— Je ne veux pas qu'on me trouve, moi! répétai-je en pleurant à moitié. Il faut que vous me cachiez quelque part... ou bien, tenez : conduisez-moi chez ma tante Gerbert ou chez mon papa Monval, vous serez bien récompensée, allez!

— Je t'y conduirais avec plaisir, mignonne, si je n'avais affaire chez moi demain matin; mais je sais bien ce que nous allons faire pour te mettre en sûreté en attendant que je puisse te ramener à tes parents. Dans cette forêt là-bas, il y a une cabane cachée parmi les arbres; nous y trouverons des vêtements qui appartenaient jadis à mon garçon; il les mettait pour aller à la chasse aux oiseaux avec son père. C'était là un gaillard vif et alerte que mon Daniel, et qui grimpait sur les arbres comme un singe. Aussi mon mari le faisait toujours changer de costume dans le bois pour ménager ses beaux habits.

— Il n'est donc plus avec vous, votre Daniel?

— Hélas! non. Mon frère, qui est un homme riche, l'a pris chez lui à la ville, et le fait élever comme son fils. Mais revenons à notre projet. Je te disais donc que nous trouverions là-bas les vêtements de Daniel;

tu les mettras au lieu des tiens, et ainsi déguisée, tu pourras bien rencontrer tout le monde de ton village sans craindre d'être reconnue; on te prendra pour un garçon, et l'on ne songera seulement pas à t'examiner.

— Oh! quelle bonne idée vous avez-là! m'écriai-je en sautant de joie et en battant des mains; je voudrais que Perrine et son mari courussent eux-mêmes après moi! Comme ils seraient attrapés! »

Cette aventure me paraissait si amusante, que je rassemblai toutes mes forces pour arriver à la cabane. La route était longue encore, car cette hutte était enfoncée très-avant dans la forêt, et, lorsque enfin nous l'atteignîmes, j'étais exténuée de fatigue et mourante de faim. La femme tira de son panier un morceau de pain bis; je me sentis venir les larmes aux yeux en me trouvant en face d'un pareil souper; mais le besoin était chez moi si impérieux, que je fus bien obligée de m'en contenter; je m'étonnai même de trouver ce pain moins mauvais que je ne me l'étais imaginé. Lorsque je fus un peu restaurée, l'étrangère, qui me disait se nommer Sarah, alla chercher dans un coin de la cabane de vieux et sales vêtements de garçon : c'étaient ceux de son Daniel. Je fis la grimace en les voyant, et je refusai de les mettre, en déclarant qu'avant tout je voulais dormir.

« Il fallait m'avertir dès le commencement que tu

étais si *bégueule*, me dit Sarah; je ne t'aurais pas emmenée. Je n'ai pas envie de m'attirer du désagrément à cause de toi : dors donc si bon te semble, et garde ta robe; moi je m'en vais : tu sortiras de la forêt comme tu pourras. »

A ces mots elle fit mine de sortir de la cabane. La peur de rester seule en un tel lieu me fit jeter des cris perçants.

« Très-bien! reprit Sarah; crie, va, crie, afin que ceux qui te cherchent t'entendent; mais ne crois pas que je reste ici à les attendre pour partager les coups avec toi..... Tu ne comprends donc pas, ajouta-t-elle en voyant l'effet que ces paroles produisaient sur moi; tu ne comprends donc pas, petite sotte, qu'on te reconnaîtra tout de suite à tes habits, au lieu qu'en mettant ces *haillons*, comme tu les appelles, tu seras parfaitement en sûreté : d'ailleurs, tu n'auras pas besoin de les garder longtemps, ta jolie robe ne sera pas perdue, et tu la retrouveras en temps et lieu convenables.

— Eh bien, donnez donc, puisqu'il le faut, » répondis-je, tout à fait convaincue par ce raisonnement.

Et je me laissai revêtir de l'ignoble costume, tout en frissonnant de dégoût et en retenant mes larmes.

« A la bonne heure donc! s'écria Sarah en me

faisant subir la triste métamorphose : voilà que tu deviens raisonnable ; » et quand mon déguisement fut complet :

« Tu as maintenant l'air d'un beau petit gars, dit-elle. Je défie qu'on te reconnaisse ainsi, et nous pouvons risquer une demi-heure de repos dans cette cabane. »

Il n'y avait d'autre lit qu'un tas de paille et de feuilles sèches; mais j'étais tellement harassée, que je n'hésitai point à m'y étendre, et que je m'y endormis presque aussitôt.

VI

Quand Sarah m'éveilla et me dit qu'il était temps de nous remettre en chemin, je ne savais plus ni où j'étais ni ce qui m'était arrivé; il faisait sombre dans la cabane, et c'était à peine si je me reconnaissais moi-même dans mon affreux costume. Je me levai avec humeur, et la crainte que m'inspirait maintenant cette vilaine femme m'empêcha seule de me livrer à mes emportements habituels. Je me contentai de lui demander s'il y avait encore loin pour arriver chez elle.

« Quelqu'un qui marcherait bien, répondit-elle, ferait le chemin en une heure ; mais avec toi qui piétines comme une poule, il nous en faudra bien deux. Voilà pourquoi il faut nous hâter. J'ai eu la complaisance de te laisser dormir : tu dois être bien reposée maintenant. Ainsi, en marche !

— Mais, objectai-je, je suis encore très-fatiguée.

— Bon, bon! cela se passera quand tu auras fait dix pas. Allons. »

Et me prenant par la main, elle m'entraîna hors de la cabane.

Chemin faisant, elle me raconta toutes sortes d'histoires qui tour à tour me faisaient pâmer de rire ou frissonner de peur, et qui m'occupèrent si bien, que j'oubliai quelque temps la faim, la soif et la fatigue. Nous marchions depuis une heure environ, lorsque j'aperçus à peu de distance un groupe de maisons : j'interrompis alors Sarah pour lui demander si c'était là qu'elle demeurait. Elle éluda ma question, et m'affirma seulement que nous serions bientôt arrivées; mais quand je vis qu'au lieu de nous diriger vers ce village, nous le laissions derrière nous pour prendre un chemin détourné, le découragement me saisit de nouveau, et je me remis à pleurer.

« Hé bien! qu'as-tu encore? me dit la vieille : ne peux-tu prendre patience, quand je te dis que nous arriverons bientôt? »

En effet, quelques instants après, comme nous venions de tourner une petite élévation, Sarah s'écria d'un ton joyeux :

« Nous y voilà! »

Je levai les yeux, et je vis devant moi une misérable chaumière à la porte de laquelle était assis un homme

mal vêtu qui fumait. C'était le mari de Sarah. Il la reçut avec de grossières injures; puis tournant vers moi sa vilaine face :

« Qu'est-ce encore, lui dit-il, que cette bouche inutile que tu nous amènes là?

— Il te sied bien, vaurien, fainéant, répondit-elle, de critiquer ce que je fais! Je voudrais bien savoir où tu trouverais du pain si je ne t'en apportais, toi qui es incapable de gagner un sou! Tais-toi et laisse-nous entrer : l'enfant est fatiguée.

— Je te dis, moi, reprit le mari en nous barrant le passage, que tu n'entreras pas avant que je sache où tu as pris ce garçon et ce que tu veux en faire?

— Un garçon! fit Sarah en haussant les épaules : tu n'es et ne seras jamais qu'un âne! Ne vois-tu pas que c'est une fille? Regarde un peu quel joli petit bijou!

— Tiens! tiens! c'est vrai tout de même, dit le vilain homme d'un ton radouci : viens donc ici, ma mignonne, que je te voie. »

Et il étendit sa grande main sale pour me saisir. Je me reculai avec horreur, et je me cachai derrière Sarah.

« Qu'est-ce à dire, petite sotte? reprit-il; as-tu peur que je te mange?... Va, si tu savais...

— Allons, laisse-nous passer, interrompit sa femme :

la petite est fatiguée, et il n'est pas étonnant d'ailleurs que ta belle réception l'ait effarouchée. N'aie pas peur, mignonne, ajouta-t-elle en me prenant par la main, et viens avec moi : je l'empêcherai bien de te toucher. »

A ces mots elle poussa de côté son mari et me fit entrer dans la maison, où je la suivis en tremblant.

L'étroit et misérable réduit qui servait de chambre n'était pas fait pour me consoler de mes peines : je n'y voyais ni l'écureuil ni les oiseaux qui avaient servi d'appât à Sarah pour m'attirer chez elle. Je n'osais demander où ils étaient ; d'ailleurs, le chagrin et la lassitude me causaient un tel abattement, que je ne me souciais même plus de ces curiosités. Je pleurais silencieusement : la vieille fit semblant de ne pas s'en apercevoir ; elle m'offrit du pain et du fromage qu'elle prit dans une vieille armoire vermoulue. Je refusai d'en manger.

« Bien, dit-elle : il paraît que tu n'as pas faim ; tu as peut-être plus envie de dormir. En ce cas je vais t'arranger un lit; demain, tu seras plus alerte et l'appétit te reviendra. »

Elle poussa une petite porte basse conduisant dans un autre réduit qu'elle décorait du nom de cabinet, et qui était encore plus étroit et plus hideux que celui où nous étions entrées d'abord. Là elle étendit à terre

un peu de paille qu'elle recouvrit de quelques haillons, puis elle fit mine de me déshabiller. Je ne voulus pas me laisser faire, et déclarai que je ne consentirais jamais à coucher là, et que je voulais un lit.

« Me donne-t-elle du mal, cette petite *chipie!* s'écria mon hôtesse moitié riant, moitié grondant : elle veut que je lui donne un lit, et je n'en ai pas moi-même! Couche-toi là, crois-moi, ajouta-t-elle : je parie que dans cinq minutes tu dormiras comme une marmotte.

— Mais je ne veux pas coucher là-dessus! répétai-je en trépignant, la colère en ce moment l'emportant chez moi sur la peur ; je vous dis que je veux un lit : il me faut un lit !

— Ah ! tu le prends sur ce ton-là, fit la vieille avec un sourire goguenard : eh bien ! mon mari va t'en préparer un : attends. Édom ! viens donc... »

Je l'interrompis en la suppliant de ne pas faire venir ce méchant homme, qui me causait une frayeur invincible, et je lui promis de faire tout ce qu'elle voudrait. Puis je me laissai déshabiller sans résistance, et je m'étendis sur le grabat. Sarah jeta sur moi une vieille couverture, et sortit du *cabinet*, dont elle ferma la porte derrière elle.

Bien que je fusse brisée de fatigue, j'eus toutes les

peines du monde à m'endormir : la peur, le dégoût, les angoisses d'un poignant repentir me tinrent longtemps éveillée. Je songeais avec un regret approchant du désespoir au paisible séjour que j'avais si inconsidérément quitté. L'habitation de Perrine n'était, il est vrai, qu'une maison de paysans, mais c'était un palais en comparaison de l'affreuse masure où je me trouvais maintenant. Là-bas, pensais-je, j'avais un bon petit lit bien propre; et que ne donnerais-je pas, à cette heure où la faim et la soif me tourmentent, pour une jatte de ce bon lait ou de cette excellente soupe que dans mon arrogance j'ai si souvent dédaignés ! » En réfléchissant ainsi, je sanglotais à me briser la poitrine, car j'avais déjà assez d'entendement pour comprendre que le misérable état où je me voyais n'était qu'une juste punition que je m'étais attirée en offensant le bon Dieu par ma méchanceté.

Je m'endormis enfin, mais le sommeil fut loin de mettre fin à mon tourment; les rêves les plus horribles vinrent m'assaillir. Tantôt je voyais ma mère immobile, sanglante et glacée, comme au jour où elle avait expiré près de moi dans la voiture; et son visage livide avait une expression menaçante; j'entendais une voix qui me reprochait d'avoir tué ma mère, et il me semblait qu'une main de fer me serrait la gorge et m'enfonçait ses ongles aigus dans la chair. Tantôt c'était Édom, le mari de Sarah, qui m'apparaissait sous la forme de

l'ogre ou du charbonnier qui emporte les méchants enfants dans son sac.

Je sens encore un frisson parcourir tout mon corps quand je me rappelle cette nuit et le réveil dont elle fut suivie pour moi.

J'étais inondée d'une sueur froide, et dans les premiers moments il me fut impossible de me rendre compte des objets qui m'entouraient et de la façon dont j'étais arrivée en un tel lieu ; mais lorsque peu à peu la mémoire me revint, et avec elle le sentiment de la réalité, il me sembla que j'allais mourir de douleur. On ne peut rien imaginer de plus hideux que le bouge où j'avais passé la nuit : le plafond en était formé de planches mal jointes, couvertes de toiles d'araignées, ainsi que les murailles, noires et humides, et les deux ou trois carreaux à peine transparents qui restaient encore à la fenêtre : les autres ouvertures étaient bouchées avec de la paille et du papier, de sorte que la lumière pénétrait à peine dans cet ignoble taudis. Le seul meuble que j'y aperçus était un escabeau boiteux sur lequel étaient jetées les hardes que j'avais quittées la veille pour me coucher.

Il me tardait d'être hors de là : pourtant je n'osais appeler ni me plaindre, tant était grande la terreur que m'inspiraient Édom et sa femme. La seule ombre de consolation qui me restât était l'espoir d'obtenir de Sarah qu'elle me remît mes vêtements : une fois en

possession de ce talisman, je me flattais de trouver une occasion pour m'échapper. Je me proposais, pour inspirer de la confiance à mes geôliers, d'affecter de la gaieté en leur présence; mais lorsque la porte du cabinet s'ouvrit et que je vis entrer la vieille, je ne pus retenir mes larmes. Je la priai néanmoins, du ton le plus doux que je pus prendre, de me remettre mon linge et ma robe.

« A quoi penses-tu? me répondit-elle : ne sais-tu pas que si on te rencontre on te reconnaîtra?

— Eh bien! m'écriai-je presque malgré moi, j'aime mieux être reconnue et battue que de garder ce vilain costume.

— Ah! c'est comme cela que tu me remercies, répliqua Sarah avec une méchante grimace. Édom a bien raison : voilà ce qu'on gagne à s'embarrasser de petites mijaurées comme toi, et à les préserver d'un danger... J'aurais dû te laisser dans la forêt, où les loups t'auraient mangée... Mais sois tranquille, je ne te garderai plus longtemps. »

La crainte m'avait rendue tellement humble, que je ne songeai pas à me fâcher de ce langage méprisant; d'ailleurs, l'assurance que je ne resterais pas longtemps avec cette vieille me faisait passer sur tout le reste. Je lui demandai timidement si elle me conduirait chez ma tante Gerbert.

« Certainement, me répondit-elle : je n'ai rien de mieux à faire.

— Mais alors, observai-je du même ton soumis, je puis bien remettre ma robe : avec ces vêtements-là, les gens de ma tante ne me reconnaîtraient pas et ne voudraient pas me laisser entrer.

— Je sais ce que j'ai à faire, dit Sarah : je te rendrai ta robe quand il le faudra ; mais en attendant il faut te résigner à remettre encore les habits de mon garçon. Allons ! dépêchons-nous : nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons arriver aujourd'hui. »

Je me laissai faire encore une fois, espérant que ce serait la dernière ; puis après avoir mangé le pain et le fromage que j'avais refusés la veille, je sortis de la cabane avec Sarah.

« Sois gentille avec mon mari, me dit-elle tout bas, et donne-lui la main en lui disant adieu. Il n'est que bête, et pas méchant au fond : seulement, hier, il avait bu trop d'eau-de-vie. S'il n'avait, pendant mon absence, vendu l'écureuil et les oiseaux, je suis sûre que tu aurais fini par te plaire chez nous. »

Édom était déjà assis sur le banc où je l'avais vu la veille en arrivant.

« Viens, fillette, me dit-il en me faisant de la tête un signe amical, et en essayant de donner à son laid

visage une expression avenante ; viens, je ne te ferai pas de mal. »

Je m'approchai de lui, non sans répugnance, et je lui tendis la main en tremblant.

« N'aie pas peur, continua-t-il d'un ton de bonhomie, et en me regardant d'un air où je crus voir de la pitié. Donne-moi ta petite main, quoique la mienne soit bien rude : s'il ne tenait qu'à moi, va.....

— Tais-toi, bavard, interrompit sa femme ; » puis s'adressant à moi : « Viens et ne l'écoute pas. »

Édom grommela encore quelques mots que je n'entendis pas. J'étais trop contente de m'en aller pour faire attention à ce qu'il disait.

Pendant ce nouveau voyage, Sarah me traita fort bien, et chercha, comme la veille, à me distraire par des histoires. Moi, je me laissais conduire sans faire d'observation, persuadée que je coucherais le soir chez ma tante. Cependant, au bout de quelque temps, je m'étonnai de ne pas reconnaître les endroits par où nous avions passé pour venir, et je remarquai que ma conductrice évitait avec soin de s'approcher des lieux habités. Mon impatience d'arriver au but me faisait aussi trouver la route longue, et je n'écoutais que d'une oreille les récits de Sarah.

A midi, me sentant épuisée par la fatigue et le

besoin, je me hasardai à lui demander qu'elle me menât dans un village dont nous n'étions éloignées que d'une centaine de pas, afin que je pusse me reposer et prendre quelque nourriture. Mais au lieu d'en rien faire, elle tourna brusquement du côté opposé, et m'entraîna dans un petit bois fourré où nous nous arrêtâmes. Là, elle me dit de m'asseoir sur l'herbe, me recommanda de me tenir bien tranquille pendant qu'elle irait chercher de quoi manger, et s'éloigna.

J'étais donc seule, et l'occasion semblait favorable pour réaliser mon projet d'évasion. Je songeai un instant à en profiter; mais je croyais encore que la vieille finirait bien par me reconduire chez ma tante; je me sentais d'ailleurs incapable de courir, et je ne doutais pas que Sarah ne me corrigeât durement si elle me prenait essayant de m'échapper. Puis, comment retrouver mon chemin pour regagner la maison de ma tante? et ces ignobles vêtements, comment me résoudre à me montrer ainsi accoutrée?

Ces réflexions me décidèrent à attendre et à me soumettre jusqu'au bout. Je me contentai d'adresser tout bas au bon Dieu une courte et fervente prière pour le supplier de me pardonner mes fautes, et de mettre un terme au châtiment par lequel je les avais déjà si cruellement expiées.

La vieille ne fut pas longtemps absente : elle revint

m'apportant un bon petit pain blanc et quelques fruits. Je les dévorai avec avidité : il me semblait que de ma vie je n'avais fait un repas aussi délicieux. Nous nous remîmes en marche, Sarah prenant toujours les mêmes précautions qu'auparavant. Je lui réitérai plusieurs fois ces questions :

« Quand arriverons-nous chez ma tante? » et : « Pourrai-je bientôt quitter mon déguisement?

— Un peu de patience, me répondit-elle enfin : nous serons rendues demain de bonne heure, et ce soir tu auras un meilleur gîte que la nuit dernière. »

Cette promesse me rassura. J'oubliai la fatigue, et me réconciliai presque avec Sarah, d'autant que, pendant toute cette journée, elle me témoigna beaucoup de bienveillance et de sollicitude.

VII

Le jour commençait à tomber lorsque nous entrâmes de nouveau dans un bois très-épais, où, l'obscurité augmentant, je sentis mes inquiétudes et ma frayeur se réveiller.

« Courage, enfant! me dit la vieille; courage! nous voici au but. »

Et elle me montra à travers le feuillage une lumière vers laquelle nous nous dirigeâmes en hâtant le pas. Nous arrivâmes en peu d'instants à un bâtiment peu élevé, mais fort étendu en longueur et en largeur. Ma conductrice frappa quatre grands coups à la porte, qui s'ouvrit presque aussitôt; et une servante se présenta sur le seuil tenant en main une lanterne dont elle dirigea sur nous la lumière.

« Ah! c'est vous, mère Sarah, dit-elle en s'adres-

sant à la vieille. Bien, bien! la maîtresse sera contente. »

Elle referma soigneusement la porte derrière nous, et nous conduisit à travers une grande cour à un corps de logis où elle nous fit entrer dans une grande pièce assez propre, qui me parut un salon magnifique, comparée à l'habitation de Sarah. Il y avait là une grande et grosse femme et deux jeunes filles, qui témoignèrent une grande joie à la vue de ma compagne.

« Vous voilà donc enfin! dit la femme. Je croyais que vous m'aviez oubliée depuis le dernier marché que nous avons fait. Ah! ah! vous nous amenez du renfort. Tant mieux; nous en avons besoin. »

Sarah fit de la tête et des yeux un signe d'intelligence.

« Ma petite est fatiguée, dit-elle, et elle a faim.

— On peut remédier à cela, répondit la maîtresse du logis. Marthe, ajouta-t-elle en se tournant vers une des deux jeunes filles qui étaient près d'elle, fais-lui vite une soupe; et toi, Catherine, tu pourras, cette nuit, la coucher avec toi : ton lit est assez grand. »

Cet arrangement ne me sembla pas sourire beaucoup à celle qu'on appelait Catherine : néanmoins elle ne fit point d'objection, et se borna à demander, en jetant un regard sur mon sale accoutrement, si elle

ne pourrait pas me baigner avant de me coucher. La maîtresse y consentit, ce qui me causa une joie extrême. La perspective d'un bain, d'une bonne soupe et d'un vrai lit, me réconciliait avec tout ce monde qui, quelques minutes auparavant, me déplaisait souverainement. Quand je fus débarrassée de mon vilain costume et que j'eus pris mon bain, on me mit du linge blanc qui, quoique n'étant pas d'une finesse recherchée, me fit un bien sensible. Quant au lit de Catherine, il ne consistait qu'en une paillasse, un traversin, des draps grossiers et une couverture; mais il était propre, et le souvenir de la nuit précédente me rendait beaucoup moins difficile que je n'eusse été autrefois. Je trouvai excellent le potage qu'on me servit, et la fatigue ne me laissa pas le temps de faire d'autres réflexions, car à peine fus-je couchée que je m'endormis d'un profond sommeil.

En ouvrant les yeux, je vis debout, à côté de mon lit, la grosse dame qui nous avait reçues la veille.

« Voilà ce qui s'appelle dormir, dit-elle en souriant. Il est tard; mais pour aujourd'hui nous n'y regarderons pas de si près. Une autre fois, tu te lèveras de meilleure heure.

— Où est donc Sarah? demandai-je, ne comprenant rien à ce langage.

— Elle n'avait pas le temps d'attendre que tu fusses

réveillée, répondit la dame; elle est partie au petit jour. Elle m'a chargée de te dire bien des choses, et te recommande d'être sage et obéissante.

— Elle est partie! m'écriai-je avec vivacité. Mais elle m'avait promis de me conduire aujourd'hui chez ma tante!... Et où est donc ma robe, qu'elle avait dans son panier?

— C'est ce que tu pourras lui demander à elle-même lorsqu'elle reviendra. Mais avant tout, lève-toi; tu ne manqueras pas de robes. Regarde : en voici une aussi bonne et aussi propre que tu peux le désirer. Allons, tu es encore maladroite : je vais t'aider; mais à l'avenir, tu t'habilleras toute seule. »

A l'avenir! me dis-je en moi-même; puis élevant la voix : « Mais je ne veux pas rester ici, moi! Je veux aller chez ma tante! Quand donc m'y conduira-t-on?

— Chez ta tante? reprit l'étrangère; tu n'as besoin de personne pour t'y conduire, ma petite, car tu es rendue à destination. C'est moi qui suis ta tante. J'ai beaucoup de petites nièces, qui toutes travaillent assidûment; je vais te mener auprès d'elles, et toi aussi tu apprendras à travailler.

— Vous ma tante! repris-je d'un ton indigné. Cela n'est pas vrai : vous n'êtes pas ma tante! Je ne vous

connais pas, non plus que vos nièces, et je ne veux pas travailler !

— Je te dis que je suis ta tante, et que tu travailleras, repartit froidement la dame, en accompagnant ces paroles d'un sourire et d'un regard significatifs. »

Je commençai alors à comprendre qu'en quittant la cabane de Sarah pour entrer dans cette maison, je n'avais fait que changer de prison.

Cependant ma maîtresse, car il me fallait bien la reconnaître pour telle, m'avait revêtue d'une robe d'indienne à raies de couleur foncée, et d'un tablier bleu, et m'avait coiffée d'un petit bonnet noir. Quand ma toilette fut terminée, elle me prit par la main pour me conduire auprès de *ses nièces*. Je n'avais ni la volonté ni la force de résister : je lui demandai seulement la permission de faire ma prière du matin, ce qu'elle m'accorda d'assez mauvaise grâce. Je me mis à genoux : je remerciai Dieu de ce que, jugeant à propos de prolonger mes épreuves, il daignait au moins les adoucir. Je le suppliai de me donner la force de les subir jnsqu'à la fin avec résignation, de faire que mes bons et généreux protecteurs n'oubliassent pas tout à fait l'ingrate enfant à laquelle ils avaient en vain prodigué leurs bienfaits, et de permettre que je les revisse un jour. Ce devoir accompli, je me relevai plus calme et plus courageuse, et je suivis ma nouvelle *tante*. Elle

m'introduisit dans une grande chambre très-claire où une dizaine de petites filles, la plupart mes aînées, étaient occupées à tresser de la paille, de l'osier, de petites lanières de bois flexible, dont elles faisaient des nattes, des chapeaux, des paniers et d'autres objets de ce genre.

« Tenez, enfants, leur dit la dame, voici une compagne de plus que je vous amène et qui, je l'espère, sera bientôt aussi habile que vous, pourvu qu'elle y mette de la bonne volonté. »

En ce moment, ma bonne résolution de tout à l'heure m'abandonna : l'idée de travailler, idée nouvelle et étrange pour moi, me causa une angoisse telle, que je ne sus ni retenir mes sanglots, ni m'empêcher de protester encore par mes cris contre la violence qui m'était faite. Sans prononcer un mot, mais en me prenant par le bras d'un air courroucé, la femme m'entraîna au bout d'un long corridor dans un cabinet obscur.

« Voici, me dit-elle alors, où demeure la tante que tu demandes à si grands cris. Si tu veux faire du tapage, ici du moins tu ne troubleras personne. Quant à moi, j'ai autre chose à faire que d'attendre qu'il te plaise de devenir raisonnable. Ainsi, de deux choses l'une : ou tu vas sur-le-champ te taire, déjeuner, puis commencer ton apprentissage, ou bien tu resteras

enfermée dans ce cabinet sans manger, jusqu'à ce que tu prennes le parti d'obéir sans murmure. Choisis. »

Ce langage énergique me fit voir que toute résistance était impossible. Je fis donc tous mes efforts pour comprimer l'expression de ma douleur ; mais elle était réellement trop violente pour pouvoir se calmer d'un instant à l'autre ; et en cessant de crier, je ne pus cependant retenir mes sanglots.

La femme parut rendre justice à ma bonne volonté, et reprit d'un ton moins dur :

« Écoute, enfant : sois sage, et tu ne t'en repentiras point. Vois toutes ces petites filles qui sont là dans l'atelier : elles se trouvent bien de travailler et d'obéir ; elles savent qu'avec moi on n'a qu'à gagner à se montrer laborieuse et docile. Je suis votre bonne tante Madame Battier, et toi, tu es ma petite nièce, Françoise Battier.

— Mais je ne m'appelle pas Françoise, répliquai-je timidement : je suis la petite Lilie.

— On t'a fait accroire cela, petite sotte ; mais on t'a trompée. Tu es Françoise Battier, entends-tu? Souviens-toi bien de ce que je te dis là ; car s'il t'arrive jamais de dire le contraire, je graverai ces deux noms dans ta mémoire avec la verge que voici, afin que tu ne les oublies pas. Je sais comment il faut s'y prendre

pour réduire à l'obéissance les petites filles entêtées comme toi ; j'en ai l'habitude. »

Hélas ! elle disait vrai : elle possédait à fond cet art. Trois semaines ne s'étaient pas écoulées depuis mon arrivée chez Mme Battier, et j'étais devenue, comme on dit, aussi souple qu'un gant. Une seule fois, dans les premiers jours, ma maîtresse avait eu occasion de me faire sentir le terrible instrument de punition ; mais jamais depuis je n'avais été tentée de m'y exposer de nouveau. Moi jadis si gâtée, moi qui pendant longtemps n'avais même pas eu l'idée d'une correction, je fus extrêmement sensible à ce châtiment humiliant, et j'eusse tout enduré plutôt que d'avoir à le subir encore.

Du reste, nous tremblions toutes sans exception devant notre sévère maîtresse, et la soumission était devenue pour nous une habitude dont nous ne songions point à nous écarter.

J'appris assez aisément le genre de travail qu'on faisait faire aux plus jeunes ouvrières, et qui consistait simplement à natter de la paille et du jonc, et à entre-croiser des branches d'osier. Les plus grandes façonnaient des chapeaux, des paniers, des corbeilles de toute forme et de toute grandeur, et une infinité d'autres objets fort jolis que la patronne expédiait au dehors à certaines époques. Quand il faisait beau,

nous travaillions dans la cour, mais la grande salle dont j'ai parlé tout à l'heure était notre atelier habituel. Nous étions assujetties à une discipline rigoureuse. Toute conversation était interdite pendant les heures de travail : et nos récréations, déjà très-courtes, cessaient dès qu'elles devenaient tant soit peu bruyantes. Tous les matins, on assignait à chacune de nous pour la journée une tâche calculée suivant sa force et son adresse. Celle qui, le soir, n'avait pas terminé, allait se coucher sans souper. Notre nourriture était plus que frugale : nous n'avions pour déjeuner qu'un morceau de pain sec. A midi, on nous donnait de la soupe et des légumes cuits à l'eau. Dans la journée, celles qui avaient grand'faim pouvaient demander un petit morceau de pain pour attendre le souper, qui ressemblait à peu près identiquement au dîner. L'eau était notre seule boisson. Une fois par semaine seulement, nous avions de la soupe qu'on appelait grasse, et un petit morceau du bœuf qui avait servi à la faire.

Voilà pour la nourriture du corps; quant à celle de l'esprit et du cœur, il n'en était nullement question. En dehors du travail des mains, nous n'apprenions quoi que ce fût, et, chose odieuse, Mme Battier ne semblait pas seulement se douter qu'il y eût un Dieu et une religion. Point de prières du matin ni du soir, et la seule chose qui distinguât pour nous le dimanche des jours de la semaine, c'est qu'on nous accordait une

heure de récréation de plus. Quelques-unes de nous, et je fus assez heureuse pour être du nombre, conservaient malgré cela les sentiments religieux que de bons parents leur avaient naguère inspirés, et suppléaient autant qu'il était en elles, par leurs prières silencieuses, aux exercices religieux plus solennels qui leur étaient interdits; mais chez les autres la gangrène de l'ignorance et le détestable exemple de la maîtresse avaient presque entièrement étouffé la notion instinctive des devoirs de la créature envers le Créateur. Pauvres compagnes! combien elles étaient à plaindre! Et combien était coupable cette femme qui, non contente de les priver des tendres soins de leurs parents, les privait encore des douces consolations de la religion; qui non-seulement s'appropriait leurs bras et leur intelligence, mais séquestrait aussi leurs âmes loin du contact bienfaisant de la lumière spirituelle!...

A l'exception de Marthe et de Catherine, deux jeunes filles fort laides, assez maussades et bien plus âgées qu'aucune de nous, qui étaient en grande faveur auprès de la maîtresse, personne jamais ne dépassait le seuil de la maison. Je ne me rappelle pas que Mme Battier elle-même soit sortie une seule fois pendant tout le temps que j'ai passé chez elle.

Parmi mes compagnes, il y en avait une qui gagna bientôt toute mon affection. On l'appelait Sophie. Jamais je n'ai connu d'enfant aussi douce et aussi bonne. Elle

pouvait avoir deux ans de plus que moi. Elle était très-laborieuse et très-adroite ; le travail semblait n'être qu'un jeu pour elle, et nulle parmi les jeunes ouvrières ne confectionnait des objets aussi gracieux et aussi délicats. J'appris beaucoup avec son secours ; souvent elle détournait de moi une punition que je m'étais attirée par mon étourderie ou par ma négligence ; et elle trouvait toujours le temps de m'aider lorsque ma besogne était en retard. En un mot, elle me témoignait en toute occasion une amitié particulière, et je la lui rendais bien sincèrement.

Comme Mme Battier veillait avec un soin minutieux à ce qu'il ne s'établît point de relation intime entre ses *petites nièces*, des entretiens suivis entre Sophie et moi étaient impossibles. Cependant mon amie jouissait de quelques prérogatives, soit en raison de ce qu'elle était dans la maison depuis un âge beaucoup plus tendre que les autres, soit parce qu'on ne redoutait aucun abus de la part d'une enfant aussi obéissante et aussi raisonnable. Le fait est que Mme Battier lui accordait une certaine liberté; et de cette manière, nous trouvions parfois un quart d'heure pour nous faire nos petites confidences. Ce fut dans ces conversations à la dérobée que je racontai peu à peu à Sophie mes aventures, au récit desquelles elle prenait un vif intérêt. Hélas! je ne pouvais jamais m'empêcher de verser des larmes lorsque je parlais de mon cher papa Monval et de ma bonne

tante Gerbert, et lorsque je songeais que sans doute je ne les reverrais plus; Sophie alors me consolait et pleurait avec moi. Elle me raconta aussi ce qu'elle savait sur son propre compte; mais c'était bien peu de chose. Elle ne se rappelait nullement les circonstances de son entrée chez Mme Battier; mais il lui paraissait certain qu'elle n'y avait pas toujours été. Il lui restait même un vague souvenir d'une vieille dame en robe de soie qui jadis lui apprenait à prier le bon Dieu et lui montrait des images dans des livres de piété, et d'un beau Monsieur qui souvent la faisait jouer et la portait dans ses bras. Toute autre notion de ce qui s'était passé autour d'elle dans sa première enfance, était entièrement effacée de sa mémoire. Mme Battier lui avait souvent répété qu'elle était l'enfant d'une sœur à elle, qui était morte, et qu'elle s'appelait Sophie Lanot; et l'enfant n'en avait point douté jusque alors; mais mon histoire ayant réveillé ses souvenirs, il lui parut vraisemblable qu'en réalité elle n'était pas plus que moi de la famille de Mme Battier.

L'été et l'automne se passèrent ainsi; je m'étais insensiblement habituée au genre de vie que je menais, et qui eut du moins, pour mon amélioration, un heureux effet, celui de briser ma volonté, de dompter mon caractère impétueux, et de m'enseigner la soumission et la résignation. L'exemple de ma jeune amie exerça aussi sur moi une salutaire influence, et contribua, plus

encore que la contrainte et la sévérité qui pesaient sur nous, à produire dans mon naturel cet heureux changement. Le désir de mériter l'amitié de Sophie stimulait les efforts que je faisais pour lui ressembler.

VIII

Au commencement de l'hiver, nous étions un soir réunies dans l'atelier, nous livrant à notre travail accoutumé, lorsque nous entendîmes, ce qui n'arrivait presque jamais à pareille heure, frapper à la porte de la grande cour; et peu d'instants après, à notre grand étonnement, la vieille Sarah parut au milieu de nous. Sa vue me causa un tressaillement involontaire, car cette femme m'inspirait la plus profonde aversion depuis que j'avais pu me rendre compte de son abominable conduite envers moi, et soupçonner l'odieux commerce dont elle faisait profession.

Mme Battier et ses deux acolytes la reçurent d'abord avec tous les témoignages d'une grande joie; mais leur accueil se refroidit sensiblement lorsqu'elles surent que la vieille était venue seule. Sarah, de son côté, prit un air de mystère, et donna à entendre qu'elle

était amenée par un intérêt des plus graves. A cette nouvelle, on nous congédia toutes, et nous nous retirâmes dans notre dortoir.

Une vague inquiétude m'empêcha longtemps de dormir : j'étais fort préoccupée d'un lambeau de conversation que j'avais saisi au passage entre Marthe et Catherine.

« La vieille ne vient pas pour rien, avait dit la première; quand elle n'amène personne, elle vient chercher quelqu'un. »

Je ne saisissais pas entièrement le sens de ces paroles ; mais ce que j'en comprenais suffisait pour me faire redouter que je ne fusse l'objet de la visite de Sarah, et qu'elle ne fût venue dans l'intention de m'emmener. Or, bien qu'il s'en fallût de beaucoup que je me trouvasse heureuse chez Mme Battier, j'aimais mille fois mieux y rester que de retomber au pouvoir de Sarah; car, d'après ce qui s'était passé déjà, je ne pouvais espérer qu'elle me reconduisît jamais chez mes amis, et l'idée de me retrouver dans son ignoble repaire, en compagnie de l'affreux Édom, me faisait frémir d'épouvante.

Le lendemain matin, j'eus la douleur d'apprendre que je n'avais pas conçu sans raison les craintes que je viens de dire, encore que ce qui arriva ne fût pas ce que je m'étais imaginé. Ce n'était pas moi en effet

que Sarah était venue chercher; mais, ce qui me frappait non moins douloureusement, elle devait emmener ma chère Sophie. Cette nouvelle causa dans la maison une tristesse générale, car Sophie était aimée de tout le monde. Mme Battier exprima hautement son dépit de perdre sa meilleure ouvrière, et l'enfant elle-même, versant des larmes amères, suivit à regret la vieille, malgré le tableau séduisant que celle-ci lui faisait du bonheur et des joies de toutes sortes qui l'attendaient. Il ne nous fut pas permis de dire adieu à notre compagne, et elle avait disparu du milieu de nous avant que nous eussions pu nous persuader de la réalité de ce qui se passait.

Quant à moi, tout ce que j'avais souffert jusque alors me semblait peu de chose en comparaison du chagrin que me faisait éprouver la perte de Sophie. Je n'exhalai point ma douleur en cris et en lamentations : toute manifestation de ce genre eût été rudement punie, car Mme Battier était devenue plus méchante que jamais, et le moindre prétexte lui suffisait pour faire éclater sa mauvaise humeur. Force m'était de me contraindre, bien qu'il me semblât souvent que j'allais être suffoquée par les efforts que je faisais pour retenir les larmes dont mes yeux étaient sans cesse remplis. Une autre pensée d'ailleurs m'empêchait de me plaindre : il n'y avait personne auprès de moi pour me comprendre et m'aider à supporter ma peine en la

partageant. Je cherchais vainement à me rapprocher de mes autres compagnes : elles étaient trop simples ou trop craintives, et nous ne pûmes nous entendre. J'étais donc seule en ce monde; et, je le croyais du moins, il n'y avait personne sur terre qui songeât à moi et me pût venir en aide.

Dans cette triste situation, je fus encore assez bien inspirée pour songer que, quel que fût mon isolement, il y avait toujours là-haut un Être qui est le père de toutes ses créatures, et n'en abandonne jamais aucune, si humble et si peu méritante qu'elle soit, pourvu qu'elle se repente profondément de ses fautes, et qu'elle ait foi dans la miséricorde infinie du Seigneur.

Ma bonne tante Gerbert avait naguère gravé dans mon cœur ces saints préceptes, et je suis bien sûre que c'est en ne les oubliant pas que j'ai pu enfin mériter que le bon Dieu me pardonnât mes égarements et mît fin à mes épreuves; car c'était avec une bien vive ferveur que je lui disais tous les jours : « Mon Dieu! je me résigne à ce qu'il vous plaira de m'imposer! Je sais que j'ai mérité ce qui m'arrive, et que, si vous êtes infiniment bon, vous êtes aussi infiniment juste : mais voyez, je ne suis qu'une pauvre enfant; mon repentir est amer, et ma résolution de m'amender est sincère. Daignez donc me rendre à mes bons amis, et bénissez-les ainsi que ma chère Sophie, qui vous

aime de tout son cœur, et vous prie pour moi comme je vous prie pour elle. Ainsi soit-il. »

L'hiver se passa ainsi pour moi dans une tristesse qu'adoucissait seule ma confiance en la bonté divine; et le printemps arriva sans m'apporter aucune autre consolation, aucun autre espoir.

Le changement des saisons n'amenait dans notre vie uniforme que des variations insignifiantes. Nous ne sortions pas plus en été qu'en hiver, et notre horizon était sans cesse borné par les murailles grises de notre prison. Très-rarement il arrivait que ceux qui venaient acheter les produits de notre travail fussent admis dans l'intérieur de l'établissement, et plus rarement encore Mme Battier permettait à quelqu'un du dehors d'entrer dans notre atelier; cela n'avait eu lieu que deux fois depuis mon entrée chez Mme Battier, et dans ce cas il nous était sévèrement interdit, non-seulement de témoigner la moindre curiosité, mais même de quitter un instant des yeux notre ouvrage.

On était au mois d'avril. Un matin, vers dix heures, nous vîmes tout à coup Mme Battier entrer brusquement dans notre atelier. Ses traits portaient l'empreinte d'une contrariété évidente et d'une vive inquiétude. Elle nous annonça d'une voix dont elle essayait en vain de dissimuler l'altération, qu'il y avait là des étran-

gers de la ville qui venaient visiter son établissement et qui voulaient nous voir travailler; puis, nous ayant fait à la hâte les recommandations d'usage, elle sortit et rentra bientôt après, suivie de trois Messieurs vis-à-vis desquels elle se confondait en politesses, leur vantant avec volubilité les soins dont nous étions, disait-elle, l'objet de sa part, le bonheur dont nous jouissions, et la qualité des ouvrages que nous fabriquions. Elle laissait à peine aux visiteurs le temps de placer çà et là quelques mots. L'un d'eux pourtant étant enfin parvenu à lui adresser une question, le son bien connu de sa voix me frappa si vivement, que j'oubliai aussitôt la défense qui nous était faite de lever les yeux. Un regard me suffit; je jetai loin de moi mon ouvrage et je m'élançai vers l'étranger en m'écriant : « Merci, mon Dieu ! c'est lui, c'est mon papa Monval ! » C'était bien lui en effet! Il me reçut dans ses bras, m'enleva de terre et me serra contre sa poitrine, tandis que, suffoquée par mes sanglots, j'enlaçais son cou de mes mains jointes sans pouvoir prononcer un seul mot de plus.

Jamais, oh ! jamais je n'oublierai ce que j'éprouvai dans ce moment d'inexprimable joie ! Mon bon père adoptif, pour qui notre réunion n'était pas une chose si inattendue que pour moi, se remit le premier de son émotion. Il me posa à terre, et continuant de tenir ma main dans la sienne, il se tourna vers Mme Bat-

tier, qui, pâle comme une morte, cherchait en vain à reprendre son assurance.

« Comment cette enfant se trouve-t-elle ici ? » demanda-t-il d'un ton sévère.

Bien que visiblement embarrassée, Mme Battier s'enhardit peu à peu.

« Cette enfant, répondit-elle, m'a été amenée comme une pauvre orpheline abandonnée, et je m'en suis chargée par pure charité. Je n'ai jamais songé qu'elle pût avoir une famille, puisqu'on l'avait trouvée toute seule et errante sur la grande route... Je pense qu'on ne saurait me faire un crime de cet acte de bienfaisance.

— Ainsi, c'est par pitié que vous avez recueilli cette enfant chez vous ? demanda l'un des compagnons de M. Monval.

— Oui, Messieurs, reprit-elle avec une hardiesse croissante : je puis le jurer. On me l'amena dans l'état le plus misérable, comme elle peut l'affirmer elle-même. Je l'ai habillée, nourrie et traitée depuis comme si elle eût été ma propre fille, et j'espère que Monsieur sera juste, ajouta-t-elle en s'adressant à mon père adoptif, et qu'il me tiendra compte des dépenses que j'ai faites et de la peine que je me suis donnée, car il emmène cette petite au moment même où son travail allait me devenir quelque peu utile.

— On agira certainement envers vous selon que vous le méritez, dit le troisième personnage, et l'on appréciera vos actes à leur juste valeur ; mais nous désirerions savoir si votre bienfaisance s'étend de la même façon sur toutes ces jeunes filles, ou si, comme vous le prétendez, elles sont réellement vos parentes.

— Ces petites filles, balbutia Mme Battier en pâlissant de nouveau... sans doute ce sont mes... c'est-à-dire que... Mais au fait, cela ne regarde personne !

— Je crois pourtant que cela nous regarde, reprit le même étranger, et que la justice doit vérifier les droits que vous prétendez avoir sur ces enfants. Monsieur, ajouta-t-il en désignant son compagnon, et en se ceignant d'une écharpe, Monsieur est le procureur du roi, et moi je suis commissaire de police. Nous ordonnons que personne ne sorte d'ici que sous escorte ; que les scellés soient mis sur cette maison et sur tout ce qu'elle renferme... et quant à vous, femme Battier, au nom de la loi, je vous arrête. »

Cette malheureuse perdit alors toute contenance ; elle pleura, protesta, se lamenta, supplia, puis éclata en imprécations : en un mot, elle se conduisit à peu près comme je faisais, moi, dans le temps où j'étais si méchante. Mais elle n'y gagna rien : les magistrats furent inexorables. La maison était cernée par des agents de la force publique, entre les mains desquels

on remit Mme Battier ainsi que ses deux complices Marthe et Catherine; et toutes trois furent menées à la prison de la ville voisine. Quant à mes compagnes, on les conduisit dans un asile destiné aux orphelines, et elles y demeurèrent jusqu'à ce qu'on parvînt à savoir qui elles étaient. Presque toutes furent réclamées par leurs familles; deux seulement restèrent, dont on ne put jamais découvrir les parents; elles furent adoptées par des personnes riches et bienfaisantes.

Je n'appris ces détails qu'un peu plus tard; car à partir du moment où je reconnus mon bienfaiteur, je devins comme étrangère à tout ce qui se passait autour de moi, absorbée que j'étais, et comme étourdie par le bonheur inattendu de retrouver celui dont je me croyais séparée pour toujours.

M. Monval obtint sans peine des deux magistrats la permission de m'emmener sur-le-champ: il prit congé d'eux; nous montâmes dans une voiture, et quelques heures après nous descendions dans la ville de H... à l'hôtel où il logeait. Ce fut alors seulement qu'un peu remise de mon émotion, je pus causer avec lui, et lui dire tout ce que j'avais souffert. Je fus à la vérité bien honteuse d'avouer combien je m'étais mal conduite; mais j'eus pourtant le courage de ne rien cacher et de lui tout confesser, en lui exprimant de mon mieux mon repentir et ma gratitude.

Il ne me fit aucun reproche, ne croyant pas devoir ajouter encore à la punition que Dieu m'avait infligée, et se joignit à moi pour remercier notre Père céleste de ma délivrance et de notre réunion.

« Tu es fort heureuse, mon enfant, me dit-il, d'en avoir été quitte pour une pénitence d'une année; de bien plus grands malheurs auraient pu t'arriver. Quoi qu'il en soit, tu dois regarder cela comme une punition méritée, et rendre grâces à Dieu de ce qu'il a daigné borner là tes épreuves, me conduire sur tes traces et t'arracher des mains de cette méchante femme.

— Oh! m'écriai-je, je lui ai bien demandé pardon; soir et matin, je le priais de me rendre à mon papa Monval, et il a certainement pris pitié de moi, puisque me voici de nouveau près de toi! Mais quel malheur que tu ne sois pas venu plus tôt, avant que cette vilaine Sarah eût emmené ma chère Sophie! Oh! si tu savais comme elle était douce et gentille! tu l'aurais prise aussi avec toi, j'en suis sûre, et elle fût devenue ma sœur! Certes, je suis bien heureuse maintenant; jamais pourtant je n'oublierai ma pauvre Sophie, ni ne cesserai de prier Dieu pour elle.

— Je me réjouis, répondit M. Monval, de voir que ma Lilie conserve un souvenir si reconnaissant de sa petite amie; mais, ô ma fille, vois comme Dieu est bon! Il a aussi exaucé les prières que tu lui adressais

pour ta compagne, et je puis te rassurer sur le compte de cette bonne petite fille. Tu la reverras, ta chère Sophie : elle aussi a retrouvé un père qui la pleurait depuis plusieurs années. Bien plus, c'est à lui que je dois d'avoir pu découvrir le lieu où tu étais. »

A cette nouvelle, ma joie devint du ravissement. Je me laissai tomber à genoux en élevant mes mains vers le Ciel, dans un élan d'admiration et de gratitude; puis je me relevai, riant et pleurant tour à tour, et ne sachant comment exprimer à mon bienfaiteur les mille sentiments qui débordaient de mon cœur. Je me calmai pourtant à la fin, et je le priai de me raconter comment tous ces événements s'étaient passés. Il me répondit qu'il n'en avait pas le loisir pour le moment, mais qu'il me ferait ce récit pendant que nous serions en route pour retourner chez lui.

Je n'eus garde d'insister, bien que nous dussions rester encore deux jours dans la ville où nous étions, et que cet intervalle parût bien long à mon impatiente curiosité. M. Monval avait plusieurs affaires importantes à régler au dehors, et il était fort embarrassé de moi, ne connaissant personne à qui me confier. Ce fut pour moi une occasion de lui prouver que sa Lilie n'était plus l'enfant gâtée d'autrefois. Je l'assurai que je demeurerais volontiers seule à l'hôtel dans

notre chambre tandis qu'il s'occuperait de ses affaires. Il y consentit, en me témoignant sa satisfaction de me voir si raisonnable. Je fus donc recommandée aux gens de l'hôtel, qui se montrèrent pleins d'attentions et de complaisance pour moi, et qui, en retour, n'eurent qu'à se louer de ma docilité.

Le lendemain, on m'apporta une jolie robe et du linge fin, que je reçus avec ravissement, bien moins par une coquetterie enfantine que parce qu'il me tardait de quitter le costume qui avait été pour moi une livrée d'esclavage et de misère. Je demandai à mon père adoptif la permission de donner ce costume à quelque enfant pauvre.

« Non, ma fille, me dit-il; nous l'emporterons et nous le garderons soigneusement. Chaque fois que Lilie montrera la moindre velléité de retomber dans ses anciennes fautes, elle regardera ces pauvres vêtements, qui lui rappelleront les conséquences de sa mauvaise conduite; et cette vue sera pour elle un avertissement salutaire, un rappel à la sagesse.

« Oh! cher papa, lui répondis-je avec effusion, ne crains rien : cet avertissement me sera inutile; car jamais je n'oublierai ni mes fautes ni les épreuves qu'elles m'ont attirées, non plus que le généreux pardon que tu m'as accordé. »

Il me permit alors de faire ce que je voudrais de

mes vieux vêtements, auxquels il en joignit d'autres plus propres et meilleurs, et que nous portâmes ensemble au curé de la paroisse voisine, en le priant d'en disposer en notre nom et en faveur de l'enfant pauvre la plus pieuse et la plus sage qu'il connaîtrait.

« Tu as eu là une bonne pensée, chère enfant, me dit M. Monval comme nous sortions de chez le respectable ecclésiastique. Je suis sûr que ton humble offrande sera agréable au bon Dieu, et qu'il te bénira ! »

IX

Le jour suivant, nous nous mîmes en route pour retourner chez M. Monval. A peine fûmes-nous assis l'un près de l'autre dans la voiture, que je lui rappelai la promesse qu'il m'avait faite de me dire ce qu'était ma jeune amie, et comment sa délivrance avait amené la mienne. Voici en substance ce qu'il me raconta.

Le véritable nom de celle que j'appelais Sophie est Caroline Dumoncel. Elle n'avait que cinq mois lorsqu'elle perdit sa mère. Son père partit il y a six ans pour les Indes orientales, et Caroline fut confiée à sa grand'mère, qui promit d'en avoir les plus grands soins. Mais peu de temps après le départ de M. Dumoncel, l'enfant étant sortie avec sa bonne pour faire une promenade dans les champs, celle-ci eut l'imprudence de s'endormir sur l'herbe au pied d'un arbre.

Lorsqu'elle se réveilla, elle chercha Caroline autour d'elle et l'appela en vain; elle battit la campagne à une lieue à la ronde, interrogeant les passants... Elle ne put obtenir aucun renseignement. Un seul espoir lui restait. Elle sera, pensa-t-elle, retournée à la maison. Mais en rentrant chez la vieille dame, la malheureuse fille apprit qu'on n'avait point vu l'enfant. Elle sortit de nouveau comme pour recommencer ses recherches; mais n'ayant pas sans doute obtenu un meilleur résultat que la première fois, elle n'osa plus se présenter chez sa maîtresse. Toutes les démarches de Mme Dumoncel pour retrouver sa petite-fille furent inutiles, et la pauvre grand'mère faillit en mourir de chagrin.

M. Dumoncel revint dans sa patrie après une longue absence. Ses affaires avaient prospéré, et il apportait de grandes richesses. Hélas! elles n'eurent plus aucun prix à ses yeux lorsqu'il apprit que sa fille bien-aimée, l'unique objet de ses soins et de son travail, lui avait été enlevée. Ne pouvant ni se consoler de cette perte, ni renoncer à l'espoir de la réparer, il reprit avec une ardeur infatigable les investigations déjà tentées pour retrouver sa chère Caroline. Il s'informa aussi de la servante qui avait perdu l'enfant; mais cette fille avait quitté le pays, et nul ne savait ce qu'elle était devenue.

Enfin M. Dumoncel eut l'idée de faire insérer dans

tous les journaux un avis par lequel il promettait une somme d'argent considérable à la personne qui lui ramènerait sa fille. Peu de temps après, une femme d'un certain âge et d'une humble condition se présenta chez lui. Elle connaissait, disait-elle, une enfant dont l'âge, le signalement et la situation se rapportaient en tous points avec ce qui avait été publié touchant la fille de M. Dumoncel. Cette enfant avait été recueillie et était élevée par une famille pauvre, mais honorable; elle s'engageait à prendre sur elle tous les renseignements nécessaires, et, dans le cas où ses présomptions seraient confirmées, à la ramener à son père, pourvu que celui-ci s'engageât de son côté à donner la récompense promise, et à ne provoquer aucune action de la part de la justice au sujet de cette affaire. L'espoir de retrouver son enfant fit taire dans le cœur de M. Dumoncel toute autre réflexion, et, sans se demander si ses devoirs envers la société ne lui imposaient pas certaines réserves, il souscrivit sans hésiter, sur sa parole d'honnête homme, aux conditions que lui imposait l'étrangère.

Quinze jours après, cette femme lui amena Sophie. Un petit signe que l'enfant portait sur l'épaule et sa ressemblance frappante avec feu Mme Dumoncel, ne pouvaient laisser aucun doute sur son identité avec la pauvre Caroline. M. Dumoncel, fidèle à sa promesse, s'empressa donc de remettre à la vieille la somme con-

venue, et la laissa se retirer sans chercher à l'inquiéter.

Le bonheur inespéré d'avoir retrouvé en même temps que son père une fortune immense, ne fit pas oublier à ma bonne petite amie son ancienne compagne de misère demeurée sans consolation entre les mains de la méchante Mme Battier; et elle ne cessa de supplier son père de faire en sorte que moi aussi je fusse rendue à mes amis. La difficulté était de les trouver. Caroline savait bien mon nom ainsi que ceux de mon père adoptif et de sa sœur; mais il m'avait été impossible de lui dire quel endroit nous habitions. Néanmoins, à force de recherches actives, M. Dumoncel finit par savoir la demeure de M. Monval, et il lui écrivit que, « s'il était celui qui avait perdu l'année précédente une petite fille d'environ six ans, nommée Natalie, il pourrait en obtenir des nouvelles auprès du signataire de la présente lettre. »

Mon excellent bienfaiteur se souvenait encore avec regret et affection de l'ingrate orpheline qui l'avait si mal récompensé de ses soins généreux. Au reçu de cette lettre, il partit, sans perdre un instant, pour se rendre chez M. Dumoncel. Ce qu'il y apprit suffit pour le mettre sur la voie. Caroline, toujours plus sérieuse et plus réfléchie que moi, avait un jour entendu prononcer le nom de la ville qui n'était située qu'à huit

kilomètres de l'établissement de Mme Battier, et elle l'avait exactement retenu. M. Monval n'en demanda pas davantage; il arriva bientôt dans cette ville, et s'adressa tout d'abord aux magistrats dont les soins diligents eurent bientôt, comme on le sait, pour résultat de rendre à la liberté tant de pauvres enfants, et de livrer les coupables à la vindicte publique. Je dois ajouter ici que la vieille Sarah n'échappa point au juste châtiment de ses crimes. Dénoncée par la femme Battier, elle fut arrêtée ainsi qu'Édom; mais celui-ci, reconnu plus coupable d'ivrognerie et de stupidité que de participation active au trafic odieux de sa femme, fut condamné à une peine assez légère: on usa aussi d'indulgence envers Marthe et Catherine; mais Sarah et la femme Battier furent condamnées à vingt ans de travaux forcés. Puisse ce châtiment, que leur a infligé la justice des hommes, les faire rentrer en elles-mêmes, et puissent-elles mériter par leur repentir la miséricorde de Dieu!

Dès le premier soir de mon voyage avec mon père adoptif, j'eus une joie bien grande et bien inattendue. M. Dumoncel et sa chère Caroline nous attendaient à l'hôtel où nous descendîmes. J'eus peine à reconnaître ma jeune amie sous les beaux habits qu'elle portait maintenant; mais c'était le seul changement que sa nouvelle fortune eût produit en elle; son cœur était resté le même, et je retrouvai la riche Caroline aussi

bonne, aussi simple que lorsqu'elle n'était que la pauvre Sophie. Je n'ai pas besoin de dire que le bonheur de nous revoir fut égal des deux parts, et que nous tombâmes dans les bras l'une de l'autre en versant de douces larmes d'attendrissement.

En nous quittant, nous nous promîmes, avec l'assentiment de nos pères, de nous voir tous les ans, et de nous écrire dans l'intervalle, aussitôt du moins que nous serions assez instruites pour cela, car notre éducation était, hélas! comme je l'ai dit, bien arriérée. Jusqu'ici nous avons été assez heureuses pour pouvoir exécuter en tout point cet arrangement, et le temps n'a diminué ni notre amitié, ni le bonheur que nous éprouvons chaque fois en nous retrouvant.

Ma tante Gerbert me reçut avec sa bonté habituelle. J'implorai mille fois son pardon de toutes les contrariétés que je lui avais causées, et je promis aussi aux deux servantes, qui jadis avaient eu tant à se plaindre de ma méchanceté, de ne plus jamais me montrer hautaine ni exigeante à leur égard. Comme j'avais à cœur de témoigner mon repentir et ma reconnaissance à toutes les personnes qui avaient pris soin de moi et supporté les effets de mon mauvais caractère, je priai M. Monval de me conduire chez Mme Perrine. Nous y allâmes un dimanche. La bonne femme et son mari n'assurèrent qu'ils me pardonnaient de bon cœur, et

me plaignirent beaucoup de ce que j'avais enduré; toutefois Perrine ajouta que, selon elle, c'était *un bien pour un mal*, et que ces épreuves, que le bon Dieu m'avait envoyées, m'avaient été fort salutaires. Elle avait raison. Mais bien plus salutaires encore sont pour moi les leçons et l'exemple de mon bienfaiteur. Grâce à lui, je ne suis plus aujourd'hui cette petite fille égoïste, irascible et volontaire dont il craignait les écarts pour la mauvaise santé de sa femme. Mme Monval a bien voulu aussi m'accorder son affection, et me permettre de la soigner comme une fille soumise et respectueuse, et de l'appeler ma mère.

M. Monval est parvenu, non sans peine, à découvrir enfin qui je suis; mais en apprenant mon nom, il a acquis aussi la certitude qu'il ne me reste plus aucun appui naturel, et qu'à part quelques valeurs trouvées dans les effets de ma pauvre mère, mes parents ne m'ont légué aucune ressource. Mon père s'appelait le baron de Margeac. Il appartenait à une famille noble et jadis opulente; mais il avait laissé, en mourant, ses affaires dans un état des plus critiques; et en passant aux mains inhabiles de ma mère, les restes de notre fortune n'avaient pas tardé à disparaître presque entièrement. De là venait que ma mère avait dû vendre et quitter la terre de Margeac; et sans doute elle allait chercher dans quelque pays éloigné un coin obscur où cacher notre pauvreté, lorsque, par ma faute, hélas!

une mort prématurée l'arrêta en chemin. Mon oncle le colonel, seul parent qui me restât alors, ne possédait rien que sa pension de retraite. Il était mort subitement peu de temps après sa sœur.

Je ne serais donc, sans l'admirable dévouement de M. Monval, qu'une orpheline livrée à la plus grande misère, et, ce qui serait pis encore, aux détestables penchants que la trop faible tendresse de ma mère avait laissés se développer en moi... Dieu a eu pitié de son humble créature; il lui a donné une famille, une position aisée, et, chose bien plus précieuse, des guides pieux et sages qui, non contents de la ravir à la pauvreté, à l'isolement, l'ont arrachée au mal, et la conduisent dans la voie du salut éternel.

Bénie soit donc mille fois sa main toute-puissante: puissé-je ne jamais plus mériter qu'elle s'éloigne de moi! puissé-je, digne élève de mes bienfaiteurs, être un jour l'appui de leur vieillesse, et mériter que mes prières pour leur bonheur arrivent jusqu'à Dieu!

NATHALIE MONVAL.

QUATRIÈME SOIRÉE

Une semaine environ s'était écoulée depuis la soirée où lecture avait été donnée à nos jeunes amis des aventures de Nathalie. Les trois enfants de M. de Larive prenaient goût aux histoires; et comme ils s'efforçaient à l'envi de contenter leurs parents, ceux-ci auraient bien voulu aussi les en récompenser en continuant à leur procurer un divertissement à la fois agréable et utile; mais le répertoire de M. et de Mme de Larive commençait à s'épuiser, et il n'était pas aisé de trouver toujours, au moment voulu, des histoires nouvelles qui, en amusant les auditeurs,

fussent propres à les fortifier dans les bons sentiments qu'on s'appliquait à leur inculquer.

Ce soir-là donc, le père et la mère étaient fort embarrassés, car leur mémoire ne leur rappelait aucune anecdote intéressante, et ils allaient, au grand désappointement de leurs chers enfants, déclarer qu'il fallait, au moins pour cette fois, renoncer, les uns au plaisir de raconter, les autres à celui d'écouter, lorsqu'un coup de sonnette retentit dans le vestibule, et bientôt après un domestique annonça M. le chevalier de Verdière.

C'était un vénérable vieillard, au front chauve, à la physionomie bienveillante et douce. Il venait rarement à Larive, bien que son habitation n'en fût éloignée que de deux kilomètres; sa santé affaiblie par l'âge lui rendait d'ordinaire le moindre déplacement pénible et fatigant; mais il n'en était pas moins un des meilleurs et des plus anciens amis de M. de Larive, qu'il avait vu tout enfant et dont il avait jadis beaucoup connu le père. S'étant senti ce soir-là mieux portant que de coutume, il s'était décidé à monter dans sa voiture et à se faire conduire chez ses bons voisins, où il savait trouver une cordiale hospitalité.

« Je viens, à ce qu'il me semble, interrompre la récréation que vous donniez à ces chers enfants, dit-il après les compliments d'usage; mais, je vous en prie, continuez; j'aime, moi aussi, beaucoup les histoires.

— Au contraire, cher et respectable ami, répondit M. de Larive, vous n'interrompez rien que la monotonie d'une soirée qui menaçait de se terminer fort tristement; car, malgré notre désir de la faire passer agréablement à nos enfants, leur mère et moi nous cherchions vainement quelque chose qui méritât de leur être raconté.

— Eh! mais voyons, repartit le chevalier; peut-être pourrais-je vous être utile en cette circonstance...

— Oh! monsieur le chevalier, si vous étiez assez bon... s'écria involontairement Édouard.

— Mon Dieu! continua M. de Verdière, je ne sais rien de bien joli; mais je pense qu'au moins ce que je vais vous dire vous montrera une fois de plus ce qu'on vous répète souvent avec raison, que le respect et le dévouement filial sont à la fois le devoir le

plus sacré et la vertu la plus méritante aux yeux de Dieu. C'est ma propre histoire et celle de mon pauvre père que vous allez entendre. Je vous les raconterai aussi fidèlement que ma mémoire affaiblie me le permettra.

GEORGE

OU

LA RÉCONCILIATION

Il me faut débuter en vous retraçant la première émotion pénible, le premier moment douloureux dont le souvenir me soit resté. J'avais été mis en nourrice chez une honnête et excellente femme qui avait été jadis au service des parents de ma mère; elle se nommait Jeanne; elle m'aimait à l'égal de ses propres enfants; mais son mari, qui s'appelait Laurent, était loin d'avoir aussi bon cœur et de me porter la même affection. C'était un homme dur et avare, qui ne songeait qu'à amasser de l'argent.

Un jour (j'avais alors six ans), je trouvai à ma nourrice l'air triste et les yeux pleins de larmes. Je lui demandai ce qu'elle avait. Elle me répondit d'abord qu'elle n'avait rien; puis, comme j'insistais, voyant bien qu'elle voulait me cacher la cause de son chagrin :

« Hélas! cher George, me dit-elle : il va falloir nous séparer! Mon mari m'a signifié que j'eusse à te rendre à tes parents, parce qu'il n'a pas trop pour nourrir sa propre famille, et ne peut te garder plus longtemps. Pauvre enfant! que vas-tu devenir en me quittant! »

Je ne comprenais pas bien ce langage, ne sachant trop ce que c'était que de n'avoir pas assez ou d'avoir trop. D'ailleurs, quoique j'aimasse beaucoup ma nourrice, et que je connusse à peine ma mère, j'avais également pour celle-ci une tendre affection, et je ne voyais guère comment ce pouvait être un malheur pour moi de rentrer chez mes parents.

« Tu ne le comprendras que trop tôt, pauvre innocent! » fit ma nourrice; et ses larmes coulèrent avec plus d'abondance.

Je me mis alors à pleurer aussi, partageant, sans m'en rendre compte, la douleur de la bonne Jeanne.

« Non! reprit celle-ci, comme se parlant à elle-même, je ne me déciderai jamais à le mettre hors de chez moi, à le savoir livré à la misère... »

Sur ces entrefaites, Laurent entra. Il avait entendu les dernières paroles de sa femme, et nous voyant l'un et l'autre tout en larmes, il se mit dans une violente colère, disant qu'il avait bien un autre usage à faire de son argent que de nourrir indéfiniment le fils d'un *gentillâtre sans le sou*, et qu'il saurait mettre fin prochainement à un état de choses qui le ruinait.

Sa colère m'effraya d'autant plus que je commençai à me faire une vague idée de la triste position de ma famille. Je joignis alors mes prières à celles de Jeanne, et je suppliai Laurent de me garder seulement quelques jours encore avant de me rendre à ma mère, qui, bien certainement, ne m'abandonnerait pas.

« Pauvre dame! soupira ma nourrice; elle serait heureuse de garder son fils si elle le pouvait; mais tu sais bien qu'elle est sans ressources. »

— Qu'elle s'arrange, répondit le paysan; cela ne me regarde pas; je le lui dirai moi-même : il faut qu'elle reprenne son fils, et qu'en outre elle trouve

moyen de me payer ce qu'elle me doit pour la pension de cet enfant.

— Oh! reprit Jeanne d'un ton suppliant, tu ne voudrais pas blesser de la sorte les sentiments délicats d'une personne qui a été élevée avec tant de douceur, et qui n'avait jamais connu la peine jusqu'au jour où elle perdit son père et sa mère! C'est offenser Dieu que de se montrer cruel envers les malheureux, et c'est appeler sa malédiction sur notre maison que d'en chasser ce pauvre petit. »

Le mari ne répondit plus rien, mais il sortit en murmurant entre ses dents quelques mots que je n'entendis pas.

« Seigneur! s'écria ma nourrice en joignant les mains, Seigneur, faites que son âme s'ouvre à la pitié! » Puis, essuyant les larmes qui ruisselaient sur ses joues, elle me dit de me consoler, d'avoir confiance en la miséricorde de notre Père céleste, et de retourner au jardin avec mes frère et sœur (c'est ainsi que j'appelais les deux enfants de ma nourrice).

J'obéis : et tel est, chers enfants, l'heureux privilége de votre âge, quelques minutes après mon chagrin était oublié, et je jouais aussi gaiement que s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire.

Le lendemain dans la matinée, je prenais mes ébats

avec la même insouciance, lorsque j'aperçus ma mère debout à l'entrée du jardin. Sa vue me rappela soudain au sentiment réel de ma position, et je me jetai en pleurant dans ses bras, la priant de m'emmener, puisque Laurent ne voulait plus me garder.

Elle fut alors saisie d'une émotion si terrible, que tous ses membres tremblèrent; ses genoux fléchirent, et elle fût tombée à terre si ma nourrice ne fût accourue à temps pour la retenir et pour l'aider à gagner la maison. Ma mère se laissa tomber sur une chaise, et prenant les mains de Jeanne dans les siennes :

« S'il ne s'agissait que de moi, dit-elle d'une voix faible, jamais je n'implorerais la pitié de personne. mais qu'est-ce qu'une mère ne ferait pas pour son enfant...? Je vous demande un délai d'une semaine. J'espère alors pouvoir m'acquitter envers vous, car j'attends de jour en jour le retour de mon mari. Si, contre mon attente, il ne revenait pas, je me résignerais à la volonté de Dieu, et je reprendrais George. Il partagerait la misère qui s'appesantit sur moi de plus en plus!

— N'ayez pas de si tristes pensées, ma chère dame, répondit ma nourrice, et ne vous abandonnez pas au découragement. Je prie Dieu tous les jours pour vous. Je voudrais faire plus: hélas! il me serait doux de tra-

vailler nuit et jour pour garder ce cher enfant jusqu'à ce que vous puissiez le reprendre. Le travail, j'y suis habituée, et les privations me sont familières; mais vous, Madame, qui n'aviez jamais connu la pauvreté avant ces deux dernières années, oh! que vous devez souffrir! »

Et la bonne femme, mêlant ses larmes à celles de ma mère, ajouta : « Que ne puis-je agir selon mon cœur et ma conscience!

— Ne pleurez pas sur moi, ma chère Jeanne, dit ma mère; et tâchez seulement que votre mari prenne patience pendant une semaine encore; j'espère que d'ici là Dieu prendra pitié de moi et mettra fin à mes tourments. »

Puis elle m'exhorta à être bon et docile, et nous quitta en promettant de revenir bientôt... Mais il me sembla lire sur son pâle et doux visage un si profond abattement, que je sentis mon cœur se serrer sous l'étreinte d'une angoisse inexprimable. Je ne pouvais me décider à m'arracher de ses bras. Elle partit enfin; je l'accompagnai jusqu'à la grille du jardin, et je la suivis des yeux jusqu'à ce que les arbres qui bordaient le chemin l'eussent dérobée à ma vue.

Quelques jours après, j'étais tristement assis devant

la porte de la maison, songeant à ma mère et comptant les instants qui devaient s'écouler jusqu'à son retour, lorsqu'un carrosse passa de l'autre côté de la haie qui entourait le jardin. Je courus vite de ce côté, car une voiture était pour moi une curiosité. Le cocher semblait embarrassé pour sortir de la petite rue de village où il se trouvait engagé. Il arrêta les chevaux en me voyant venir, et me pria de demander à la maison quel était le chemin le plus court pour rejoindre la grande route. En cet instant, Laurent arriva. Pendant qu'il donnait au cocher les indications nécessaires, une jeune dame baissa la glace du carrosse, appela son laquais et lui ordonna d'ouvrir la portière; ce que le domestique ayant fait, elle descendit. Je la regardai d'abord tout ébahi; mais bientôt, voyant qu'elle avait les yeux fixés sur moi et se dirigeait de mon côté, je voulus m'enfuir. La dame me retint; elle me prit par la main, cherchant à rassurer par de bonnes paroles ma timidité un peu sauvage, et m'entraîna vers la maison; j'étais tout honteux et tout effaré de me voir l'objet de tant d'attentions de la part d'une si grande dame. A quelques pas je parvins à m'échapper, et je courus cacher mon visage dans le tablier de ma nourrice, en m'écriant qu'il y avait là une belle dame qui bien certainement voulait m'emmener.

« Non pas t'emmener, cher enfant, dit l'étrangère,

qui m'avait suivi de près; je désirais seulement te parler et savoir ton nom... Cet enfant n'est pas à vous? ajouta-t-elle en s'adressant à Jeanne?

— Non, Madame, répondit celle-ci : le cher petit n'est que mon nourrisson.

— Nous le gardons plutôt par charité qu'autrement, fit Laurent, qui arriva en ce moment; et ce n'est pas une petite charge pour nous, car nous n'avons que bien juste...

— Mais, interrompit la dame, le nom de cet enfant n'est-il pas Paul de Verdière? »

Le paysan et sa femme se regardèrent avec étonnement, et répondirent qu'ils croyaient que c'était là le nom de mon père, qui était à l'étranger; mais que le mien était George de Verdière.

« Oh! s'écria l'inconnue, je ne me trompais point. Dès que mes yeux sont tombés sur ses traits, j'ai reconnu en lui le fils de mon... »

Elle se tut tout à coup en rougissant, comme si elle eût craint d'en avoir trop dit; mais ses yeux ne se détachaient pas de moi, et je crus voir qu'ils s'humectaient de larmes.

« Cher George, reprit-elle en me serrant dans ses

bras, le sort qui accable tes parents est bien cruel! Je reviendrai te voir ; car, si Dieu a permis que je te rencontrasse, sans doute c'est une preuve que son regard miséricordieux s'est abaissé sur nous tous... et notre séparation sera, je l'espère, de courte durée.

— Vous connaissez donc ses parents, Madame, dit Jeanne, vivement émue de cette scène étrange. Oh! si vous vouliez... »

Elle s'arrêta, de peur de paraître indiscrète.

« Si je les connais! fit l'inconnue, sans doute... mais ne me faites point de questions : je ne puis y répondre. Seulement, sachez que je considère ce que vous faites pour cet enfant comme un service que vous me rendez à moi-même. Traitez-le avec bonté, je vous en prie : Celui qui est notre Père à tous vous le rendra au centuple!.. Tenez, prenez cette bourse : elle acquittera peut-être ce qui vous est dû pour la pension de George, pension que, du reste, je paierai également à l'avenir. »

Laurent reçut la bourse sans se faire prier, et se mit à en compter le contenu. Il voulut rendre à l'étrangère trois louis qui excédaient ce qui lui était dû ; mais celle-ci lui dit de les garder pour mes besoins; puis, m'ayant embrassé avec effusion, elle regagna sa voiture. Quelques instants après elle avait disparu.

« N'avais-je pas raison, dit Jeanne à son mari, lorsqu'elle fut un peu revenue de son étonnement : n'avais-je pas raison quand je te disais que cet enfant appartenait à une famille riche et respectable?... Et ne vois-tu pas qu'on n'a jamais à se repentir d'une bonne action! Je suis sûre que cette jeune dame est une proche parente du père de George.

— Tu pourrais bien avoir raison, femme, répondit Laurent. Et comme tu es un bon petit garçon, ajouta-t-il en passant sa main sur ma tête, tu diras à ta mère qu'elle peut te laisser avec nous. »

J'étais trop jeune pour deviner l'égoïsme qui se cachait sous les apparences affectueuses de ce langage inusité; et ne distinguant pas la cause réelle du changement subit qui s'opérait dans les manières de mon père nourricier, j'en fus ravi de joie et pénétré de reconnaissance. A partir de ce jour, j'attendis avec plus d'impatience que jamais le retour de ma mère pour lui annoncer cette bonne nouvelle.

Elle revint beaucoup plus tard qu'elle ne l'avait promis, et son air accablé montrait assez que ses efforts pour obtenir l'argent nécessaire au paiement de ma pension étaient demeurés sans succès. Impatient de la consoler, je me hâtai de lui raconter la visite de la dame étrangère qui avait été si bonne pour moi et avait promis de payer désormais ma pension. Ma nour-

rice confirma ce récit, et ma mère en fut touchée jusqu'aux larmes.

« Dieu a donc eu pitié de nous! s'écria-t-elle : il nous a envoyé un appui, une bienfaitrice au moment où nous allions succomber à l'excès du malheur. Qu'il en soit béni mille fois. Hélas! que serions-nous devenus sans l'intervention de cette généreuse amie! Mon mari, au lieu de revenir près de moi, comme je l'espérais, m'a écrit qu'il est malade, et me prie d'employer le peu d'argent qui me reste à quitter la France pour aller le retrouver en Angleterre... Jugez quelle était mon angoisse : j'allais me voir dans cette cruelle alternative d'abandonner ou mon mari ou mon enfant! Mais, grâce au Ciel et à ma bonne. . et à cette inconnue... je puis maintenant vous laisser ce cher enfant pendant quelque temps encore, et me rendre auprès de son pauvre père, pour le soigner et le consoler. S'il plaît à Dieu, nous reviendrons dans quelque temps, et alors peut-être nous sera-t-il donné de n'être plus séparés et de voir nos maux finir. Adieu, ma bonne Jeanne; adieu, cher petit George... Que Dieu nous réunisse bientôt; priez-le pour nous comme je le prie pour vous! »

A ces mots, ma mère s'éloigna en pleurant, et son départ nous causa, à ma nourrice et à moi, une peine profonde. Mais les semaines et les mois se passèrent

sans que nous reçussions aucune nouvelle de mes parents ni de la dame étrangère. Alors se renouvelèrent presque journellement les scènes comme celle que je vous ai décrite en commençant. L'égoïste Laurent, ne recevant plus d'argent de personne, avait bientôt cessé de me montrer l'hypocrite bienveillance qui m'avait trompé d'abord; il me traitait de la manière la plus indigne, me reprochant sans cesse ce que je lui coûtais, se répandant en discours outrageants contre mes parents, et menaçant à tout propos de me mettre dehors. En vain ma pauvre nourrice voulait me défendre : elle ne réussissait qu'à s'attirer aussi de la part de son mari des injures et quelquefois même des coups.

Une année se passa ainsi, année qui me parut bien longue! Que de fois, poussé à bout par la brutalité de Laurent, et voyant que j'étais pour ma bonne nourrice une cause de tourments continuels, je songeai à mettre fin à cet intolérable état de choses en fuyant la maison! Mais l'espoir qu'un jour ou l'autre mes parents viendraient me chercher, l'idée du désespoir qu'ils éprouveraient en ne me trouvant plus là, et aussi la crainte de l'isolement et de la misère, qui m'eussent peut-être fait périr en peu de jours, me firent renoncer à ce projet. Je me résignai donc, et j'attendais, en priant soir et matin avec ferveur le bon Dieu de nous venir en aide, de rendre la santé

à mon père, et de hâter son retour et celui de ma mère.

Une nuit, je fus réveillé en sursaut par des coups frappés à la porte de la maison. Je me levai fort ému par ce bruit inusité, et je prêtai attentivement l'oreille : j'entendis des voix qui parlaient avec animation, et bientôt quelqu'un prononça mon nom. Mon cœur battait avec violence, car l'espoir me vint aussitôt que la personne qui était là venait de la part de ma mère pour me conduire près d'elle. Ne pouvant résister à l'impatience qui m'agitait, je m'élançai vers la porte de ma chambre; mais ma nourrice l'ouvrit au même instant, et me dit de m'habiller au plus vite, car mon père m'attendait en bas.

« Mon père! m'écriai-je au comble de la joie; mon père! oh! que je suis heureux! » En parlant ainsi, je pleurais et je riais à la fois, et je sautais comme un fou autour de la chambre.

« Et maman, ajoutai-je, n'est-elle pas venue aussi? »

A cette question, ma nourrice se mit à pleurer.

« Ta mère, pauvre enfant! me dit-elle... plût au Ciel qu'elle fût venue aussi! Mais elle est heureuse où elle est, et Dieu seul sait ce qui est bon pour nous. Je ne veux donc pas me désoler : ce serait un péché. Que la volonté de Dieu soit faite!

— Puisque maman est heureuse, je le suis aussi,

répliquai-je, ne comprenant pas les paroles de Jeanne... Oh! que je suis impatient de voir mon père! » repris-je en me hâtant de m'habiller.

Mon père, de son côté, n'était pas moins désireux de voir son fils, et, avant que je fusse prêt, il entra dans ma chambre.

Je ne saurais dépeindre la joie que j'éprouvai en le voyant; elle redoubla lorsqu'il m'apprit que son intention était de m'emmener à l'instant même.

« Je vais donc aussi voir maman! m'écriai-je: n'est-ce pas, cher papa?

— Hélas! non, mon enfant, répondit mon père d'un ton plein de tristesse.

— Et pourquoi donc? Est-ce qu'elle n'aime plus son petit George?

— Oh! si; elle t'aime toujours, et elle prie pour nous à cette heure; mais... ne me fais plus de questions en ce moment, mon fils; plus tard tu sauras où est ta mère. »

Je me tus. Le langage de mon père me parut étrange; je sentis mon cœur se serrer et ma joie s'évanouir tout à coup. J'étais loin encore cependant de croire que je ne devais plus revoir ma pauvre mère en ce monde; mais bientôt mon père me fit comprendre la triste vérité. J'appris que ma mère avait rendu son

âme à Dieu peu de temps après avoir rejoint son mari en pays étranger. Les chagrins, les privations, les peines de toute sorte qu'elle avait endurées, l'avaient conduite au tombeau. Mon père avait supporté en chrétien cette nouvelle épreuve, et il était aussitôt revenu en France, afin d'y retrouver le seul être qui l'attachât encore à la terre.

Il m'emmena avec lui dans un village situé à peu de distance de Paris. Nous habitions là une petite maison pauvrement meublée, seul bien que nous eût laissé ma mère. Nous y vécûmes du peu que mon père gagnait à copier des manuscrits et de la musique pour des libraires de la capitale. Nous avions avec nous une vieille et fidèle servante nommée Marthe. Notre seul ami était le curé du village, qui nous visitait souvent, et aidait mon père à me donner de l'instruction. Nous passâmes ainsi cinq années dans la retraite. Mon père était sensible à mes soins et à ma tendresse; il paraissait heureux de mon application au travail, de mon désir de m'instruire, et de ma docilité à suivre les pieux et sages conseils de notre vénérable ami l'abbé R... Mais il semblait sans cesse en proie à une irrésistible mélancolie; il ne m'arriva peut-être pas deux fois de le voir sourire. Le regret d'avoir perdu ma mère, la pauvreté à laquelle nous étions réduits pouvaient bien, pensais-je, contribuer à le rendre triste; mais je le savais trop bon chrétien pour ne pas suppor-

ter avec résignation des maux auxquels tous les mortels sont exposés, et je ne pouvais m'empêcher de croire que son chagrin venait surtout de quelque cause profonde et mystérieuse.

Les entretiens que mon père avait souvent à voix basse avec notre bon curé me confirmaient dans cette supposition, et je souffrais de le voir en proie à une douleur qui détruisait peu à peu ses forces et sa santé, et de ne pouvoir, moi aussi, le consoler et rendre son fardeau plus léger en le partageant. Je remarquais aussi qu'il évitait toujours de parler de ce qui concernait sa famille, et plus j'avançais en âge, plus j'appelais de mes vœux le jour où il me croirait digne de recevoir la confidence de son secret.

J'étais dans ma seizième année lorsque mon père, dont les forces s'en allaient de jour en jour, tomba enfin gravement malade. Ce malheur, que je prévoyais, hélas! depuis longtemps, me plongea dans de cruelles inquiétudes, qui se changèrent en une affliction poignante, lorsque je vis la maladie faire de rapides progrès, et lorsque mon père, ayant mandé l'abbé R... et l'ayant fait asseoir ainsi que moi auprès de son lit, nous annonça qu'il sentait sa fin approcher.

« Dieu, dit-il, va bientôt m'appeler à lui, et me demander compte des actes de ma vie. Avant de m'approcher de ce tribunal suprême, j'ai deux confessions à faire : l'une à vous, mon père, ajouta-t-il en

s'adressant à l'homme de Dieu; l'autre à toi, mon enfant; il faut que tu saches enfin que les remords, que les regrets ont empoisonné mon existence, et rendront mon agonie amère, si Dieu n'exauce la dernière prière que j'ai à lui adresser avant de quitter ce monde. »

Sans pouvoir prononcer un mot, je tombai à genoux près du lit de mon père, en fondant en larmes. Le prêtre étendit sur nos têtes ses mains vénérables pour appeler sur nous la bénédiction et la miséricorde divines.

« J'ai eu dans ma jeunesse, dit alors mon père, le malheur de manquer au devoir de l'obéissance filiale. Je quittai un jour brusquement la maison paternelle pour me soustraire à une punition trop sévère peut-être qui m'avait été infligée. Je m'embarquai comme marin, et je voyageai pendant trois années. Mais le repentir n'avait pas tardé à s'emparer de moi; il ne cessa de me tourmenter malgré les vicissitudes de ma vie aventureuse. Je revins me jeter aux pieds de mon père et implorer son pardon. Il se montra d'autant plus inflexible, que mon frère aîné, qui avait toujours été jaloux de moi, et qui avait pris sur son esprit un grand empire, n'avait rien négligé pour grossir ma faute à ses yeux et pour aigrir son courroux. Ni les larmes de ma mère ni celles de ma sœur ne purent adoucir mon père ou ramener mon frère à de meilleurs

sentiments. Je fus durement congédié, avec défense de jamais reparaître en la présence de mon père. Il fut rigoureusement interdit à ma mère et à ma sœur, non-seulement de me voir, mais encore de m'écrire pour me consoler, ou de m'assister dans le besoin.

« Je repartis le désespoir dans l'âme. Je me trouvais seul, sans ami sur la terre et ne sachant que devenir. Je ne voulus pas reprendre mon ancien métier, et je vins d'abord à Paris pour tâcher de m'y créer des moyens d'existence. Ma famille, qui était noble et riche, avait dans cette ville des relations avec plusieurs personnages de haut rang : mais comment aurais-je osé me présenter chez eux et recourir à leur protection, moi qui portais sur mon front le sceau funeste de la malédiction paternelle!. .

« Je me contentai donc d'un emploi modeste que je trouvai chez un honnête négociant qui voulut bien, ainsi que sa femme, s'intéresser à mon malheur. Je vécus quatre ans dans cette famille, dont je finis par devenir membre en épousant la fille de mes protecteurs, — ta mère, mon enfant... — Ce mariage était une mésalliance : ce fut aux yeux de mon frère un nouveau grief dont il ne manqua pas de se servir pour irriter encore mon père contre moi.

« Néanmoins, le sort semblait sur le point d'adoucir envers moi sa rigueur : j'avais une seconde famille,

et bientôt le Ciel me donna un fils... ; mais au moment où l'espérance rentrait dans mon cœur, une mort presque subite enleva successivement mon beau-père et ma belle-mère. Leurs affaires avaient, dans les derniers temps, subi de rudes échecs par la faillite de plusieurs de leurs débiteurs ; et lorsqu'ils moururent, je dus consacrer le peu qu'ils laissaient à faire honneur aux engagements qu'ils avaient contractés. Nous nous trouvâmes donc, ma femme et moi, réduits à la pauvreté. Ce fut alors que je partis pour l'Angleterre, où quelques amis de mon beau-père me faisaient espérer que je pourrais retrouver, sinon une fortune, au moins de quoi subvenir à nos besoins. Le malheur me suivit de l'autre côté du détroit. J'eus toutes les peines du monde à trouver du travail, et un jour enfin je tombai malade. Ta mère, mon fils, vint me retrouver... Tu sais le reste...

« O Louis! ô mon frère! s'écria mon père après une pause, en levant vers le Ciel ses mains décharnées : puisses-tu échapper au remords! puisse Dieu te pardonner, comme je te pardonne moi-même, d'avoir abrégé par ta haine les jours d'un frère plus malheureux encore que coupable!..... Mais, mon père..... oh! s'il vit encore, accordez-moi la grâce, mon Dieu, d'obtenir son pardon et sa bénédiction avant de mourir!

— Vous l'aurez, mon père, dis-je alors. J'irai

trouver votre père, me jeter à ses genoux, et j'obtiendrai de lui le pardon que vos malheurs et vos vertus ont mérité... n'est-ce pas, monsieur l'abbé? ajoutai-je en me tournant vers M. R..., dont les yeux étaient baignés de larmes et levés vers le ciel.

— Bien! mon enfant, bien! me dit-il. C'est une noble et belle inspiration que vous avez là! Elle vous vient d'en haut, n'en doutez pas. Il faut la suivre.

— Toi, mon fils, me quitter maintenant! fit mon père avec effroi... Eh bien! va! l'espoir me soutiendra et me fera vivre jusqu'à ton retour. Va où Dieu te conduit.

— Oui, laissez-le partir, dit l'abbé R..., vous ne resterez pas seul : je serai là près de vous avec votre fidèle Marthe, nous aurons soin de vous, et nous prierons tous les trois le Seigneur pour qu'il bénisse le pieux pèlerinage de George.

— C'est cela, c'est cela, reprit mon père : et son œil rayonnait, et la vie semblait renaître en lui. Prends le peu d'argent qui reste ici, George, mon cher enfant : cela te suffira pour arriver jusqu'à Verdières, dans la Saintonge. J'espère que tu seras reçu avec bienveillance par ton vénérable aïeul! Va, que Dieu te conduise et te ramène! »

Il ne restait que deux louis à la maison; car depuis un mois mon père ne travaillait plus, et sa maladie avait

presque entièrement absorbé nos minces économies. Je pris seulement dix livres, afin de ne pas laisser mon père sans ressource et de ne pas l'obliger d'avoir recours à la générosité de notre bon curé, qui n'était pas beaucoup plus riche que nous. Je recommandai bien le cher malade aux soins de la fidèle Marthe et aux prières de l'abbé R... Je partis enfin, emportant avec moi, comme mon plus précieux viatique, les bénédictions et les vœux de ceux que je vénérais le plus au monde.

Bien que l'hiver fût rude et la route longue, mon voyage jusqu'à Verdières s'accomplit assez rapidement et sans encombre. Je rencontrai presque partout sur mon chemin une charitable hospitalité; je fus aussi assez heureux pour que plusieurs voituriers qui suivaient la même direction que moi me prissent dans leurs chariots ou dans leurs voitures sans me demander aucune rétribution, et j'arrivai à Verdières n'ayant guère dépensé que les deux tiers de la somme que j'avais emportée. Mais quelle fut ma douleur lorsqu'un vieux paysan qui gardait le domaine de mes ancêtres, et auquel je m'adressai, me dit que M. de Verdières était mort; qu'il n'y avait maintenant au château personne de la famille, et que, si je désirais voir le propriétaire de ce château, il fallait aller le trouver dans une autre propriété où il avait fixé sa résidence Cette propriété s'appelle le Pré-Verdier,

et elle est située dans la partie de la Guienne qui forme aujourd'hui le département des Landes.

Il fallait donc que mon père renonçât à la consolation suprême qu'il désirait si ardemment: car, lorsqu'on me dit que M. de Verdières était mort, je ne doutai pas qu'il ne s'agît de mon grand-père. Mais, pensai-je, si du moins mon pauvre père pouvait voir avant de mourir son frère venir lui tendre la main, sans doute cela adoucirait l'amertume de ses derniers instants.

Je demandai aussitôt si le propriétaire actuel des domaines de ma famille ne s'appelait pas Louis de Verdières. Le gardien du château m'ayant répondu affirmativement, je résolus de me rendre auprès de mon oncle et de faire tous mes efforts pour réconcilier les deux frères. C'était une entreprise téméraire, je ne l'ignorais pas; et d'abord, d'après ce que je savais du caractère altier et vindicatif de Louis, je m'exposais à être très-mal accueilli par lui; en outre, les difficultés matérielles de mon voyage devenaient plus formidables à mesure que j'avançais : je me trouvais presque sans argent, il ne me restait plus que trois francs, et j'avais encore au moins quatre jours de marche dans un pays inhospitalier et presque sauvage, offrant peu de sécurité aux voyageurs même les moins riches..... car il faut vous le dire, mes enfants, ceci se passait en 1788.

En cette année de triste mémoire, à un froid excessif se joignait la famine, et elle fut marquée, surtout dans le midi de la France, par une sorte de jaquerie qui fut comme le prélude de la révolution. Des bandes de malfaiteurs et de gens affamés parcouraient les campagnes, brûlant et pillant les fermes et surtout les châteaux, et détroussant les voyageurs sur les grands chemins : et le pays que j'avais à traverser était un des plus infestés par ces brigands. J'allais donc avoir peut-être à affronter des dangers sérieux... Toutes ces considérations ne me découragèrent pas. « Qu'importe ! me dis-je : là-bas, mon père et notre vénérable pasteur prient pour moi : Dieu ne m'abandonnera pas. Marchons ! »

Je voyageai trois jours encore sans faire de mauvaise rencontre et sans éprouver d'accident : à la vérité je sentais mes forces diminuer un peu par la fatigue et le manque de nourriture ; mais enfin je pouvais espérer que mes jambes me porteraient encore jusqu'au but, lorsqu'un soir je perdis mon chemin. Voici par suite de quelle circonstance je m'étais attardé.

Je marchais en hâtant le pas afin de gagner avant la nuit le village le plus voisin, lorsque je vis assis sur le bord de la route un vieillard à barbe blanche pauvrement vêtu. Il m'appela, disant qu'il avait besoin d'aide. Mon premier sentiment fut, je l'avoue,

la méfiance, et mon premier mouvement de m'enfuir; mais m'étant aperçu que cet homme était aveugle, je m'approchai de lui; je croyais qu'il demandait l'aumône. J'étais bien pauvre moi-même, mais j'étais jeune, partant plus capable de supporter les privations, et je lui offris une pièce de monnaie.

« Ce n'est pas de cela que j'ai besoin, mon bon Monsieur, me dit-il. Je m'étais assis ici pour me reposer, et sans doute on m'a pris mon bâton, car voilà plus d'un quart d'heure que je le cherche sans pouvoir le retrouver. Or mon bâton, c'est mon appui et mon guide, à moi, qui suis vieux et aveugle; sans lui je ne puis faire vingt pas ni reconnaître mon chemin... Soyez, au nom de Dieu, assez charitable pour voir si vous ne le trouverez pas par ici. »

Vous êtes étonnés, mes enfants, qu'il existe des gens assez méchants pour faire une aussi mauvaise action que celle dont le vieillard était victime; mais soyez sûrs que ceux qui la commettent en sont punis tôt ou tard, car ce n'est pas une faute légère aux yeux de Dieu que d'outrager ou de tourmenter les vieillards et les infirmes.

Pour moi, quelque pressé que je fusse, je ne crus pas devoir abandonner mon prochain dans la peine; je me mis à chercher le bâton de l'aveugle, et, ne le trouvant pas, je tâchai de lui en procurer un autre;

il n'y avait là qu'une haie et des broussailles qui ne m'en offraient pas d'assez droits ni d'assez forts. Le bonhomme, s'apercevant de l'inutilité de mes recherches, soupirait profondément.

« Que faire? dit-il : que vais-je devenir? Il me faudra passer la nuit sur la route, et j'y périrai de froid, si Dieu ne m'envoie un guide. »

Je lui demandai s'il était loin de chez lui. Il me répondit qu'il en était éloigné d'une demi-lieue environ.

Je pris alors le parti que me conseillait ma conscience. J'offris mon appui au vieillard, et, le conduisant d'après les indications qu'il me donnait, je fus assez heureux pour l'amener à la porte de sa chaumière. Ce fut sa fille qui vint nous ouvrir; elle m'exprima vivement sa gratitude pour le soin que j'avais pris de son père. Ces bonnes gens insistèrent pour me faire accepter du pain et du lait : c'était tout ce qu'ils pouvaient offrir. Ce léger repas m'ayant rendu des forces, je me remis en route avec une nouvelle ardeur. Mais, bien que je marchasse le plus vite possible, la nuit me surprit à quatre kilomètres de l'endroit où je comptais m'arrêter. Il me fut bientôt impossible de distinguer les objets environnants, la campagne étant couverte de neige, et je me trouvai aussi embarrassé que le pauvre aveugle auquel j'avais tout à l'heure servi de guide. Néanmoins je continuais d'avancer à

tout hasard, lorsque tout à coup je sentis que le sol manquait sous mes pieds, et que mes jambes enfonçaient dans la neige jusqu'aux genoux. Je pensai d'abord que j'avais donné dans quelque ornière ou dans quelque fossé; mais je reconnus avec effroi que, plus j'avançais, plus la neige devenait épaisse. J'appelai au secours; personne ne me répondit. Je me recueillis alors un instant; j'adressai à Dieu une courte prière, le suppliant de permettre que, non pour moi, mais pour mon père, j'arrivasse au terme de mon voyage; et, me résignant d'ailleurs à ce qu'il lui plairait d'ordonner de moi, je continuai d'avancer avec des peines infinies, mes jambes, presque entièrement plongées dans la neige, s'engourdissant au point que je ne pouvais presque plus les remuer. Ah! certes, si dans ce moment terrible je n'eusse puisé une énergie presque surnaturelle dans la pensée que mon père mourant attendait mon retour, j'eusse renoncé à lutter davantage, et je me fusse laissé mourir.

Au bout de quelques instants toutefois, je crus sentir qu'un de mes pieds trouvait un point d'appui; je redoublai mes efforts. En effet, j'avais atteint un endroit où la couche de neige diminuait d'épaisseur; je fis quelques pas encore, et enfin j'eus la joie de me voir de nouveau sur un terrain à peu près uni. En même temps se produisait la réaction que vous avez souvent éprouvée, mes enfants, en jouant avec des boules de neige. Mes

jambes se réchauffèrent rapidement, et la sensation de chaleur qui succédait à celle du froid ne tarda pas à devenir tellement intense, qu'il me semblait être maintenant dans une atmosphère embrasée. J'eus encore la force de supporter cette nouvelle douleur; j'avançai toujours, sans savoir où j'allais, et cherchant en vain autour de moi une lumière qui me servît de phare. La campagne était enveloppée de ténèbres profondes. Pourtant, après un intervalle de quelques minutes, je crus apercevoir une lueur rougeâtre à peu de distance de moi; je courus dans cette direction, et je parvins auprès d'un grand bâtiment en bois qui me sembla être une grange. La lumière qui m'avait attiré là se répandait au dehors, en vacillant, à travers une fenêtre sans vitres, percée à trois mètres environ au-dessus du sol.

J'allais frapper à la porte, lorsque mes oreilles furent frappées d'un son de voix rude et d'expressions grossières; je songeai alors aux bandes de malfaiteurs qui dévastaient le pays, et pensant que ce pouvait bien être là un de leurs repaires, je jugeai prudent, avant de me montrer, de m'assurer avec quelle sorte de gens j'allais avoir affaire.

J'appliquai mon visage contre une fente par où je pouvais distinguer tout ce qui se passait à l'intérieur du bâtiment. Quelle fut ma terreur lorsque je vis réunis autour d'un grand feu de sarment une cinquantaine d'hommes à figure sinistre, armés de fourches, de faux,

quelques-uns même ayant des fusils à côté d'eux ! Je prêtai attentivement l'oreille, en retenant ma respiration de peur que le moindre bruit ne trahît ma présence. J'entendis alors qu'ils concertaient entre eux le plan d'une attaque qu'ils comptaient diriger cette nuit même contre un château des environs; et mon horreur fut au comble lorsque l'un d'eux prononça les noms du Pré-Verdier et de Louis de Verdière, accompagnés des épithètes les plus menaçantes. Mon cœur battait à rompre ma poitrine; je redoublai d'attention; l'attaque de ces bandits devait avoir lieu à trois heures du matin.

« Nous avons encore le temps, dit un d'entre eux : il n'est que huit heures, et il n'y a pas une lieue d'ici au Pré-Verdier. »

Je me flattai alors un instant de l'espoir que je pourrais arriver à temps chez mon oncle pour l'avertir du danger qui le menaçait. « Fou que je suis, me dis-je au moment où j'allais m'élancer à travers champs, de quel côté faut-il me diriger? je l'ignore ; » et le sentiment de mon impuissance m'arrachait des larmes de désespoir. Tout à coup un trait de lumière traversa mon esprit : je tombai à genoux, et, levant les mains au ciel, je m'écriai : « Mon Dieu, conduisez-moi! » Puis je me relevai plein d'une nouvelle confiance, et je me mis à marcher rapidement et sans hésitation. Bientôt je me retrouvai sur une route (car mes yeux s'étant habitués à l'obscurité, je distinguais alors faiblement ce qui

m'entourait), et je me mis à courir, sans douter un seul instant que je fusse dans la bonne voie. Soudain j'entendis derrière moi des pas lourds et précipités, et en même temps une voix rauque me cria : « Arrête! » Loin d'obéir, je hâtai plus encore ma fuite qui, je l'espérais, serait favorisée par l'obscurité; mais les pas se rapprochaient sensiblement, en même temps que mes forces diminuaient : je crus alors éviter la poursuite dont j'étais l'objet en me jetant dans la haie qui bordait la route. En ce moment un coup de fusil partit, et je me sentis blessé au bras. L'effroi, la douleur et la perte de mon sang me firent perdre connaissance.

Lorsque je revins à moi, je me trouvai couché sur de la paille dans une masure abandonnée, et je vis autour de moi une demi-douzaine d'hommes portant l'habit militaire. Un jeune officier était à genoux près de moi, occupé à bander ma plaie. Aussitôt que j'eus recueilli mes idées, et avant même de le remercier des secours qu'il me donnait, je lui demandai si la nuit était avancée et si j'étais loin du Pré-Verdier.

« Il est minuit, me dit-il, et le Pré-Verdier est à un quart de lieue d'ici. Avez-vous affaire à ce château ?

— Oh ! m'écriai-je, je vous en supplie, Monsieur, courons-y avant que les brigands y arrivent.

— Les brigands? Ceux qui vous ont blessé, sans doute. Que voulez-vous dire? »

Je lui racontai alors la scène de la grange, et com-

ment un coup de fusil m'avait jeté à terre au moment où je courais vers le Pré-Verdier pour en prévenir le propriétaire. Je le priai aussi de me pardonner si, en proie à une préoccupation aussi urgente, j'avais négligé de lui témoigner ma reconnaissance.

« C'est bien, c'est bien, me dit-il ; vous êtes un brave jeune homme, et c'est moi qui vous remercie de me fournir une occasion de mettre ces bandits à la raison. A cheval, vous autres! Toi, Gérard, cours dire au capitaine qu'il vienne me rejoindre au Pré-Verdier avec vingt hommes. Il peut y être dans deux heures, et les pillards auront beau jeu! Monsieur, ajouta-t-il, s'adressant à moi de nouveau, si vous vous sentez de force à monter en croupe avec moi, dans dix minutes nous serons au château.

— Merci, Monsieur, merci! m'écriai-je en serrant ce brave officier dans mes bras ; et béni soit Dieu qui vous a envoyé près de moi! Partons! »

Nous montâmes à cheval, et en effet, peu de minutes après nous étions devant la grille du château. Nous eûmes quelque peine à nous la faire ouvrir. Enfin des domestiques vinrent avec des torches, et voyant des uniformes, ils nous firent entrer. Nous demandâmes à parler à M. de Verdière pour un objet qui ne souffrait aucun retard, et mon compagnon pria qu'on admît aussi ses hommes dans le château, ajoutant qu'ils n'y seraient pas inutiles.

On nous conduisit dans une salle où, après avoir attendu quelque temps, nous vîmes paraître un vénérable vieillard qui nous dit être M. de Verdière, et nous reçut avec une courtoisie pleine d'affabilité. Mon compagnon lui apprit ce qui m'était arrivé; il lui raconta qu'il m'avait trouvé sur la route baigné dans mon sang, et que mon premier mouvement, en reprenant l'usage de mes sens, avait été de venir l'informer du complot tramé contre lui : enfin il lui dit qu'il pouvait être tranquille; que, grâce à moi, le danger serait aisément conjuré; que du renfort allait venir, et que les bandits en arrivant trouveraient à qui parler.

M. de Verdière nous prodigua à tous deux, mais à moi surtout, les plus vifs témoignages de gratitude, et il m'adressa mille questions auxquelles je ne répondis que d'une manière évasive, ne voulant pas encore lui dire qui j'étais. Notre entretien fut, du reste, interrompu par l'arrivée du détachement que l'officier avait fait demander. Les soldats et les gens de la maison furent répartis de manière à défendre les principales entrées du château, et l'on attendit tranquillement l'attaque des bandits. Ceux-ci se présentèrent en effet à trois heures du matin et cernèrent le Pré-Verdier; on les laissa approcher à une petite distance, et on les accueillit alors par une décharge générale qui en tua une vingtaine. Les autres prirent la fuite dans toutes les directions.

Les braves gens qui avaient défendu le château y re-

çurent, vous le pensez bien, une généreuse et cordiale hospitalité. M. de Verdière fit donner des chambres aux officiers. Moi-même, je reçus tous les soins qu'exigeait mon état, et je témoignai le désir de me reposer, promettant à M. de Verdière de lui donner le lendemain toutes les explications qu'il pourrait désirer.

Si accablé que je fusse par la fatigue, longtemps j'essayai en vain de dormir : mille pensées éloignaient de moi le sommeil. Je me demandais surtout comment ce vieillard, possesseur actuel des domaines de Verdière, pouvait être le frère de mon père. Pourtant il s'appelait bien Louis. J'ignorais à la vérité le nom de baptême de mon grand-père, et ce nom pouvait bien être le même que celui de mon oncle. Ce mystère allait bientôt s'éclaircir.

Le matin, en m'éveillant, je vis le respectable M. de Verdière et sa fille debout auprès de mon lit.

« Oh ! oui, s'écria celle-ci : c'est bien le fils de mon frère Paul, c'est ce même enfant que je vis un jour dans la chaumière de sa nourrice.

— Dieu fasse, dit M. de Verdière en levant les yeux et les mains vers le ciel; Dieu fasse que mon Paul existe encore! Alors je pourrai mourir en paix ; car, depuis que Louis est mort.....

— Quoi ! interrompis-je, mon oncle n'est plus !

— Hélas! non, répondit mon grand-père, il est mort en demandant pardon à Dieu et à son frère.....

— Oh! son frère lui a pardonné, dis-je.

— Son frère...? ton père, n'est-ce pas, cher enfant? s'écrièrent-ils tous deux en m'embrassant avec tendresse. Dis-nous, ton père vit-il encore?

— Il vit, répondis-je, pour attendre et recevoir votre bénédiction.

— Dieu soit loué! mais où est-il? Oh! que ne puis-je le voir en ce moment même, lui que j'ai tant pleuré! »

Je racontai alors à mon grand-père et à ma bonne tante tous les malheurs et les chagrins qui avaient accablé mon père et le mettaient alors aux portes du tombeau.

Ils ne purent entendre ce récit sans répandre des larmes.

« O mon fils! ô mon frère! interrompaient-ils souvent; quelle terrible expiation de sa faute! comme il a souffert! »

Il fut convenu que nous partirions tous les trois le lendemain pour aller chercher mon père, et, s'il en était temps encore, le ramener à Verdière. Dieu nous accorda la grâce de le trouver encore en vie. Les embrassements et les bénédictions de son père, de sa sœur et de son fils, et sans doute aussi les prières de notre cher

abbé R... , ranimèrent en lui la vie qui semblait près de s'éteindre; mais, hélas! ce ne fut pas pour longtemps. Il mourut entre nos bras deux ans après. Mon grand-père ne lui survécut que peu de mois, et je restai seul avec ma tante pour pleurer ces deux êtres si chers, qui sont maintenant réunis au sein de Dieu pour l'éternité.

Un silence presque religieux suivit le récit du chevalier de Verdière. Les jeunes auditeurs étaient vivement émus, et tenaient leurs yeux fixés avec admiration sur ce vieillard, dont la jeunesse avait été signalée par un si beau trait de piété filiale.

Ce fut Mathilde qui rompit la première le silence.

« Et le jeune officier qui vous releva sur la route, monsieur le chevalier, dit-elle, que devint-il donc? Vous ne nous avez pas dit qui c'était.

— Pardonnez-moi cet oubli, chers enfants, dit le chevalier. L'officier prit congé de nous dans la journée qui suivit la nuit du combat. Nous lui fîmes promettre de revenir nous voir. Il le promit et tint parole. Ce loyal gentilhomme est resté mon ami tant qu'il a vécu, et toute l'affection que j'avais pour lui, je l'ai reportée sur

son fils et sur les enfants de son fils. Il s'appelait Hector de Larive.

— De Larive! s'écrièrent les trois enfants, tandis que leur père serrait avec effusion la main du chevalier.

— Oui, chers enfants, reprit celui-ci. Cet officier n'était autre que votre grand-père. »

FIN

TABLE

INTRODUCTION. 1

PREMIÈRE SOIRÉE 3

La Nuit de Noël. 5

Le Nid d'Aigles, ou les Enfants courageux. 19

Les petits Bûcherons 33

DEUXIÈME SOIRÉE. 43

Le petit Musicien 45

Les Voleurs d'enfants. 61

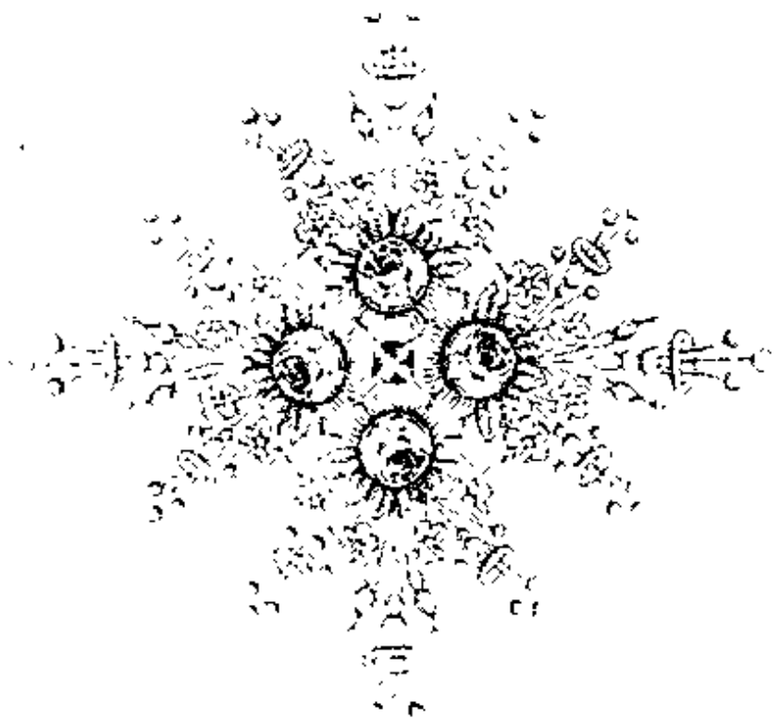
TROISIÈME SOIRÉE 109

M. Monval à Mme de Larive. 111

Les tribulations d'une Enfant mal élevée, racontées par elle même 113

QUATRIÈME SOIRÉE. 197

George, ou la Réconciliation 201

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

TOURS. — IMP. MAME.